

www.e-rara.ch

Oeuvres de Salomon Gessner

Geßner, Salomon

A Zurich, 1777

Zentralbibliothek Zürich

Shelf Mark: AX 207

Persistent Link: <https://doi.org/10.3931/e-rara-88813>

Tome II.

www.e-rara.ch

Die Plattform e-rara.ch macht die in Schweizer Bibliotheken vorhandenen Drucke online verfügbar. Das Spektrum reicht von Büchern über Karten bis zu illustrierten Materialien – von den Anfängen des Buchdrucks bis ins 20. Jahrhundert.

e-rara.ch provides online access to rare books available in Swiss libraries. The holdings extend from books and maps to illustrated material – from the beginnings of printing to the 20th century.

e-rara.ch met en ligne des reproductions numériques d'imprimés conservés dans les bibliothèques de Suisse. L'éventail va des livres aux documents iconographiques en passant par les cartes – des débuts de l'imprimerie jusqu'au 20e siècle.

e-rara.ch mette a disposizione in rete le edizioni antiche conservate nelle biblioteche svizzere. La collezione comprende libri, carte geografiche e materiale illustrato che risalgono agli inizi della tipografia fino ad arrivare al XX secolo.

Nutzungsbedingungen Dieses Digitalisat kann kostenfrei heruntergeladen werden. Die Lizenzierungsart und die Nutzungsbedingungen sind individuell zu jedem Dokument in den Titelinformationen angegeben. Für weitere Informationen siehe auch [Link]

Terms of Use This digital copy can be downloaded free of charge. The type of licensing and the terms of use are indicated in the title information for each document individually. For further information please refer to the terms of use on [Link]

Conditions d'utilisation Ce document numérique peut être téléchargé gratuitement. Son statut juridique et ses conditions d'utilisation sont précisés dans sa notice détaillée. Pour de plus amples informations, voir [Link]

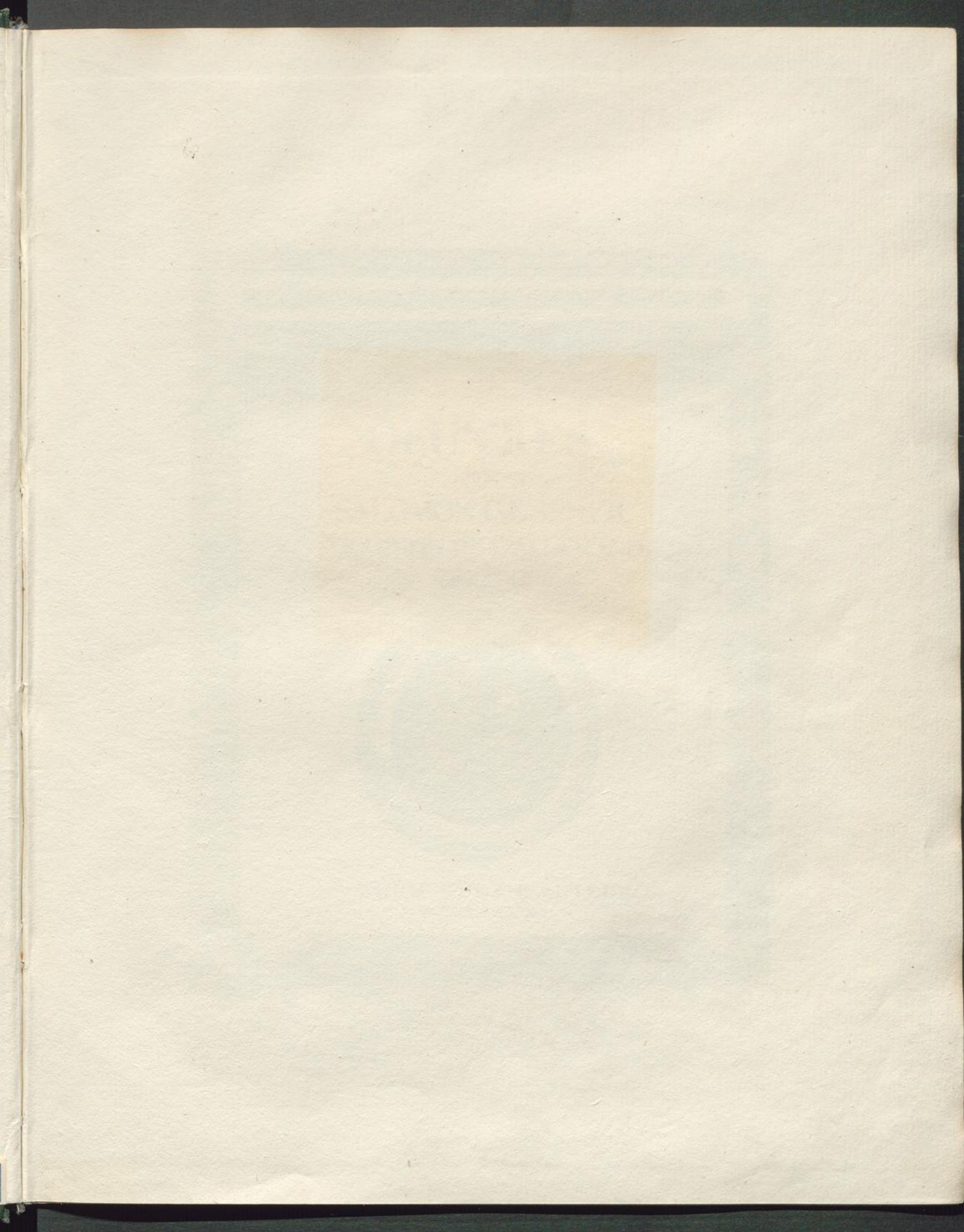
Condizioni di utilizzo Questo documento può essere scaricato gratuitamente. Il tipo di licenza e le condizioni di utilizzo sono indicate nella notizia bibliografica del singolo documento. Per ulteriori informazioni vedi anche [Link]

RES
MON
NER



8
R

Geschenk
aus dem Nachlass
von
Herrn Hans Tobler
Zürich 1940



AX 208

9 1313
Erwin von Harns Tobler
Zürich

OEUVRES
DE
SALOMON GESSNER
TRADUITS DE L'ALLEMAND
TOME II.



A ZURIC CHEZ L'AUTEUR.
M.DCC.LXXVII.



P R E F A C E.

CES Idylles font le fruit de quelques unes des heures les plus douces que j'aie passées. Quelle situation plus agréable en effet que celle de notre ame, lorsque dans le calme des passions, l'imagination nous tire du milieu de nos mœurs pour nous transporter dans les tems fortunés de l'âge d'or? Tout ce qui peint un repos tranquille, un bonheur doux & sans trouble, doit plaire aux cœurs bien faits, & les scènes que la poésie emprunte de la

nature non corrompue , nous charment d'autant plus , qu'elles paraissent souvent avoir une sorte de ressemblance avec les instans de notre vie où nous avons été le plus heureux. Il m'arrive quelquefois de m'arracher à la ville & de chercher un asile dans des campagnes solitaires. Là le spectacle des beautés de la nature écarte de mon ame tous les dégoûts, toutes les fâcheuses impressions que j'y avais apportées. Transporté à la vue de cet admirable spectacle , pénétré de mille sentimens délicieux , je suis aussi heureux qu'un berger de l'âge d'or & plus riche qu'un roi.

L'églogue établit ses scènes dans ces mêmes campagnes qui ont tant de droits sur notre cœur. Elle les peuple d'habitans dignes d'un pareil séjour ; elle peint d'après nature la vie de ces hommes heureux , & la simplicité naïve de leurs mœurs , de leurs façons de vivre & de leurs inclinations, dans toutes
les

les situations, dans la bonne & dans la mauvaise fortune. Leur esprit & leur cœur encore inaccessibles à la corruption, conservent toute leur droiture primitive. Affranchis des liens serviles de l'usage & de cette foule de besoins que l'éloignement funeste où nous sommes de la nature a seul pu nous donner, ils reçoivent leur bonheur immédiatement des mains de cette mere bienfaisante, & ils habitent un séjour où elle n'a pas besoin d'être beaucoup aidée pour fournir à leurs besoins innocens & leur procurer une vie abondante & commode. L'églogue en un mot nous esquisse un tableau de cet âge d'or qui a sans doute existé autrefois, comme on peut s'en convaincre en lisant l'histoire des patriarches. La simplicité des mœurs qu'Homere a peintes dans ses écrits, paraît être encore un reste de celles de ce premier âge, qui s'étaient conservées dans les tems héroïques.

De-là vient que dans ce genre de poésie il y a un avantage particulier à transporter le lieu de l'action dans les premiers âges du monde : les scènes en reçoivent un degré de vraisemblance qu'elles ne peuvent avoir dans nos tems modernes , où le malheureux habitant des campagnes, obligé de se condamner au travail le plus dur pour procurer à son prince & aux habitans des villes une abondance superflue , gémit sous le poids de l'oppression & de la misère, dont la continuité l'a rendu grossier , artificieux & rampant. Ce n'est pas que je prétende qu'un poëte qui se hazarde dans le genre pastoral , ne puisse découvrir de nouvelles sources de beautés en observant la façon de penser & les mœurs de nos payfans. Mais il a besoin du goût le plus délicat pour choisir ces traits & pour leur ôter leur grossièreté , sans altérer la forme & la coupe qui les caractérise.

J'ai

J'ai toujours regardé Théocrite comme le meilleur des modèles dans ce genre de poésie. Il a exprimé avec la plus grande vérité, la naïveté des sentimens & des mœurs pastorales. Il a parfaitement rendu ce champêtre & cette belle simplicité de la nature qu'il a connue jusques dans les plus petits détails. On voit dans ses Idylles bien plus que des lys & des roses. Ses peintures ne sont point l'ouvrage d'une imagination dont le travail se borne à entasser les objets les plus connus & qui frappent les yeux les moins attentifs. Elles paraissent toujours dessinées d'après la nature, dont elles ont l'aimable simplicité. Il a donné à ses bergers le plus haut degré de naïveté. Ils expriment les sentimens que leur cœur honnête & vrai place sur leurs lèvres. Les ornemens poétiques de leurs discours sont tous tirés de leurs occupations ou d'une nature que l'art n'a point encore façonnée. Ils sont bien éloi-

éloignés de l'esprit épigrammatique & de l'arrangement scholaſtique des périodes. Théocrite a ſu l'art difficile de mettre dans ſes vers cette aimable négligence qui a dû caractériſer la première enfance de la poéſie. Il ſavait donner à ſes chanſons cet air d'innocence ſi doux qu'elles ne pouvaient manquer d'avoir dans ce premier âge, lorſque les ſentimens ingénus d'un cœur honnête enflammaient une imagination que les tableaux les plus rians de la nature rempliſſaient toute entière. Il faut convenir que la ſimplicité des mœurs un peu moins corrompues de ſon ſiècle, & l'eſtime où était encore l'agriculture, lui ont bien facilité l'art. L'eſprit épigrammatique n'était point encore à la mode ; le bon ſens & le ſentiment du vrai beau tenaient lieu d'eſprit.

Une grande preuve pour moi que Théocrite eſt véritablement excellent dans ſon genre, c'eſt qu'il ne plaît qu'à peu de gens. Il ne plaira jamais à
ceux

ceux qui ne savent pas sentir les beautés de la nature jusques dans ses plus petits détails, ni à ceux dont les sentimens ont pris un essor guindé, ni à ceux qui ne savent goûter que les raffinemens d'une fausse galanterie. Tout ce qui est champêtre les dégoûte. Il faut pour leur plaire des bergers qui pensent aussi élégamment qu'un poëte bel-esprit, & qui aient su faire du sentiment un art subtil. J'ignore si c'est par dédain que la plus grande partie des modernes ont négligé d'étudier profondément la nature & de se familiariser avec les sentimens de l'innocence; ou si c'est par complaisance pour nos mœurs perverses & dans la vue de s'acquérir une approbation plus générale, qu'ils se sont si fort éloignés de Théocrite. Pour moi j'ai formé mes regles d'après ce modele; & je croirai l'avoir heureusement imité, si je déplaît comme lui à ces personnes. Je fais qu'à la vérité il y a dans Théocrite un petit nombre d'images &

d'expressions que les changemens arrivés dans les mœurs & les usages ont avilies pour nous. J'ai tâché d'éviter ces sortes de traits. Je ne parle cependant pas de ces traits qu'un certain traducteur français ne pouvait souffrir dans Virgile , je parle de ceux que Virgile lui-même en imitant Théocrite avait déjà supprimés.

IDYLLS.

EDYLLS



A DAPHNÉ.

CE ne sont ni les héros farouches & teints de sang, ni les champs de bataille couverts de morts, que chante ma Muse badine. Douce & timide, elle fuit, sa flûte légère à la main, les scènes tragiques & tumultueuses.

Attirée par le murmure & la fraîcheur des ruisseaux, par l'ombre silencieuse des bocages sacrés, tantôt on la voit errer sur des rives bordées de roseaux; tantôt, sous les ceintres verts de quelques allées sombres, elle foule aux pieds les fleurs; tantôt elle se repose sur l'herbe molle,

& médite des chants pour toi. Pour toi seule , ô belle Daphné ! car ton ame remplie de vertu & d'innocence , est sereine comme la plus belle matinée du printems. La gaieté vive , le sourire folâtre voltigent sans cesse autour de tes levres gracieuses & de tes joues vermeilles : la douce joie se peint dans tes yeux. Oui , depuis que tu m'appelles ton ami , ô chere Daphné ! l'avenir paraît à mes yeux tout brillant de lumiere , la joie & les délices accompagnent toutes mes journées.

Puisses-tu goûter ces chansons naïves , que ma Muse a souvent entendu répéter aux bergers ! Souvent elle se cache dans l'épaisseur des bois , pour écouter les dryades & les satyres aux pieds de chevre ; elle épie dans les grottes les nymphes couronnées de roseaux : quelquefois elle visite les cabanes couvertes de mousse , environnées d'ombrages paisibles qu'a plantés la main de l'homme champêtre. Elle en rapporte des traits où brillent la grandeur d'ame , la vertu & l'heureuse innocence dont la gaieté n'est jamais troublée. Souvent aussi l'amour vient la surprendre ; tantôt dans des grottes vertes , tissues de branches touffus , tantôt près des ruisseaux ombragés de faules , il écoute ses chants & couronne sa chevelure
flot-

flottante , quand elle célèbre la tendresse & les doux plaisirs.

Je ne veux point , ô ma Daphné , d'autre récompense de mes chants ; je ne veux point d'autre gloire , que d'être assis à tes côtés , & de voir tes beaux yeux tendrement fixés sur les miens , m'annoncer avec un doux sourire ton approbation. Que celui qui n'est point heureux comme moi , s'enivre de la pensée de transmettre à la postérité la gloire de ses chants ! Que ses derniers neveux répandent des fleurs sur sa tombe , qu'ils prennent soin d'environner d'arbres son monument & de procurer un jour à sa cendre un ombrage frais !

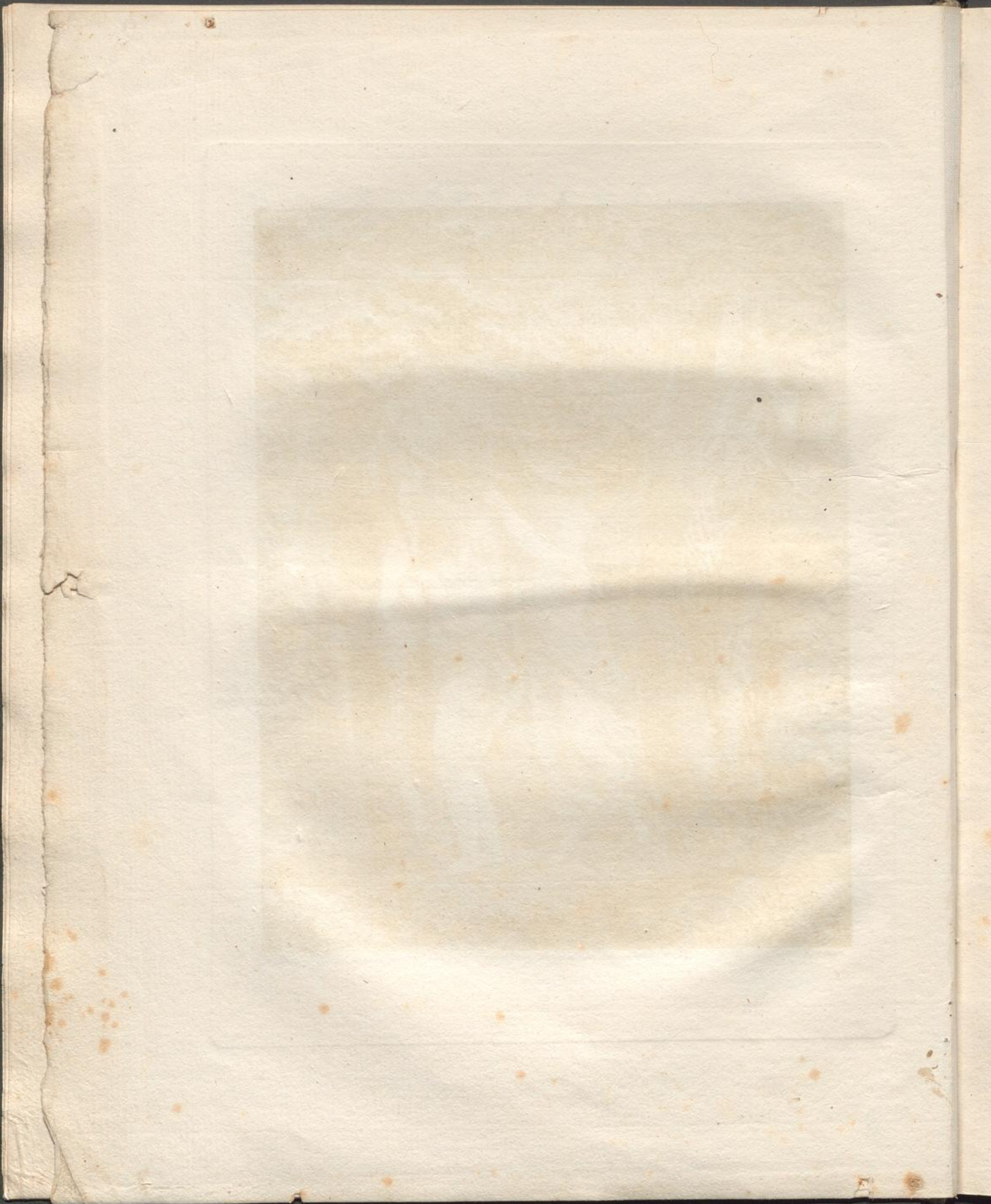


LYCAS ET MILON.

LE jeune chanteur Milon , dont le menton délicat n'était encore garni que d'un duvet léger , répandu çà & là , comme l'herbe naissante qui perce à l'ouverture du printems , à travers les dernières neiges ; le beau Lycas , portant ses cheveux ondoyans & blonds comme les épis aux approches de la moisson , se rencontrèrent un jour en conduisant leurs troupeaux bélans derrière un bois de hêtre. Je te salue, Lycas , dit le chanteur Milon , & il lui présenta la main : entrons , ajouta-t-il , dans ce bois de hêtre. Pendant ce tems , nos troupeaux fouleront l'herbe molle sur le bord de l'étang , & mon chien vigilant les empêchera de se disperser.

LYCAS. Non , Milon , plaçons-nous sous ce rocher dont la cime s'élève en ceintre & dont les quartiers détachés sont couverts d'une tendre mousse. Cet endroit est agréable & frais. Vois comme ce clair ruisseau se précipite en écume à travers les broussailles agitées , & semble se changer en une poussière humide ; comme il frémit entre leurs tiges entrelacées & court se perdre dans l'étang.

Asseyons-



Asseyons - nous dans ce lieu agréable & frais, sur cette pierre couverte de mousse : l'ombre épaisse de ce bois de hêtres s'étendra jusques sur nous.

Ils allèrent s'asseoir au pied du rocher, sur la pierre couverte de mousse ; & MILON prenant la parole : O Lycas, dit-il, favant joueur de flûte, il y a déjà longtemps que j'ai entendu vanter tes chansons ; essayons qui de nous chantera le mieux, car les muses me favorisent aussi. Je mettrai pour prix cette genisse que tu vois agréablement tachetée de noir & de blanc.

LYCAS. Et moi je mets la meilleure chevre de mon troupeau avec son petit, celle qui arrache le lierre de ce saule que voilà au bord de l'étang, & dont le chevreau bondit auprès d'elle. Mais, Milon, qui sera le juge ? Appellerai-je le vieux Ménalque ? Le voilà qui travaille à conduire cette source dans la prairie le long du bois de hêtres. Il se connaît au mérite du chant.

Alors les deux bergers appellerent Ménalque ; il vint & s'assit auprès d'eux, sur la pierre couverte de mousse, & Milon commença ainsi.

MILON. Heureux celui qui possède la faveur des muses. Qu'il est doux, quand le cœur palpite de joie,
C qu'il

qu'il est doux de faire retentir de ses chants les échos & les bois d'alentour ! Mes chansons ne sont jamais plus belles que lorsque le clair de la lune ou l'éclat vermeil de l'aurore ravissent mes sens. Je fais aussi que le chant donne de la sérénité aux heures sombres & nébuleuses. Les muses me sont favorables. Je leur destine cette chevre blanche comme la neige. Je veux incessamment la leur offrir en sacrifice, après avoir paré ses cornes de guirlandes de fleurs, & chanter en leur honneur une hymne nouvelle.

LYCAS. Lorsque je balbutiais encore, assis sur les genoux de mon pere, s'il jouait quelque air sur son chalumeau, je l'écoutais dès-lors avec attention, & je bégayais l'air après lui, ou bien je lui tirais en souriant sa flûte de la bouche & je formais des tons dissonans ; mais bientôt Pan m'apparut en songe. Jeune homme, me dit-il, va dans la forêt chercher la flûte que le chanteur Hylas a suspendue au chêne qui m'est consacré ; tu es digne d'en jouer après lui. Encore hier j'ai présenté à ce Dieu des bourgeons de mes arbres nouvellement greffés, & j'ai versé devant lui une cruche pleine d'huile & une autre cruche pleine de lait.

MILON.

MILON. L'amour nous anime aussi à chanter : il inspire plus puissamment que l'éclat de l'aurore, plus que la fraîcheur de l'ombre, plus que la clarté paisible de la lune. O moment plein de charmes, quand une bergère vertueuse applaudit à nos chansons, quand elle les récompense d'un doux sourire, ou d'une guirlande ! Daphné m'a appelé son ami : depuis ce moment un jour pur luit dans mon cœur, comme le soleil du printems éclate sur nos campagnes ; depuis ce moment les airs que je chante sont plus beaux. Daphné ! ô ma Daphné ! ton sourire est gracieux comme celui de la bienfaisante Cérès, & ton savoir égale celui des muses.

LYCAS. Hélas ! mon cœur est resté long-tems libre d'amour. Tranquille alors, je ne chantais que les louanges des Dieux, le soin des troupeaux, l'art de greffer les arbres, ou les travaux de la vigne. Mais depuis que j'ai vu Chloé, l'insensible Chloé, je ne chante plus que des airs plaintifs, une sombre tristesse empoisonne tous mes plaisirs. Peu s'en est fallu que je n'aie triomphé de mon amour ; il ne revenait plus que rarement dans mon cœur. Mais hélas ! je ne dois plus songer à en triompher depuis que j'ai revu Chloé près des prunelliers en

fleur & que je l'ai entendu chanter. Les zéphirs badins, folâtrant parmi les buissons, faisaient tomber sur Chloé une pluie de fleurs, qui par leur blancheur éclatante semblaient remettre sous nos yeux les neiges de l'hiver.

MILON. Vers cette forêt noire de sapins, murmure un ruisseau qui sort des bruyeres; c'est là que Daphné conduit souvent son troupeau. Dernièrement au lever de l'aurore, j'ornai ce lieu de guirlandes, qui voltigeaient suspendues d'un arbuste à l'autre & serpentaient autour de chaque tige : on aurait cru voir le sanctuaire du printems ou de l'aimable Vénus. Je veux, dis-je alors, je veux encore graver nos noms sur ce pin. Je me cacherais ensuite dans quelque bosquet, je la verrai fourire, & j'entendrai ce qu'elle dira. En finissant ces mots, je me mis à graver sur l'écorce, lorsque je sentis une guirlande qui entourait tout-à-coup mon front. Un doux faisissement me fit regarder aussi-tôt derrière moi, & je vis Daphné qui riait. J'ai tout entendu, dit-elle, & en même tems elle imprima sur mes levres le baiser le plus tendre.

LYCAS. Au pied de cette colline est ma cabane environnée d'ombre : c'est là que mes ruches sont disposées

en

en deux files sur les bords fleuris d'un ruisseau. Mes abeilles s'y livrent à leurs travaux, sous l'ombrage frais d'un plant d'oliviers. Leur essor ne les a encore jamais portées loin de mes vergers, elles y bourdonnent sans cesse autour des arbres couverts de fleurs, & rassemblent pour moi d'amples provisions de miel & de cire. Regarde dans la prairie ces vaches errantes; vois comme leurs mammelles sont gonflées par l'abondance de leur lait, & comme ces veaux bondissants folâtrent autour d'elles. Vois comme mes chevres & mes brebis nombreuses arrachent les feuilles des arbrustes, ou tondent l'herbe naissante. Voilà, Chloé, voilà ce que les Dieux m'ont donné; ils m'aiment parce que je suis vertueux. Ne veux-tu pas, Chloé, ne veux-tu pas m'aimer aussi, comme les Dieux m'aiment, parce que je suis vertueux?

Ainsi chanterent les bergers; & Ménalque leur dit: à qui adjudgerai-je le prix, aimables chanteurs? Vos chants sont doux comme le miel; ils coulent agréablement comme ce ruisseau; ils ravissent comme un baiser pris sur des lèvres vermeilles. Prends, Lycas, la genisse tachetée de noir, & donne à Milon la chevre avec son chevreau.

MILON.

O Toi, dont les grands yeux noirs me plaisent encore plus que la fraîcheur du matin! oh! que j'aime à voir tes cheveux bruns flotter agréablement sous des guirlandes de fleurs & folâtrer avec les zéphirs! Quel charme, quand tes lèvres vermeilles s'ouvrent pour sourire! quel plus grand charme encore lorsqu'elles s'ouvrent pour chanter! Je t'écoutais, Chloé, oh! je t'écoutais! lorsque l'autre jour tu chantaies au bord de cette fontaine qu'ombragent deux chênes. En t'écoutant, j'étais fâché que les oiseaux t'interrompissent par leur ramage, j'étais fâché que le ruisseau continuât de murmurer. J'ai déjà vu dix-neuf moissons, je suis beau & brun de visage; souvent j'ai remarqué que les bergers cessaient leurs chants pour m'écouter, lorsque les miens retentissaient dans les vallons, & aucune flûte n'accompagnerait mieux ta voix que la mienne. Aime-moi, belle Chloé! Vois combien il est doux d'habiter la grotte que j'occupe sur ce côteau. Vois comme ce lierre tapisse agréablement d'un réseau de verdure ce rocher, dont la cime est couronnée par un
buisson

buisson d'épines. Ma grotte est commode, les murs en sont ornés de peaux molles : j'ai planté des courges à l'entrée, elles s'élèvent en rampant, & forment un abri contre l'éclat du jour. Vois comme l'onde se précipite en écume du haut de mon rocher, & coule ensuite sur le cresson à travers l'herbe fleurie, d'où elle va se rassembler au pied de la colline dans un petit lac entouré de saules & de roseaux. Là souvent, aux clartés paisibles de la lune, les nymphes dansent au son de ma flûte, tandis que les faunes légers sautent en marquant la cadence avec leurs crotales (*). Vois sur la colline ces coudriers former par leur entrelacement des grottes de verdure : vois ces ronces avec leur fruit noir se traîner autour de mon habitation : vois les branches de cet églantier couvertes de grains d'un rouge éclatant : vois ces pommiers entourés de pampres verts & chargés de fruits. O Chloé ! tout cela m'appartient. Que peut-on souhaiter de plus ? Mais hélas ! si tu ne m'aimes pas, un brouillard sombre couvrira cette belle campagne. Ah Chloé, aime moi ! Nous nous asseoirons
ici

(*) Les crotales étaient des tuyaux fendus en deux, dont on frappait les parties l'une contre l'autre, pour marquer la mesure du chant & des instrumens.

ici sur l'herbe molle, tandis que les chevres grimperont sur le flanc escarpé de la montagne, & que les brebis & les genisses fouleront autour de nous l'herbe épaisse; puis portant nos yeux par dessus la plaine immense, nous contemplerons la surface éclatante des mers, où les tritons bondissent en folâtrant, & où Phœbus descend de son char. Nous chanterons, & nos accens retentiront dans les rochers d'alentour: les nymphes & les satyres aux pieds de chevre s'arrêteront pour nous écouter.

Ainsi chantait Milon, le berger de la grotte, pendant que Chloé l'écoutait dans le bocage. Elle s'avança en souriant & prit le berger par la main: O Milon, berger de la grotte, dit-elle, je t'aime plus que les brebis n'aiment le trefle, plus que les oiseaux n'aiment le chant: conduis-moi dans ta grotte: le miel est moins doux pour moi que tes baisers, & les ruisseaux murmurent moins agréablement à mon oreille.



I D A S, M I C O N.

I D A S.

JE te salue, Micon, aimable chanteur ! Quand tu parais mon cœur palpite de joie. Depuis qu'assis sur la pierre au bord de la fontaine, tu chantaï la chanson du printems, je ne t'ai pas revu.

MICON. Je te salue, Idas, aimable joueur de flûte ! Veux-tu que nous cherchions un lieu couvert, pour nous y asseoir à l'ombre ?

IDAS. Montons sur cette hauteur, où le grand chêne de Palémon est planté. Il porte au loin son ombrage, & un vent frais voltige sans cesse alentour. Pendant ce tems mes chevres grimperont sur cette roche escarpée & brouteront les tendres arbrisseaux. Vois comme ce bel arbre étend de tous côtés ses longs rameaux & répand avec son ombre une douce fraîcheur ; asseyons-nous ici près de ces rosiers sauvages, les zéphirs légers se joueront dans nos cheveux. Ah Micon ! ce lieu est à jamais sacré pour moi. O Palémon ! ce chêne sera toujours le mo-

D

nument

nument respectable de ta droiture ! Palémon avait un petit troupeau ; il en sacrifia plusieurs brebis au Dieu Pan. O Pan ! s'écria-t-il , fais que mon troupeau se multiplie , afin que je puisse en donner une partie à mon pauvre voisin ! Pan fit qu'en une année le troupeau de Palémon s'augmenta de moitié ; & Palémon donna la moitié de son troupeau à son pauvre voisin. Puis il fit un sacrifice à Pan sur cette colline , & y planta un chêne en disant : ô Pan ! que ce jour où mes vœux sont remplis , soit à jamais sacré pour moi ! bénis ce chêne , afin que chaque année je te fasse un sacrifice sous son ombre ! Micon , veux-tu que je te répète la chanson que je chante toujours sous ce chêne ?

MICON. Si tu m'apprends cette chanson , je te ferai présent de cette flûte à neuf trous : moi-même j'en ai taillé les roseaux , après les avoir choisis avec soin sur le rivage , & je les ai réunis avec de la cire odoriférante.

(Alors Idas chanta.)

„ O vous , branchages flexibles , qui vous élevez en
 „ ceintre sur ma tête ! votre ombre m'inspire un saint
 „ transport. Doux zéphirs ! quand votre souffle me ra-
 „ fraîchit , il me semble qu'une Divinité invisible voltige

„ au-

„ autour de moi. Et vous, chevres & brebis! épargnez,
„ ah épargnez le jeune lierre qui naît au pied de ce
„ chêne! ne l'arrachez pas! qu'il monte le long de sa
„ tige blanchâtre, & qu'il forme autour d'elle des guir-
„ landes de verdure! O arbre! que jamais la foudre,
„ que jamais les vents impétueux ne renversent ta cime
„ élevée! Les Dieux l'ont ainsi voulu! tu feras dans
„ tous les tems un monument de bienfaisance. Ta tête
„ superbe s'élance dans les nues; le berger l'apperçoit
„ de loin, & la montre à son fils en l'instruisant; la
„ tendre mere la voit & raconte l'aventure de Palémon
„ à son jeune enfant qui l'écoute attentivement, assis sur
„ ses genoux. Ah bergers! laissez après vous de pareils
„ monumens; afin qu'un jour, errans dans l'obscurité
„ de ces bocages, nous éprouvions à leur aspect de
„ saints transports. “

Ainsi chanta Idas: déjà même depuis long-tems il ne chantait plus, & Micon restait encore assis comme pour l'écouter. Ah Idas, dit-il, la fraîcheur du matin m'enchanté, le retour du printems me ravit, mais les actions des hommes vertueux me plaisent encore davantage. Il dit & donna au berger la flûte à neuf trous.

D A P H N I S.

Pendant une belle matinée de Janvier, Daphnis était assis dans sa cabane : la flamme pétillante d'un bois sec répandait au dedans une agréable chaleur, tandis que l'hiver ensevelissait le chaume dont elle était couverte sous une épaisse couche de neige. Le berger, d'un air satisfait, jetait ses regards du côté d'une fenêtre étroite, & les promenait sur la contrée ravagée par les aquilons.

O hiver ! malgré tes rigueurs, que tu as encore de charmes ! Quelle clarté riante le soleil répand à travers les brouillards légers, sur ces collines blanchies par les frimats ! Que cette neige est éclatante ! quels magnifiques tableaux présentent ici les noires fouches & les branches tortueuses & chauves de ces arbres épars sur ce tapis éblouissant ; là, cette cabane grise dont le toit est couvert de neige ; ailleurs, ces haies d'épines, dont la couleur brune coupe la blancheur uniforme de la plaine.

Les

Les grains qui germent dans nos guérets , percent la neige de leurs tendres pointes. Que ce verd naissant s'entremêle agréablement avec le blanc qui couvre la terre ! Quel brillant spectacle forment ces buissons voisins ! La rosée , en forme de perles , étincelle sur leurs rameaux déliés & sur les filamens légers qui voltigent alentour au gré du vent. La contrée est à la vérité déserte : les troupeaux reposent paisiblement , enfermés dans leurs chaudes étables. A peine apperçoit-on quelquefois la trace du bœuf docile , qui conduit tristement à l'entrée de la cabane le bois que le berger a coupé dans la forêt prochaine. Les oiseaux ont abandonné les bocages. On ne voit plus voler que la solitaire mésange , qui chante malgré la froidure ; le petit roitelet , qui sautille çà & là ; & le moineau hardi , qui vient familièrement à la porte de nos cabanes becqueter les grains qui sont à terre.

Là-bas , sous ce toit rustique d'où la fumée sort en ondoyant du milieu de ces arbres , est la demeure de ma Philis. O ma Philis ! peut-être qu'assise aussi près de ton foyer , appuyant ton beau visage sur ta main , tu penses à moi & tu desires comme moi le retour du printems. Ah Philis , que tu es belle ! mais ta beauté seule n'a point

allumé l'amour que je ressens. Je t'aimai du jour que les deux chevres du jeune Alexis se précipiterent de la cime du rocher. Il pleurait. Mon pere est pauvre, disait-il, voilà que j'ai perdu deux chevres, dont l'une était pleine. Hélas je n'ose plus retourner à notre cabane. Tu vis couler ses pleurs, & la pitié te fit pleurer aussi. Puis essuyant tes larmes, tu pris dans ton petit troupeau deux de tes meilleures chevres, & tu dis au berger affligé : Alexis, prends ces deux chevres, l'une des deux est pleine. Il pleurait de joie : tu pleurais aussi de joie d'avoir réparé son malheur.

O hiver ! quelque rigoureux que tu sois, ma flûte ne demeurera pas pour cela suspendue dans ma cabane & couverte de poussière. Je ne chanterai pas moins des airs tendres pour ma Philis. Tu as dépouillé nos arbres de feuilles, tu as moissonné les fleurs de nos prairies : mais je saurai encore composer une guirlande pour ma Philis. J'entremêlerai la verdure éternelle du lierre flexible avec ses grappes bleuâtres. Cette mésange que je pris hier chantera dans la cabane de ma Philis. Je la lui porterai aujourd'hui avec la guirlande. Chante alors, aimable oiseau ; amuse-la de ton agréable ramage : elle t'adressera la parole avec

un sourire gracieux , elle te donnera à manger dans sa belle main. Oh , avec quel empressement elle te prodiguera ses soins en songeant que tu viens de moi !



P H I L I S E T C H L O É.

P H I L I S.

C H L O É , je te vois toujours porter ce panier à ton bras !

C H L O É . Oui , Philis , oui je porte toujours à mon bras ce panier : je ne le donnerais pas pour tout un troupeau ; non je ne le donnerais pas. (Et en parlant ainsi , elle le pressait en souriant contre son côté .)

P H I L I S . Et pourquoi donc , Chloé , pourquoi mets-tu ce panier à si haut prix ? Veux-tu que je devine ? Oh comme tu es rouge ! devinerai-je ?

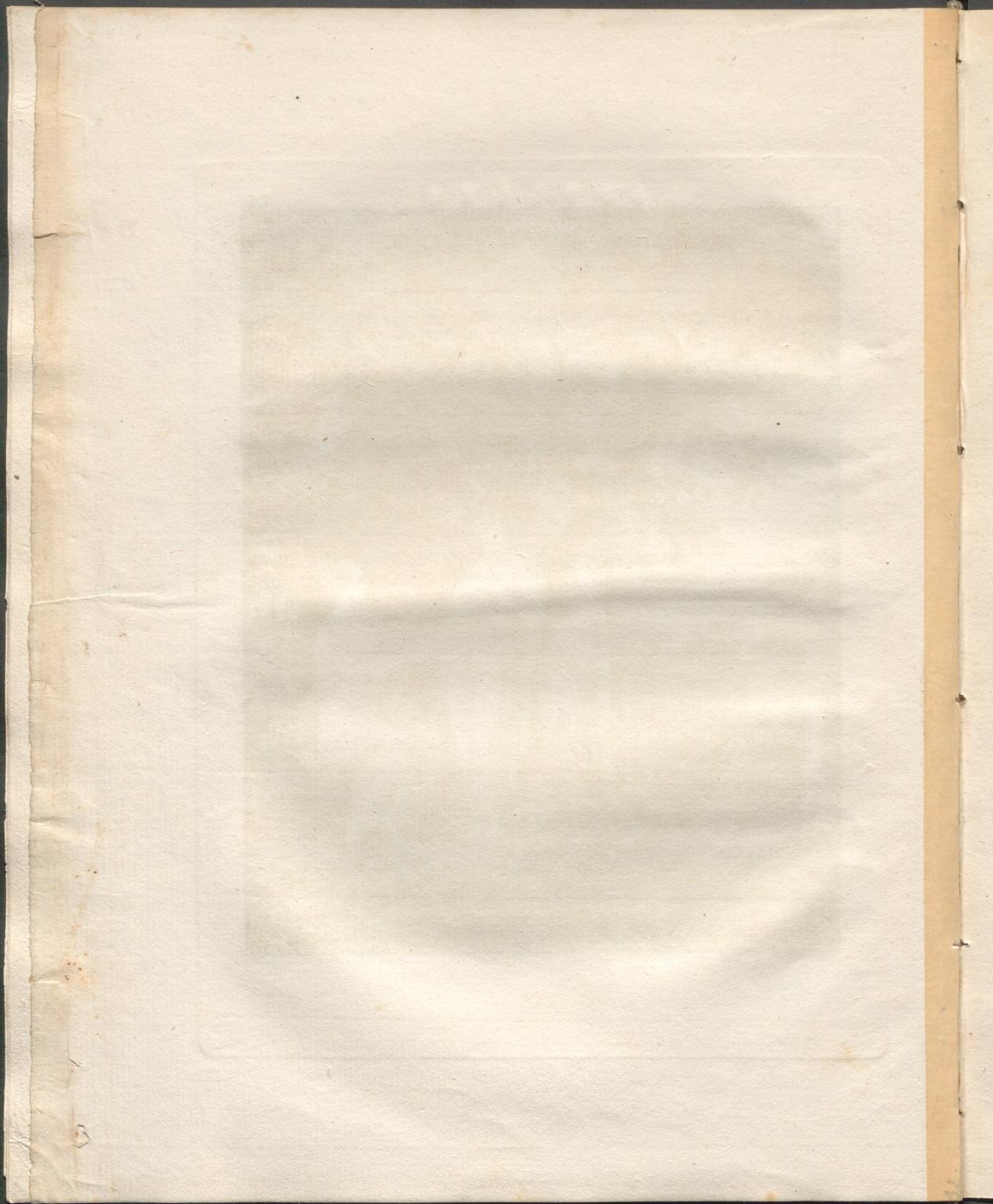
C H L O É . Comment ? rouge ?

P H I L I S . Oui vraiment : te voilà comme si la lueur du soleil couchant donnait sur ton visage .

C H L O É . Eh bien , Philis , je te dirai la vérité . Le jeune Amyntas , le plus beau des bergers , m'en a fait présent ; il l'a lui-même façonné . Vois avec quelle netteté , avec quelle grace ces feuilles vertes & ces fleurs rouges s'entrelacent sur ce fond blanc ! Aussi mon panier m'est-



J. G. Kneller 1765



m'est-il bien précieux : par-tout où je vais, je l'ai à mon bras. Les fleurs me paraissent plus belles, elles exhalent une odeur plus suave, quand je les porte dans mon panier : les fruits remplissent ma bouche d'une saveur plus douce quand je les ai pris dans mon panier. Philis Mais quoi dirai-je tout ? j'ai j'ai déjà baisé mon panier bien des fois certainement Amyntas est le plus aimable & le plus beau des bergers.

PHILIS. Je l'ai vu y travailler. Si tu savais les discours qu'il adressait alors à ce panier ! Mais Alexis mon berger n'est pas moins beau : je voudrais que tu l'entendisses chanter. Je veux te répéter le couplet qu'il m'apprit hier.

CHLOÉ. Mais, Philis, qu'est-ce donc qu'a dit Amyntas au panier ?

PHILIS. Tout à l'heure : mais il faut auparavant que je te chante ce couplet.

CHLOÉ. Ha ! est-il long ?

PHILIS. Ecoute, le voici :

„ Je suis gai quand les rayons du couchant colorent
„ mon visage sur le penchant de cette colline. Je suis plus
„ gai encore, quand je te vois sourire. Le moissonneur,

E

lors-

„ lorsqu'il apporte la dernière gerbe dans sa grange déjà
„ pleine, ne revient pas au village avec autant de joie,
„ que j'en ressens, lorsqu'après avoir reçu un baiser de toi,
„ je retourne dans ma cabane. “ Ainsi chantait Alexis.

CHLOÉ. Voilà une belle chanson ! mais, Philis,
qu'est-ce qu'Amyntas faisait au panier ?

PHILIS. J'en ris encore. Il était assis dans l'oseraie
au bord de l'étang, & tandis que ses doigts arrangeaient
artistement les brins verts avec les bruns & les blancs ;
en même tems....

CHLOÉ. Eh bien ! pourquoi interrompre ton récit ?

En même tems, continua Philis en riant toujours, il
parlait & faisait au panier : je veux te donner à Chloé,
à la belle Chloé, dont le fourire a tant de charmes.
Conduisant hier son troupeau devant moi ; bon jour,
Amyntas, me dit-elle, & elle fourrait d'un air si doux !
si doux, que le cœur me battait. Et vous, branchages
de toutes couleurs, laissez-vous courber sans résistance,
& ne vous rompez pas lorsque je vous entrelace ; car
vous serez placés au côté de la plus charmante des ber-
geres, de Chloé. Oui, si Chloé fait quelque cas de ce
panier. Oh si elle en faisait cas ! si elle le portait souvent

à son côté! C'est ainsi qu'il parlait, & le panier se trouvant fini, il se leva tout-à-coup & fut de joie d'avoir si bien réussi.

CHLOÉ. Ah ! je pars : c'est derrière cette colline, qu'il a conduit son troupeau. Je passerai auprès de lui ; je lui dirai : vois, Amyntas, vois, j'ai à mon bras ton panier.



M I R T I L E.

Pendant une belle soirée, Mirtile était allé visiter l'étang voisin dont les eaux réfléchissaient l'éclat de la lune : le calme profond des campagnes éclairées par cette douce lumière , & les tendres accens du rossignol l'avaient retenu long-tems plongé dans un ravissement tranquille. Mais il revint enfin dans le berceau de pampres verts, situé devant sa cabane solitaire : il trouva son vieux pere qui sommeillait paisiblement au clair de la lune. Le vieillard était couché sur le gazon , sa tête grise était appuyée sur une de ses mains. Mirtile s'arrêta devant lui, les bras croisés l'un sur l'autre. Il garda long-tems cette posture : sa vue restait constamment fixée sur son pere : seulement il regardait de tems en tems le ciel à travers le feuillage , & des larmes de joie coulaient de ses yeux.

O toi , dit-il , toi que j'honore le plus après les Dieux ! O mon pere , comme tu reposes doucement ! Que le sommeil du juste est riant ! Tu as sans doute
porté

porté tes pas chancelans hors de la cabane , pour célébrer le soir par de saintes prieres , & tu te feras endormi en priant. Tu auras aussi prié pour moi , ô mon pere, Ah que je suis heureux ! Les Dieux entendent ta priere ; car autrement , pourquoi notre cabane ferait-elle à l'abri de tout danger & ombragée par des rameaux courbés sous le poids de leurs fruits ? Pourquoi la bénédiction du ciel ferait-elle sur nos troupeaux & sur les productions de nos champs ? Lorsque satisfait de mes faibles soins pour le repos de ta vieillesse cassée , tu verses des larmes de joie ; lorsque tournant tes regards vers le ciel , tu me donnes ta bénédiction d'un air content : Ah mon pere , de quel sentiment je suis alors pénétré ! Ma poitrine s'enfle , & des larmes pressées ruissellent de mes yeux. Encore aujourd'hui quittant mes bras pour aller hors de la cabane te ranimer à la chaleur du soleil , & contemplant autour de toi le troupeau bondissant sur le gazon , les arbres chargés de fruits & la fertilité répandue sur toute la contrée ; mes cheveux , disais-tu , sont blanchis dans la joie. Campagnes chéries , soyez bénies à jamais ! Mes regards obscurcis n'ont pas encore long-tems à vous parcourir. Bientôt je vous quitterai pour d'autres campagnes plus heureuses. Ah mon

pere , mon meilleur ami , je dois donc bientôt te perdre ! O triste pensée ! Alors hélas , j'érigerai un autel à côté de ta tombe ; & toutes les fois qu'il me luira un jour propice où j'aurai pu faire du bien à quelque infortuné , ô mon pere , je répandrai du lait & des fleurs sur ton monument.

Il se tut & regarda le vieillard avec des yeux mouillés de larmes. Comme il est étendu paisiblement ! comme il sourit au milieu de son sommeil ! ah sans doute , ajouta-t-il en sanglotant , ses actions vertueuses , retracées dans ses songes , ont fait monter sur son front l'expression de sa bienfaisance. Quel doux éclat la lune répand sur sa tête chauve & sur sa barbe argentine ! Oh puissent les vents frais du soir , puisse la rosée humide ne te faire aucun mal ! A ces mots , il lui baise le front pour l'éveiller doucement , & le conduit dans la cabane pour lui procurer sur des peaux molles un sommeil plus commode.



A M Y N T A S.

LE berger Amyntas revenait de grand matin de la forêt voisine, portant sa hache sous son bras, & sur son dos une lourde charge de perches qu'il venait de couper pour en faire une haie, lorsqu'il apperçut un jeune chêne planté sur le bord d'un ruisseau rapide. La violence des eaux avait dépouillé les racines de la terre qui les couvrait, & l'arbre semblait attendre tristement sa chute prochaine. Ah, dit Amyntas, ce serait grand dommage qu'un si bel arbre fût renversé par ce torrent impétueux ! Non, il ne fera pas dit que sa cime soit engloutie dans ses flots & serve de jouet à leur fureur ! En même tems il mit à terre les perches dont ses épaules étaient chargées ; (j'en puis, dit-il, aller chercher d'autres :) & les taillant il se mit à en construire autour de l'arbre une forte digue qu'il combla de terre humide. Quand la digue fut achevée, quand les racines dépouillées furent recouvertes de terre, il reprit sa hache sur ses épaules ; puis jettant encore sur son travail

travail un œil satisfait, il sourit sous l'ombrage du chêne conservé par ses mains. Il se disposait à retourner dans la forêt pour y chercher de nouvelles perches ; mais du creux du chêne la (*) dryade le rapella d'une voix gracieuse : Quoi ! lui dit-elle, je te laisserais partir sans te marquer ma reconnaissance ! Dis-moi, berger bienfaisant, que voudrais-tu que je fisse pour toi ? Je fais que tu es pauvre, & que tu ne menes que cinq brebis aux pâturages. O nymphe, si tu me permets de t'adresser une prière, dit le berger indigent, mon voisin Palémon est malade depuis la moisson, fais qu'il recouvre la santé.

Sa demande fut écoutée favorablement, & Palémon recouvra la santé : mais Amyntas éprouva de plus la protection de la Divinité dans ses troupeaux, dans ses arbres & dans ses fruits. Il devint un riche berger ; les Dieux ne laissent aucun bienfait sans récompense.

(*) Les dryades étaient les divinités tutélaires des chênes, elles naissaient & mouraient avec l'arbre.



DAMON ET DAPHNÉ.

D A M O N.

IL est passé, Daphné, ce noir orage. Le bruit effrayant du tonnerre ne se fait plus entendre. Ne crains rien, Daphné, je ne vois plus les éclairs serpenter en longs fillons de feu sur le fond obscur des nuages. Quittons cette grotte. Les brebis que la frayeur avait rassemblées sous ce toit de feuillages, secouent les gouttes d'eau dont leur toison est humectée, & se dispersent de nouveau sur les pâturages qu'une pluie douce a rafraîchis. Avançons & contemplons l'éclat que le retour du soleil répand sur la campagne.

Ils sortirent alors de la grotte qui leur avait servi d'asile, se tenant tous deux par la main. Quelle magnificence ! s'écria Daphné, en ferrant la main du berger ; que la campagne est riante ! Comme l'azur du ciel paraît vif entre ces nuages qui s'écartent ; comme ils fuient ces nuages ; comme leurs ombres se dispersent çà & là sur la plaine éclairée par le soleil ! Regarde, Damon, regarde là-

bas les cabanes & les troupeaux dans l'ombre ; mais voilà déjà l'ombre qui fuit & le soleil qui la remplace. Vois-tu comme elle court à travers le vallon sur la prairie émaillée ?

Ah ! Daphné ! s'écria Damon , regarde là-bas l'arc d'Iris , comme il est brillant ; vois comme il s'appuie sur cette colline éclatante , d'où il s'étend jusques sur la colline opposée. La Déesse favorable par les vives couleurs qu'elle imprime sur la nue obscure , annonce le calme à la contrée , & semble sourire au vallon que l'orage a épargné.

Daphné répondit , en lui passant tendrement un de ses bras autour du cou : vois comme les zéphirs de retour badinent avec les fleurs ; vois comme les gouttes de pluie étincellent sur ces fleurs ranimées. Regarde ces papillons bigarrés & ces vermineux ailés qui folâtent dans l'air aux rayons du soleil , & cet étang voisin.... Oh comme ces buissons mouillés & ces saules tremblans brillent autour de ses bords : vois-tu comme ses eaux tranquilles répètent de nouveau l'image du ciel serein & des arbustes d'alentour ?

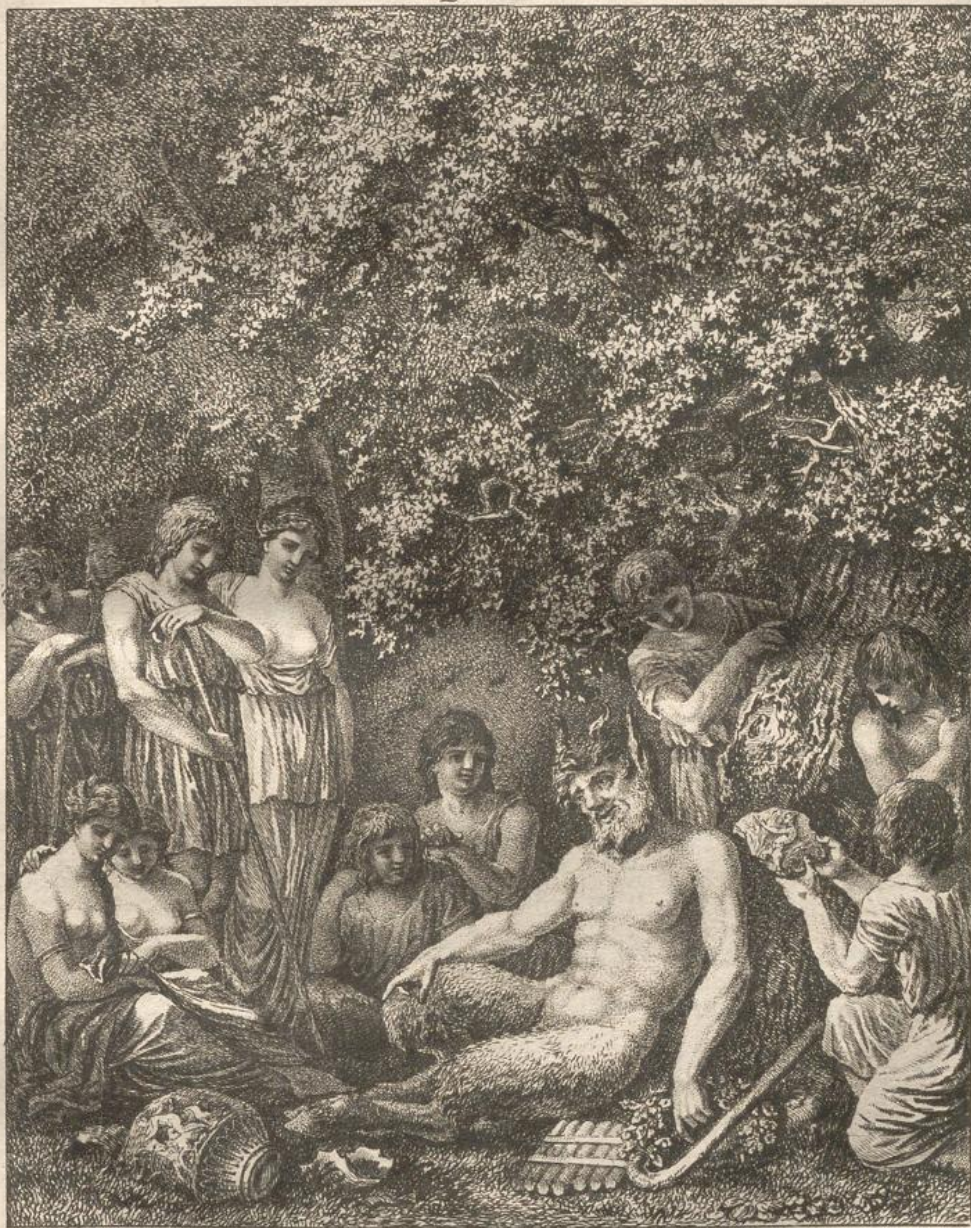
DAMON.

D A M O N. Embrasse-moi , Daphné , embrasse moi ;
ô quel torrent de joie me pénètre ! Que tout ce qui
nous environne est beau ! Quelle source intarissable de ra-
vissement ! Depuis le soleil vivifiant , jusqu'à la plus pe-
tite des plantes , tout est prodige ! Quel transport me
saisit & m'entraîne ! Lorsque du sommet d'une colline
élevée , je promene mes regards sur la vaste plaine ;
lorsqu'étendu sur le gazon , j'observe l'immense variété des
fleurs , des plantes & de leurs petits habitans , ou que pen-
dant les heures de la nuit je considère le ciel semé d'étoiles ;
lorsque je réfléchis sur la révolution des saisons ou sur
la croissance des innombrables végétaux.... quand je con-
temple toutes ces merveilles , ma poitrine s'enfle , mes
pensées se pressent au dedans de moi , je ne puis les
développer ; alors je pleure , je tombe abattu & je bal-
butie mon étonnement à celui qui a créé la terre. O
Daphné , rien n'est comparable à ce ravissement , si ce
n'est le charme d'être aimé de toi.

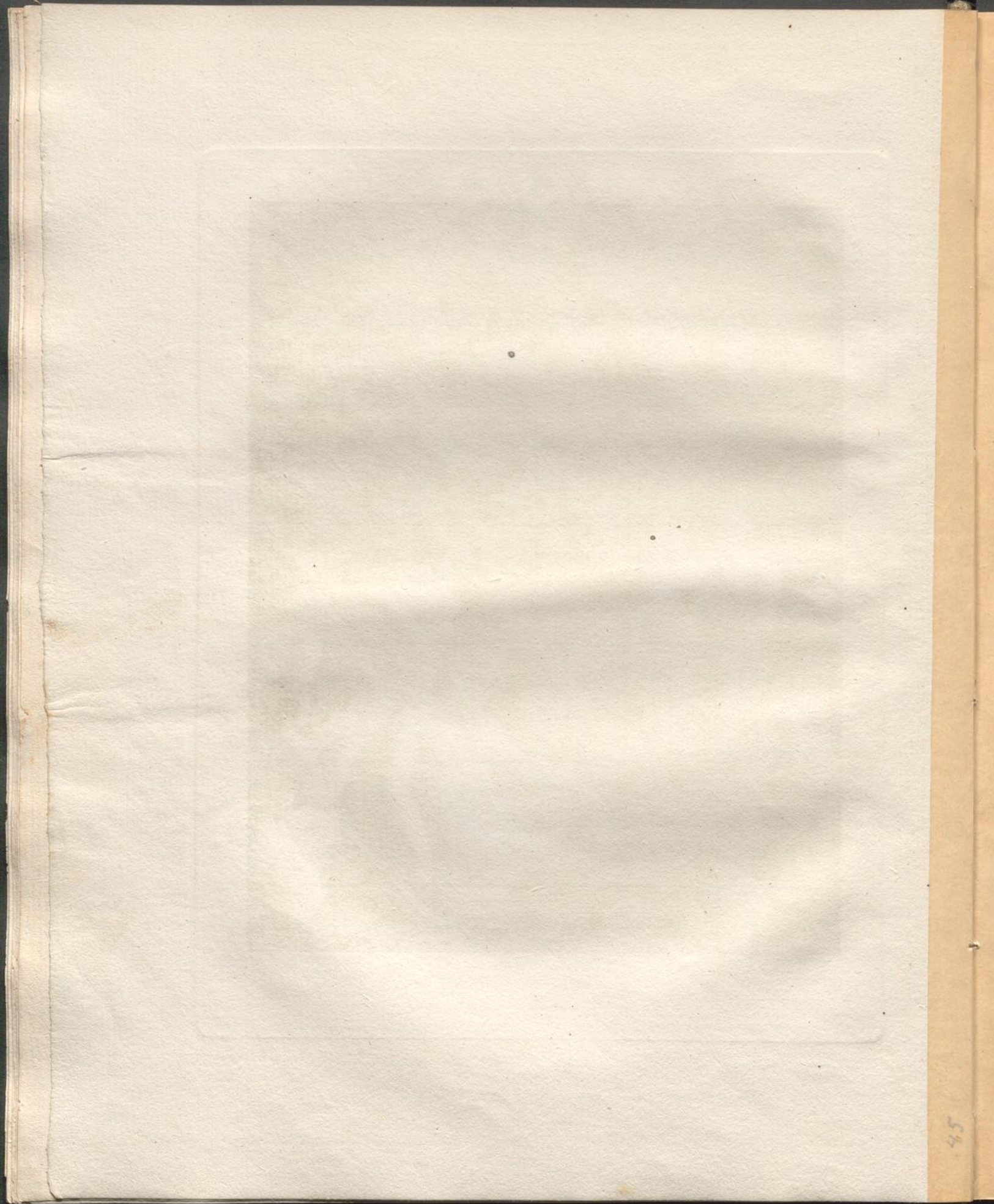
D A P H N É. Ah , Damon , mon ame n'est pas moins
transportée à la vue de ces merveilles. Tous deux unis
dans les plus doux embrassemens , admirons ensemble les
rayons naissans de l'aurore , la splendeur du soleil cou-
chant

chant & l'éclat paisible de la lune ; que nos poitrines
palpitent serrées l'une contre l'autre , que nos paroles
inarticulées se confondent & balbutient notre étonnement !
Quelles délices inexprimables , quand un pareil transport
se mêle aux transports de l'amour le plus tendre !





J. J. G. 1840.



LA CRUCHE CASSÉE.

UN Faune aux pieds de chevre reposait, étendu sous un chêne, & plongé dans un sommeil profond. De jeunes bergers l'aperçurent. Attachons-le fortement à cet arbre, dirent-ils; il faudra bien qu'il nous chante une chanson pour obtenir sa liberté. Ils le lièrent au tronc du chêne, & ils l'éveillèrent en lui jettant des glands. Où suis-je? dit le Faune en bâillant & en étendant ses bras & ses pieds de chevre. Où suis-je? où est ma flûte? où est ma cruche? Ah, voici les morceaux de la plus belle des cruches! Je suis tombé ici hier étant ivre & je l'ai cassée.... Mais qui est-ce qui m'a lié? Il dit, & regardant autour de lui, il entendit les éclats de rire des bergers. Allons, déliez-moi, petits garçons, leur cria-t-il. Nous ne te délierons point, dirent-ils, que tu ne nous aies chanté une chanson. Que voulez-vous, bergers, que je vous chante? dit le Faune. Je vais vous chanter ma cruche cassée; asseyez-vous sur l'herbe autour

de moi. Les bergers se placèrent autour de lui sur le gazon , & il commença ainsi :

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Qu'elle était belle, ma cruche ! c'était le plus bel ornement de ma grotte. Quand un Dieu des bois passait, je lui criais : viens boire & voir la plus belle des cruches. Jupiter même dans ses fêtes les plus joyeuses, n'avait pas une plus belle cruche.

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Quand mes amis s'assembaient chez moi , nous nous asseyions autour de la cruche , nous buvions ; & celui qui buvait , chantait l'aventure gravée sur le côté de la cruche que touchaient ses lèvres. Hélas , mes amis, nous ne boirons plus de cette belle cruche, nous ne chanterons plus l'aventure gravée sur le côté que toucheront nos lèvres !

Elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

Sur cette cruche on avait gravé l'infortune du Dieu Pan , lorsque saisi d'effroi il vit la plus belle des nymphes

se

se métamorphoser dans ses bras même en une touffe de roseaux bruyans. Il coupa dans ces roseaux plusieurs tuyaux de longueur inégale , & les réunissant avec de la cire , il en composa une flûte , & joua aussi-tôt sur le rivage un air lugubre. Echo entendit cette musique nouvelle , & la répéta aux bocages & aux collines étonnées.

Mais elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On voyait ensuite Jupiter en forme de taureau blanc, transporter sur son dos la nymphe Europe à travers les flots. Sa langue flatteuse caressait les genoux d'albâtre de la belle défolée , qui pendant ce tems se lamentait & joignait les deux mains au-dessus de sa tête ; cependant les zéphirs folâtres se jouaient avec les boucles de sa chevelure ondoyante , & les amours portés sur des dauphins complaisans précédaient sa marche en riant.

Mais elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi.

On y voyait aussi gravé le beau Bacchus assis sous un berceau de pampres ; une nymphe était couchée à son côté : elle avait son bras gauche passé sous la tête du Dieu , & de sa main droite élevée , elle lui enlevait

la coupe , que redemandaient ses levres riantes. Elle le regardait d'un air languissant qui semblait solliciter des baisers. Aux pieds de Bacchus jouaient ses tigres tachetés , qui d'un air caressant mangeaient des raisins dans les mains délicates des amours.

Mais elle est cassée ! elle est cassée , la plus belle des cruches ! en voici les morceaux autour de moi. Echo répète-le aux forêts , redis-le aux faunes dans leurs grottes ; elle est cassée ! en voici les morceaux autour de moi.

Ainsi chanta le Faune ; alors les jeunes bergers le délièrent , & regarderent avec admiration les morceaux de la cruche épars sur le gazon.



D A M O N E T P H I L I S.

D A M O N.

J'Ai déjà vu seize printems ; mais , ma chere Philis , je n'en ai point encore vu d'aussi beau que celui-ci : fais-tu pourquoi ? c'est que je garde mon troupeau près de toi.

P H I L I S. Et moi j'ai vu à présent treize printems. Ah , mon cher Damon ! aucun , non aucun ne m'a encore paru aussi beau que celui-ci ; fais-tu pourquoi ? & sans attendre sa réponse , elle le ferra en soupirant contre sa poitrine.

D A M O N. Vois-tu , Philis , comme les arbres de ce bocage touffu se ceignent en berceau près de cette écluse ? entens-tu murmurer cette fontaine ? Allons nous y reposer sur l'herbe épaisse , &

P H I L I S. Volontiers , mon cher Damon , car je ne suis gaie qu'auprès de toi ; vois-tu comme mon sein palpite de joie ? car.... songes-y bien , il y a cinq heures toutes entieres que je ne t'ai vu.

. G

D A M O N.

DAMON. Affieds-toi, ma chere Philis, affieds-toi ici sur le trefle; ô que ne puis-je voir sans cesse ton sourire & tes yeux! Non, ne me regarde pas ainsi, dit-il, & il ferma doucement les yeux de la jeune bergere: oui, en vérité, quand ton regard avec ce sourire rencontre mes yeux, je ne fais ce qui m'arrive; je frémis, je soupire & je ne puis parler.

PHILIS. Ote, Damon, ôte ta main de dessus mes yeux; quand ta main presse la mienne, j'éprouve la même chose, je sens une agitation intérieure à laquelle je ne comprends rien, & le cœur me bat.

DAMON. Vois-tu, Philis, vois-tu là-bas sur cet arbre ces deux colombes? Regarde.... regarde comme elles entrelacent amicalement leurs ailes. Ecoute comme elles gémissent tendrement. Ha! ha! les voilà qui se becquetent l'une à l'autre leurs cols nuancés, & leurs têtes mignonnes & leurs petits yeux. Viens, Philis, viens, entrelaçons nos bras comme elles entrelacent leurs ailes. Tends-moi ton col & tes yeux, afin que je puisse aussi te becqueter.

PHILIS.

PHILIS. Mets tes levres contre les miennes, & puis nous nous becqueterons l'un l'autre.

DAMON. Ah, Philis ! ah que ce jeu est doux ! Grand-merci, grand-merci, charmantes colombes ; que jamais l'autour ne vous ôte la vie.

PHILIS. Grand-merci, charmantes colombes, grand-merci, volez ici sur mes genoux, venez demeurer avec moi. Je vous ramasserai dans les champs & dans les bois les meilleures graines. Tandis que Damon me becquetera, vous pourrez aussi vous becqueter sur mes genoux Elles ne viennent point.... Elles s'envolent....

DAMON. Ecoute, Philis, il me vient une idée. Amyntas chantait dernièrement le charme des baisers : si c'en était là ?

„ Une boisson fraîche, disait-il, n'est pas la moitié
„ aussi agréable aux moissonneurs fatigués, que l'est un bai-
„ ser à des amans. Le bruit qui l'accompagne est mille
„ fois plus doux, que ne l'est, lorsque l'ardeur du midi
„ nous brûle, le murmure d'un ruisseau qui coule à
„ l'ombre d'un bois épais. “

PHILIS. Oui, certainement ! je parierais que ce sont là des baisers. Viens, nous allons le demander à Chloé. Mais auparavant raccommode-moi ma guirlande, car tu as dérangé tous mes cheveux.



DAPHNIS ET CHLOÉ.

LE soleil était près de se coucher, lorsque Chloé se rendit avec son cher Daphnis sur le rivage solitaire du ruisseau qui coule en murmurant à travers le bocage de saules. Ils entrèrent dans le bocage en se tenant par la main. Déjà cependant Alexis était assis sur le bord du ruisseau. Il était beau & jeune, mais l'amour ne s'était encore jamais éveillé dans son cœur. Je te salue, jeune homme sans amour, lui dit Daphnis; il se pourrait bien pourtant qu'enfin quelque belle eût rendu ton cœur sensible, puisque tu viens chercher ainsi les ombrages solitaires; car les amans cherchent volontiers l'ombre & la solitude. Je viens ici avec ma Chloé, nous allons chanter dans ces paisibles bosquets le bonheur de notre amour. Il dit & pressa la main de la bergere contre son cœur: Veux-tu nous entendre, Alexis?

ALEXIS. Non, aucune belle n'a encore rendu mon cœur sensible. Je suis venu ici pour admirer cet éclat

dont le soleil couchant dore nos montagnes ; mais j'écouterai volontiers vos chants , car rien n'est plus agréable que d'entendre à la fin du jour des chants mélodieux.

DAPHNIS. Viens , Chloé , asseyons-nous sur l'herbe à côté de lui ; chantons : ma flûte accompagnera ton chant ; & toi , Alexis , tu es un habile joueur de flûte , accompagne-moi quand je chanterai.

Je t'accompagnerai , dit Alexis : alors ils s'affirent sur le gazon au bord du ruisseau , & Daphnis commença ainsi.

DAPHNIS. Vallon paisible , & vous collines verdoyantes ; non , il n'est point de berger aussi fortuné que moi , puisque Chloé m'aime. Ma Chloé plaît à l'égal des premiers rayons du matin , lorsque le soleil se détache lentement du sommet des montagnes. Dans cet instant chaque fleur se réjouit , les oiseaux chantent au devant de l'astre du jour ; pleins d'allégresse , ils sautent çà & là sur les faibles rameaux , & font tomber la rosée qui mouille les feuilles.

CHLOÉ. L'hirondelle est transportée de joie , lorsque réveillée du sommeil qui pendant l'hiver la retenait enfevelie dans un étang , elle ouvre les yeux aux charmes du

du printems. Elle voltige sur les faules, elle chante aux collines & au vallon le plaisir qu'elle ressent; elle s'écrie: ô mes compagnes! réveillez-vous, voici le printems. Cependant je suis mille fois plus transportée encore, car Daphnis m'aime; je m'écrie, ô mes compagnes! il est mille fois moins doux de voir renaître le printems, que d'être aimée d'un jeune homme vertueux.

DAPHNIS. J'aime à voir sur le penchant d'une colline lointaine, les troupeaux errer parmi les sombres bocages. Cependant, ô ma Chloé! j'ai plus de plaisir encore à voir une guirlande de fleurs nouvelles serpenter parmi tes cheveux bruns. J'aime à voir éclater l'azur d'un ciel pur & serein; mais l'éclat de tes yeux bleus est bien plus agréable lorsqu'ils m'invitent d'un air riant. Oui, ma chère Chloé, je t'aime plus que les poissons légers n'aiment les viviers limpides, plus que l'alouette n'aime la fraîcheur du matin.

CHLOÉ. Dernièrement je me regardais dans l'onde tranquille. Je soupirais: ah! disais-je, si je pouvais plaire à Daphnis, au meilleur des bergers! Pendant ce tems-là, tu étais derrière moi, sans que je t'apperçusse; tu jettais des fleurs par dessus ma tête, & mon image dispa-

disparaissait parmi les cercles qu'elles formaient. Effrayée je regardai autour de moi, je soupirai, & tu me pressas contre ta poitrine. Hélas, t'écrias-tu, les Dieux me font témoins que je t'aime. Ah! dis-je alors, je t'aime plus que les abeilles n'aiment les fleurs, plus que les fleurs n'aiment la rosée du matin.

DAPHNIS. O Chloé! lorsque les yeux mouillés de larmes & me ferrant dans tes bras, tu me dis: Daphnis, je t'aime. Alors à travers l'ombre des arbres j'élève mes regards vers le Ciel éclatant. O Dieux! m'écriai-je en soupirant, comment puis-je assez vous remercier de mon bonheur, de ce que vous m'avez donné Chloé? Puis retombant sur son sein, je pleure, & ses baisers essuient mes larmes.

CHLOÉ. Et mes baisers essuient tes larmes; mais aussitôt des larmes plus abondantes coulent de mes yeux & se mêlent aux tiennes. Je soupire alors, „ah Daphnis! tu soupirez à ton tour“, ah Chloé! & l'écho soupire après nous. L'herbe tendre du printems récrée les troupeaux; les fraîches ombres récréent pendant les ardeurs brûlantes du midi: pour moi, Daphnis, rien ne me récrée autant que d'entendre ta bouche gracieuse me dire que tu m'aimes.

Ainsi chanterent Daphnis & Chloé. Heureux enfans!

dit

dit Alexis , & il soupira. Heureux enfans ! ah ! maintenant je sens que l'amour est un bonheur ; vos chants , vos regards & vos transports me l'ont appris.



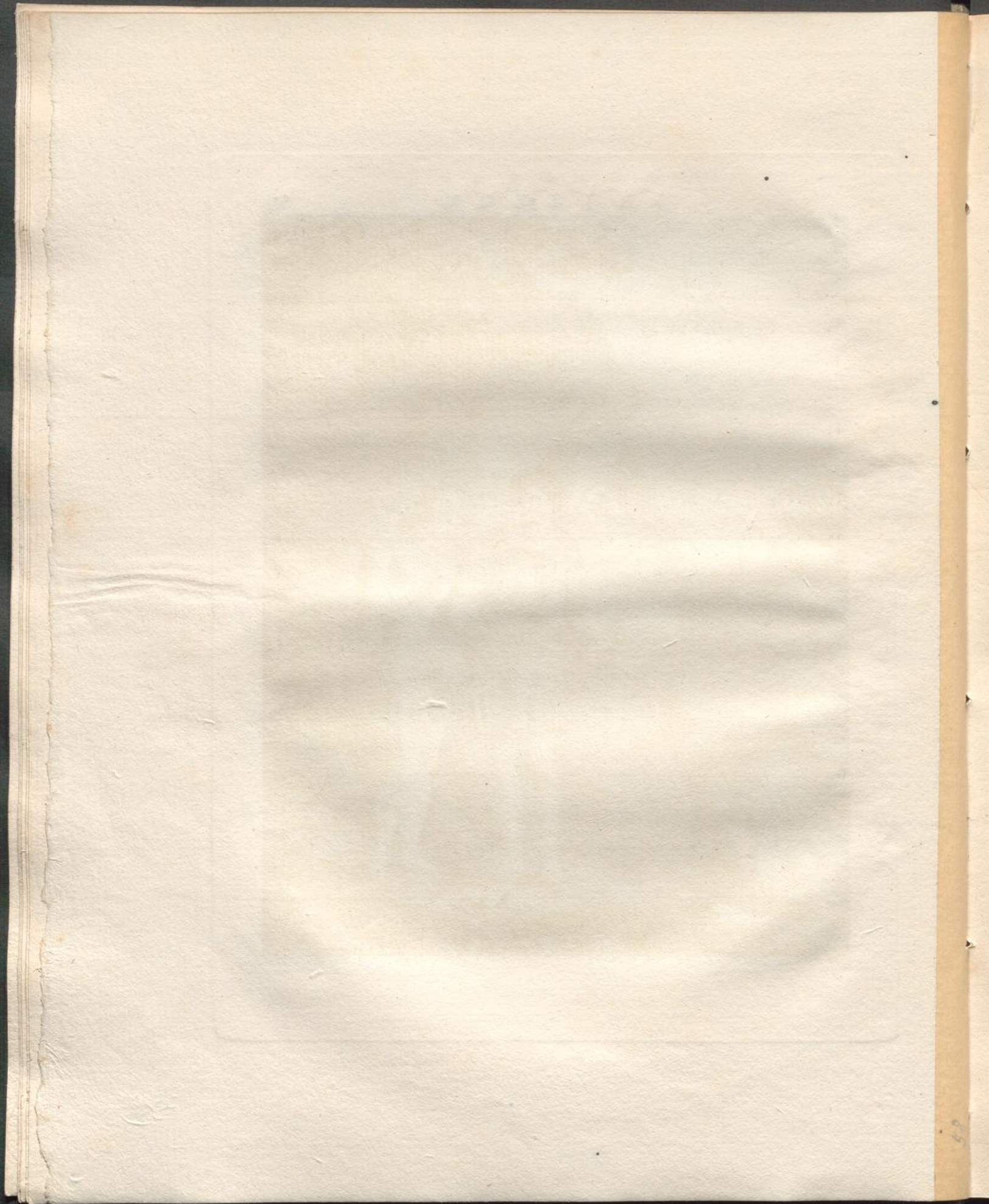
MÉNALQUE
ET LE CHASSEUR ESCHINE.

LE jeune berger Ménalque conduisait son troupeau sur les montagnes : s'étant enfoncé dans les gorges, pour chercher dans un bois sauvage une de ses brebis, il trouva dans ce bois un homme, que l'excès de la fatigue avait contraint de se coucher sous un buisson. Ah, jeune berger ! s'écria cet homme, je vins hier sur cette montagne sauvage pour y chasser les chevreuils & les sangliers. Je me suis égaré, & jusqu'à ce moment je n'ai rencontré aucune cabane, je n'ai trouvé aucune fontaine pour étancher ma soif, ni aucune nourriture pour appaiser ma faim. Aussi-tôt le jeune Ménalque tira de sa poche du pain & du fromage frais qu'il lui donna : puis il prit le flacon qui était à son côté : rafraîchis-toi, lui dit-il, voilà du lait frais ; suis-moi ensuite, afin que je te conduise hors de la montagne. L'homme se rafraîchit, & le berger le conduisit hors de la montagne.

Alors le chasseur Eschine lui dit : beau berger, tu m'as sauvé la vie ; comment puis-je te récompenser ?

Viens.





Viens avec moi dans la ville ; là on n'habite point sous des toits de chaume. Des palais de marbre entourés de colonnes superbes s'élèvent jusqu'aux nues. Tu demeureras avec moi ; tu boiras dans des coupes d'or, & tu mangeras des mets somptueux dans des plats d'argent.

Ménalque reprit : qu'irai-je faire dans la ville ? je suis en sûreté dans ma petite cabane , elle me met à l'abri de la pluie & des vents impétueux. Si elle n'est point entourée de colonnes , elle est environnée d'arbres fruitiers & de pampres verts. Je vais puiser de l'eau claire à la fontaine voisine dans une cruche de terre ; j'ai aussi du vin doux , je mange ce que mes arbres & mon troupeau me donnent, & si je n'ai point de vase d'or ou d'argent , je pare ma table de fleurs odorantes.

ESCHINE. Viens avec moi , berger ; on a aussi à la ville des arbres & des fleurs. L'art a planté ceux-là en allées bien droites , & rassemblé celles-ci dans des parterres symétriques. On y voit aussi des fontaines que des hommes & des nymphes de marbre versent dans des bassins magnifiques.

MÉNALQUE. Nos bois ombragés par la simple nature sont encore plus beaux avec leurs routes tortueuses ; nos

prairies parées de mille fleurs semées au hazard , sont encore plus agréables. J'ai aussi planté des fleurs autour de ma cabane , de la marjolaine , des lys & des roses. O que nos fontaines sont belles ! lorsqu'elles sortent en bouillonnant du creux des rochers , ou lorsqu'elles tombent du haut des collines à travers les buissons , pour serpenter ensuite dans les prés fleuris. Non je ne vais point à la ville.

ESCHINE. Là tu verras de jeunes filles vêtues de soie , & dont le teint n'est point terni par les ardeurs du soleil ; elles sont blanches comme du lait , parées d'or & de perles précieuses. Là , des musiciens habiles enchanteront tes oreilles par des concerts harmonieux.

MÉNALQUE. Ma brune bergere est belle aussi. Je voudrais que tu la visses quand elle se pare avec des roses fraîches ou avec une guirlande de différentes couleurs. O que nous avons de plaisir , quand nous sommes assis à l'ombre d'un bois sur le bord d'un ruisseau qui murmure ! Elle chante alors ; ah qu'elle chante agréablement ! J'accompagne sa voix avec ma flûte ; nos chants retentissent au loin , & l'écho les répète après nous. Quelquefois aussi nous prêtons l'oreille aux doux ramages des oiseaux
qui

qui chantent sur la cime des arbres ou sur les branches des buissons. Vos musiciens chantent-ils mieux que le rossignol, ou que la gentille fauvette ? Non, non, je ne vais pas avec toi à la ville.

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, berger ? Prends cette poignée d'or & ce fourniment du même métal.

MÉNALQUE. Qu'ai-je besoin d'or ? j'ai tout en abondance : avec de l'or achèterai-je le fruit de mes arbres, ou les fleurs des prairies, ou bien le lait de mes troupeaux ?

ESCHINE. Que te donnerai-je donc, heureux berger ? Comment pourrai-je reconnaître ton bienfait ?

MÉNALQUE. Donne - moi ce flacon que je vois pendu à ton côté : il me semble qu'on a gravé dessus le jeune Bacchus avec les amours qui cueillent du raisin dans des corbeilles. Alors le chasseur avec un sourire de bonté lui donna le flacon, & le jeune berger sauta de joie comme un agneau qui bondit.



L Y C A S ,

OU L'INVENTION DES JARDINS.

L'Hiver orageux nous tient renfermés dans nos appartemens, & les tourbillons impétueux agitent les flocons qui tombent en pluie argentée. L'imagination va m'ouvrir le trésor des images qu'elle a recueillies dans la saison des fleurs, ou pendant les ardeurs brûlantes de l'été, ou en contemplant la riche variété de l'automne. Dans leur nombre je choisirai les plus belles, je les arrangerai, j'en ornerai pour toi mes chants, aimable Daphné. C'est ainsi qu'un berger compose une guirlande pour sa bergère, & ne choisit que les fleurs les plus belles. Oh pouvais-je réussir à te plaire ! lorsque ma muse va chanter, comment dans la jeunesse du monde, un berger inventa l'art des jardins.

C'est ici le lieu, disait le beau berger Lycas, c'est sous cet ormeau qu'hier au coucher du soleil, la belle Chloé m'a donné le premier baiser. Tu étais ici, tu soupirais, tandis que mes bras tremblans s'entrelaçaient autour
de

de toi ; tandis que mes paroles mal assurées , mon cœur palpitant & mes yeux en pleurs t'apprenaient mon amour. O Chloé ! ce fut alors que ta houlette s'échappa de ta main tremblante , ce fut alors que tu te laissas tomber sur mon sein agité. Lycas , dis-tu d'une voix entrecoupée, ô Lycas ! je t'aime ! Bois paisibles , fontaines solitaires , foyez-en témoins ; mille fois vous avez entendu les plaintes de mon amour ; & vous , fleurs , vous vous êtes abreuvées de mes larmes comme de la rosée.

O Chloé ! quelle joie me ravit ! Oui , l'amour est un bonheur inexprimable ! Que ce lieu soit à jamais consacré à l'amour ! Je veux planter des rosiers autour de cet ormeau. Le long de sa tige s'élèvera en serpentant la souple scammonée parée de ses fleurs d'un blanc tacheté de pourpre. Je veux rassembler ici tout le printems. Je planterai la belle pivoine à côté des lys. J'irai dérober aux prairies & aux collines leurs plantes chargées de fleurs , la violette & l'œillet , la campanelle azurée & la brune scabieuse. Je prendrai tout ; j'en formerai comme un bosquet où l'on respirera les plus doux parfums ; je conduirai ensuite la source voisine autour de cette forêt de fleurs qui deviendra une petite île , & je l'envirionnerai d'une haie

haie d'épines, pour empêcher les chevres & les brebis de la détruire. Accourez alors! accourez, plaintives tourterelles! vous qui vivez d'amour, venez gémir sur la cime de l'orme: venez, petits oiseaux! poursuivez vos campagnes à travers les buissons de roses, chantez votre bonheur sur leurs rameaux balancés; & vous, papillons bigarrés de couleurs sans nombre, joignez-vous dans les bosquets de fleurs & unissez-vous sur les lys agités par vos transports.

Alors le berger qui passera dans le voisinage, s'écriera, lorsque les zéphirs porteront au loin jusqu'à lui ces doux parfums: à quelle divinité ce lieu est-il consacré? Appartient-il à Vénus? Ou bien Diane l'a-t-elle ainsi embelli pour s'y livrer au sommeil après les fatigues de la chasse?



P A L E M O N.

Que l'aurore brille agréablement à travers ces coudriers & ces rosiers sauvages qui s'étendent devant ma fenêtre ! Que l'hirondelle chante gaiement sur la poutre qui soutient le toit de ma cabane ! La vive alouette chante aussi du haut des airs. Toute la nature s'éveille : la rosée a ranimé les plantes, elles semblent rajeunies ; je crois rajeunir aussi. Mon bâton, le soutien de ma vieillesse, va me conduire à la porte de ma chaumière. Là je me placerai vis-à-vis du soleil levant, & je parcourrai des yeux la verdure des prés.

Que tout ce qui m'environne est beau ! Tout ce que j'entends est la voix du bonheur & de la reconnaissance. Les oiseaux dans les airs, le berger dans la plaine, chantent la joie qui les anime ; les troupeaux sur les collines verdoyantes & dans les vallons entrecoupés de ruisseaux, expriment le plaisir par leurs mugissemens. Combien de tems, ô Dieux, combien de tems ferai-je encore té-

moins de votre bonté? J'ai vu quatre-vingt-dix fois la révolution des saisons, & quand mes pensées se tournent en arrière pour contempler depuis ce moment jusqu'à l'heure de ma naissance, cette vaste, mais douce perspective, dont le premier terme échappe à ma vue & semble se perdre dans le vague d'un air pur & serein, ah qu'alors tout mon cœur est ému! Ce transport que ma langue ne peut balbutier; ces larmes de joie que je répands, ah Dieux! ne sont-ce pas là de trop faibles actions de grâces pour vos bienfaits? Ah coulez mes larmes, coulez le long de mes joues! Quand je regarde en arrière, il me semble que toute ma vie n'a été qu'un long printemps, & que les momens ténébreux, semés dans son cours, ont été de ces orages passagers qui rafraîchissent les campagnes & raniment les plantes. Jamais une contagion funeste n'a diminué notre troupeau; jamais aucun accident n'a fait périr nos arbres; jamais l'infortune ne s'est reposée long-tems sur cette cabane.

Avec quels transports j'envisageais l'avenir, lorsque mes enfans souriaient en folâtrant dans mes bras, ou lorsque ma main guidait leurs pas chancelans! En voyant germer ces tendres rejettons, je portais ma vue dans l'avenir

venir , je versais des larmes de joie ; je veux , disais-je , les garantir de tous les accidens ; je veillerai sur leur croissance , les Dieux béniront mes efforts , ils s'élèveront , ils porteront des fruits , ils deviendront arbres , & la douce fraîcheur de leur ombre récréera ma faible vieillesse. En parlant ainsi , je les pressais contre ma poitrine. Maintenant qu'ils ont achevé de croître sous la bénédiction des Dieux , ma vieillesse grisonnante trouve sous leur ombre un heureux abri. C'est ainsi que j'ai vu croître ces pommiers , ces poiriers & ces grands noyers que j'ai plantés dans ma jeunesse autour de ma cabane. Ils étendent au loin leurs rameaux antiques , & couvrent d'un ombrage agréable ma petite habitation.

La plus cruelle de toutes mes peines , ce fut , ô ma chère Mirta ! ce fut lorsque penchée sur mon sein palpitant , tu expiras dans mes embrassemens. Douze fois déjà le printems a paré ta tombe de fleurs. Mais le jour , l'heureux jour approche , où mes os feront étendus près des tiens. La nuit prochaine va peut-être en amener le moment.

Je vois avec plaisir ma barbe grise flotter sur ma poitrine , témoignage de ma vieillesse si heureuse. Doux zéphirs qui

voltigez autour de moi, ne dédaignez pas de vous jouer dans les replis argentés qu'elle forme sous mon menton : ils valent bien les cheveux blonds du jeune homme enjoué, & les boucles brunes qui flottent sur le col de la jeune fille dans la fleur de sa beauté.

Que ce jour soit pour ma vieillesse un jour de réjouissance ! Je rassemblerai autour de moi tous mes enfans, & jusqu'à mon petit fils qui commence à bégayer. J'offrirai aux Dieux un sacrifice : l'autel sera placé ici à l'entrée de ma cabane, j'entourerai ma tête chauve d'une guirlande, ma faible main prendra la lyre, & tous ensemble nous chanterons autour de l'autel un cantique de louange. Je couvrirai ensuite ma table de fleurs, & au milieu de la joie de nos entretiens, nous mangerons la victime. Ayant ainsi parlé, Palémon se leva en tremblant & s'appuyant sur son bâton, il appella ses enfans, & célébra gaiement avec eux une fête en l'honneur des Dieux.



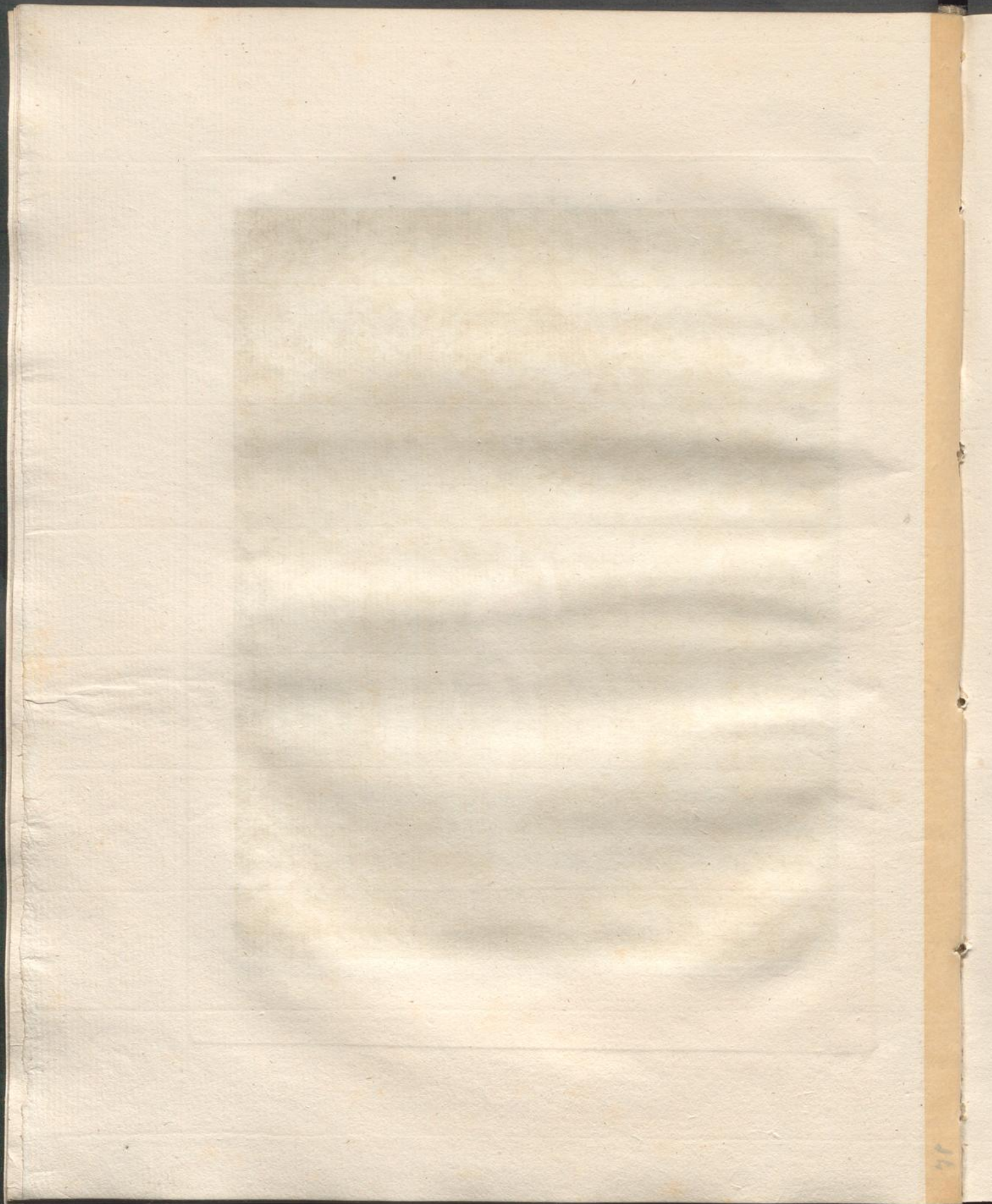
L'INVENTION DE LA LYRE
ET DU CHANT.

DAns les jours de la jeunesse du monde, lorsque les hommes n'étaient point encore corrompus, lorsque les premiers germes des arts naissaient de la nature & des besoins peu nombreux de l'innocence, une jeune fille vivait : nulle autre de son tems ne l'égalait en beauté, nulle autre n'avait été formée avec des organes plus délicats & plus sensibles aux charmes de la nature. C'était avec des larmes de joie qu'elle saluait le lever de l'aurore & la magnificence des campagnes ; elle célébrait par des transports le coucher du soleil & l'éclat paisible de la lune. Le chant n'était alors que le simple cri de la joie sans aucune regle. Un jour aussi-tôt que le coq matineux eut annoncé de la cabane le retour de l'aurore, (car déjà les hommes avaient su pour leur amusement apprivoiser autour de leurs cabanes les animaux les moins farouches, par l'appas d'une nourriture abondante) à ce signal, cette jeune beauté quitta le toit qui lui servait d'asyle pendant la nuit ; ce toit était

formé par des roseaux & des branchages de sapins attachés aux fouches de quelques arbres voisins; elle se reposait sous leur ombre, les oiseaux habitaient au dessus d'elle, & chantaient sous l'épais feuillage. La jeune bergere sortit donc pour aller contempler l'éclat des campagnes couvertes de rosée, & pour entendre dans le prochain bocage les concerts des oiseaux. Pleine d'un doux ravissement, elle s'assit pour les écouter, bientôt elle essaya d'imiter leurs accens. Alors coulerent de ses levres des sons harmonieux, & tels qu'aucune bergere n'en avait encore formé d'aussi doux. Les tons divers que sa voix touchante apprenait à répéter du ramage de chaque oiseau, elle les assemblait pour en composer différens airs. Petits oiseaux ! disait-elle, en élevant la voix pour chanter, petits oiseaux, chantres enjoués des bois ! quels accens mélodieux vous nous faites entendre du sommet des arbres élevés & du sein des humbles buissons ! Que ne puis-je célébrer avec cette agréable variété de tons, l'éclat renaissant du matin ! Apprenez-moi ces tons variés, afin que je puisse chanter avec vous mes transports à l'aspect des premiers rayons du soleil. Elle chantait ainsi, & sans qu'elle s'en apperçût, ses paroles douces & sonores se liaient d'elles-



W. J. M. J.



d'elles mêmes à la mesure harmonieuse de son chant. Elle remarqua enfin avec des transports de joie la nouvelle harmonie de son discours cadencé. Quel charme ! continuait-elle , dans une espèce d'extase , quel charme embellit ce bocage où retentissent les plus doux accords ! de quel éclat brillent ces vastes campagnes que ranime la rosée ! où es-tu ? ô toi qui as créé toutes ces merveilles ! de quelle joie je suis pénétrée ! je pourrai désormais célébrer tes louanges avec des accens inconnus à mes compagnes. Tandis qu'elle chantait , toute la contrée attentive l'écoutait avec ravissement , & les oiseaux du bocage se taisaient pour entendre sa voix.

Tous les matins elle se rendait dans le bocage pour exercer son nouvel art ; mais depuis long-tems , un jeune homme s'y rendait aussi pour l'écouter. Transporté de plaisir , il s'arrêtait derrière des buissons ; puis il soupirait & s'enfonçait dans le bois où il s'étudiait à imiter ce qu'il avait entendu. Un jour , plongé dans une rêverie profonde , il s'assit sous son toit de roseaux , appuyé sur son arc. Car il avait inventé l'art de se servir de l'arc pour tuer les oiseaux de proie qui lui enlevaient ses colombes , auxquelles il avait construit autour de la tige d'un arbre

voisin

voisin une petite habitation avec des branches de saule entrelacées. Qu'est-ce ci, dit-il, quelle émotion inconnue me fait soupirer & remplit mon cœur d'inquiétude ? Il est vrai que cette émotion est différente, & qu'elle est mêlée de transports & de larmes de joie, lorsque je vois la jeune bergère dans le bocage & que je l'entends chanter ; mais aussi-tôt qu'elle est absente, le chagrin s'établit tout-à-coup dans mon cœur. Ah ! qu'est-ce donc qui me fait soupirer ? Cependant sa main jouait avec la corde tendue de son arc ; à l'instant il partit de cette corde un son agréable : le jeune homme étonné prêta l'oreille & fit rendre de nouveau à la corde le même son. Ensuite il se mit à rêver & à méditer profondément sur les moyens de développer sa nouvelle invention. Il essaya plusieurs fois encore de jouer avec la corde de son arc, faite avec des boyaux d'oiseaux de proie ; mais tout-à-coup il se leva avec précipitation : il tailla plusieurs baguettes, deux longues & deux courtes ; il attacha les deux baguettes courtes à chacune des extrémités des deux longues, & il étendit entre celles-ci des cordes qu'il attachait aux deux courtes ; puis sa main essaya de pincer ces cordes ; il observa l'agréable variété des tons, suivant qu'elles étaient plus

plus fortes ou plus faibles : alors il les détacha de nouveau, & arrangea un plus grand nombre de cordes dans un ordre plus propre à l'harmonie ; il commença à jouer & se mit à sauter de joie.

Depuis ce moment il se rendait tous les jours au retour du matin dans le bocage touffu, pour s'exercer dans cet art nouveau ; il cherchait sur ses cordes des tons harmonieux qui pussent accompagner les airs qu'il avait entendu chanter à la jeune fille dans le bocage ; mais on dit qu'il chercha long-tems en vain , & qu'un grand nombre de tons ne se trouverent point propres à servir d'accompagnement à la voix , jusqu'à ce qu'enfin un Dieu lui apparut dans le bocage , donna aux cordes de sa lyre une disposition plus avantageuse & plus harmonique , & joua différens airs en sa présence. Instruit par ces leçons , le jeune homme allait chaque jour au lever de l'aurore chercher la jeune fille dans le bocage ; il apprenait d'elle de nouveaux airs , & courait aussi-tôt les répéter sur sa lyre au bord d'une fontaine.

Dans une belle matinée du printems , la jeune fille était assise dans le bocage , couronnée d'une guirlande de fleurs : elle chantait. Je te salue , disait-elle , brillant so-

leil, qui te leves derriere ces montagnes : déjà tes rayons éclairent la cime des arbres sur les côteaux élevés, & colorent le plumage de la vive alouette qui plane au haut des airs. Les oiseaux de ce bocage chantent au devant de toi, & déjà.... La bergere s'arrêta tout-à-coup, & regardant attentivement autour d'elle ; quelle voix agréable se mêle à mes chants ? s'écria-t-elle avec étonnement ; elle accompagne tous les tons que je forme. Où es-tu ? Pourquoi interromps-tu tes accens ? voix charmante, continue de chanter. Serais-tu quelque habitant ailé de ce bocage ? en ce cas prends ton essor & viens te percher sur ce pin, afin que je te voie & que j'entende ton chant. Elle dit & regarda de tous côtés sur les sommets des arbres. N'aurais-tu pas été effarouché, & ne te ferais-tu pas envolé ? ou bien.... Mais je n'ai jamais entendu cette voix dans le bocage ; si je m'étais trompée ? Ce n'est pourtant point un songe qui m'ait abusée. Je vais encore chanter une chanson. Agréables fleurs, foyez les bien venues : hier vous étiez encore boutons, aujourd'hui vous voilà épanouies ; vous recevez l'hommage des zéphirs caressans du matin, des abeilles bourdonnantes & du papillon chamarré qui folâtre en voltigeant

geant autour de vous & qui favoure votre rosée. Pendant cette chanson la bergere s'interrompit souvent, pour promener ses regards autour d'elle, car la voix avait encore accompagné son chant.

Alors elle se leva, un peu effrayée; non, dit-elle, je ne me suis point trompée, la voix a certainement accompagné chacun de mes tons. Comme elle disait ces mots, le jeune homme sortit de derrière les buissons, une couronne de fleurs sur sa tête & tenant sa lyre sous son bras. Il prit d'un air riant la main de la belle craintive. Charmante bergere, lui dit-il avec un doux sourire & une voix gracieuse, aucun habitant ailé de ce bocage n'a répété tes airs: c'était moi qui accompagnais ta voix avec ces cordes. Tous les matins je me rendais dans le bocage pour écouter tes chants; puis je m'enfonçais dans le bois où je m'exerçais dans la solitude à jouer sur ces cordes les airs que j'avais entendus. Et crois-moi, bergere, un Dieu m'instruisait dans le bocage. Les regards errans de la jeune fille se promenaient d'un air timide sur le jeune homme & se fixaient sur sa lyre. O charmante fille! continua-t-il, en la regardant avec des yeux pleins de langueur, quelle serait ma joie! si tu me permettais

de te suivre dans le bois, de m'y asseoir à tes côtés & de suivre les accens de ta voix avec cette lyre. Alors la jeune fille leva les yeux. Jeune homme, dit-elle, je suis enchantée lorsque ta lyre accompagne mon chant; les sons qu'elle rend sont plus agréables pour moi que l'écho même; mais à présent, viens avec moi sous l'ombrage de mon toit, car déjà le soleil du midi fait sentir son ardeur brûlante. Viens, je veux à l'ombre de mon berceau te servir à dîner, des fruits doux & du lait frais.

Le berger & la bergere se rendirent ensemble sous le berceau. Les jeunes garçons & les jeunes filles apprirent d'eux à chanter & à toucher la lyre. Ce ne fut que long-tems après qu'on ajouta l'accompagnement de la flûte, lorsque Marfyas apporta aux Divinités des bois, la flûte que Minerve, l'inventrice de cet instrument, avait jetée sur le sable, dans sa juste indignation contre les railleries des Déeses (*). On planta sur une colline élevée

deux

(*) Minerve fut l'inventrice de la flûte : un jour elle en joua en présence des Déeses ; mais celles-ci rirent beaucoup, & la raillèrent de ce qu'en jouant, sa bouche se tournait de côté d'une manière fort désagréable. — Quelle belle n'aurait pas ressenti un pareil outrage ? Minerve de colere jeta sa flûte.

deux arbres en l'honneur de la jeune fille & du jeune homme, & d'âge en âge les nouvelles générations racontaient sous leur ombre aux générations suivantes l'invention de la lyre & du chant.



MIRTILE ET THYRSIS.

Mirtile s'était rendu pendant une nuit fraîche sur un coteau qui dominait au loin sur la plaine. Quelques branches seches formaient un feu clair, auprès duquel le berger seul étendu sur le gazon, parcourait de ses regards errans le ciel semé d'étoiles & la campagne éclairée par la lune. Tout - à - coup inquiet d'un bruit léger qu'il entendait dans l'obscurité, il regarda derriere lui; c'était Thyrsis. Sois le bien-venu, lui dit Mirtile, assieds-toi près du feu: par quel hazard viens-tu ici, tandis que tout dort dans le canton?

THYRSIS. Te voilà, Mirtile, bon soir. Si j'avais cru te trouver, je n'aurais pas tant hésité à suivre la lueur de cette flamme, qui brille avec tant d'éclat au milieu de l'obscurité répandue sur la vallée. Ecoute, Mirtile, à présent que la sombre clarté de la lune & la solitude de la nuit nous invitent à des chants graves, écoute ce que j'ai à te proposer. Je te donnerai une belle lampe d'argile,

d'argile, travaillée artistement par mon pere. C'est un serpent avec des ailes & des pieds; il ouvre une large gueule, dans laquelle brûle une petite meche. L'animal replie sa queue en haut, pour former une anse commode. Je t'en ferai présent, si tu veux me chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé.

MIRTILE. Je veux bien te chanter l'aventure de Daphnis & de Chloé, puisque la nuit nous invite à des chants graves. Voici des branches seches, prends garde que le feu ne s'éteigne pendant que je chanterai.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

La lune éclairait paisiblement l'horizon. Chloé, solitaire sur le rivage, attendait impatiemment un bateau dans lequel Daphnis devait traverser le fleuve. Qu'il tarde long-tems, mon amant! disait-elle, & le rossignol se taisait pour écouter les accens de sa passion. Qu'il tarde long-tems! Mais... écoutons... j'entends un bruit comme quand les flots frémissent contre un bateau. Viens-tu! Oui... Non ce ne l'est pas. Flots bruyans, voulez-vous encore me tromper? ne vous jouez pas de la tendre
impatience

impatience d'une bergere passionnée. Où es-tu à présent, cher amant? L'amour n'a-t-il pas prêté des ailes à tes pieds? Traverses-tu à présent le bois pour gagner le rivage? Ah! puissent tes pieds empressés ne rencontrer aucune épine! qu'aucun serpent ne blesse tes talons! Chaste Déesse, dont les fleches n'ont jamais manqué d'atteindre leur but; lune, ou Diane, répands sur son passage ta douce clarté; oh quand il sortira du bateau! avec quelle ardeur je le presserai dans mes bras! Mais pour cette fois, certainement, ô flots, certainement pour cette fois vous ne me trompez pas! Frémissez légèrement autour de son bateau, portez-le soigneusement sur votre dos. Et vous, nymphes, si jamais vous avez aimé, si jamais vous avez su ce que c'est que d'attendre ce qu'on aime.... Ah je le vois! cher Daphnis.... tu ne me réponds point! Dieux!... à ces mots, Chloé tomba évanouie sur la rive.

Antres des rochers, répétez mes accens plaintifs; faites retentir au loin mes chants lugubres, dans les bois & sur le rivage.

Un bateau renversé flottait sur les ondes. La lune éclairait cette aventure déplorable. Chloé évanouie était étendue sur la rive, un silence effrayant régnait autour d'elle.

d'elle. Elle se réveilla enfin ; réveil affreux ! la lune se cacha derrière les nuages. Chloé était assise au bord du fleuve , tremblante & muette ; ses soupirs & ses sanglots soulevaient sa poitrine ; elle jeta un cri perçant , l'écho porta dans toute la contrée les accens de sa douleur. Un gémissement inquiet résonnait dans les bois & parmi les buissons. Elle tordait les bras , elle se frappait la poitrine , elle s'arrachait les cheveux. Ah Daphnis , Daphnis ! Flots perfides , nymphes barbares ! Ah malheureuse que je suis ! s'écria-t-elle ; quoi j'hésite ! je tarde encore à chercher la mort dans les ondes qui m'ont ravi les délices de ma vie ! & à l'instant elle se précipita du rivage dans le fleuve.

Antres des rochers , répétez mes accens plaintifs ; faites retentir au loin mes chants lugubres , dans les bois & sur le rivage.

Mais les nymphes avaient ordonné aux ondes de la porter soigneusement sur leur dos. Nymphes cruelles ! s'écria-t-elle , ah , ne différez pas ma mort ! Flots , hâtez vous de m'engloutir ! Mais les flots ne l'engloutirent point ; ils la portèrent doucement sur leur dos jusqu'aux bords d'une petite île. Daphnis avait gagné cette petite

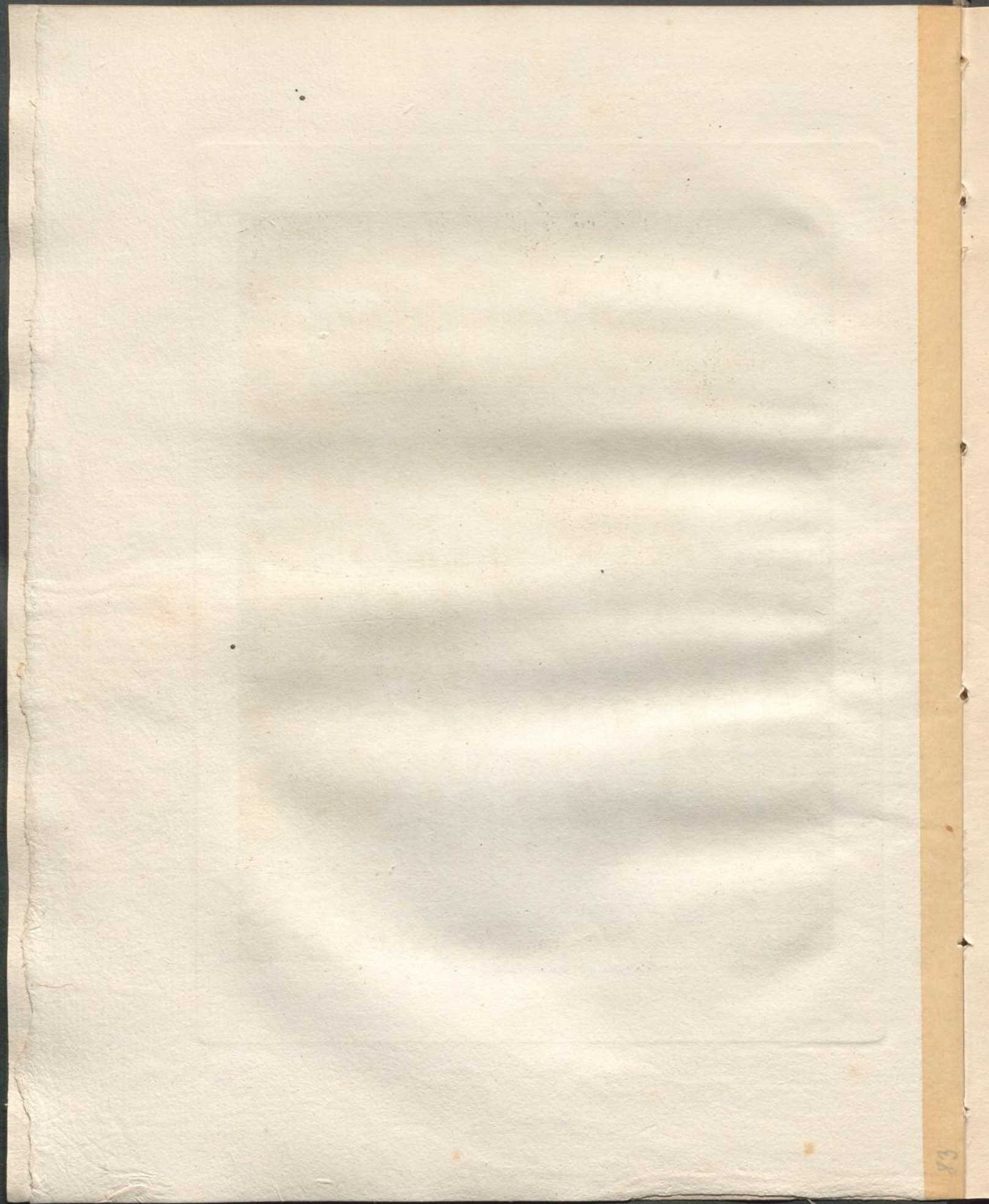
île à la nage. Avec quelle tendresse ! avec quels transports elle se précipita dans les bras de son amant ! Inutilement voudrais-je exprimer par mes chants ce qu'elle ressentit alors. Telle, & moins tendre encore, est la joie du rossignol, lorsqu'il s'est envolé de sa prison ; sa compagne avait passé les nuits entières à gémir tristement sur la cime des arbres : maintenant il vole à sa compagne encore tremblante. Ils soupirent, ils se becquetent, ils entrelacent leurs ailes ; ils expriment leurs transports par des chants d'allégresse, & interrompent le silence de la nuit.

Antres des rochers, cessez de répéter des sons plaintifs ; faites retentir la joie dans les bois & sur le rivage. Et toi, Thyrsis, donne - moi la lampe, car je t'ai chanté l'aventure de Daphnis & de Chloé.





J. Goussier. 1775



LE FAUNE.

Non, il n'est plus de beaux jours pour moi, s'écriait un faune, sortant au lever de l'aurore du creux de son rocher. Depuis que la plus belle des nymphes m'a échappé, je hais la clarté du soleil. Jusqu'à-ce que je la retrouve, aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes; je ne souffrirai aucune fleur autour de ma grotte: je les écraserai sous mes pieds, avant même qu'elles s'épanouissent; & ma flûte... & ma cruche, tout sera brisé sous mes pieds.

Il dit, & son pied foula les fleurs, brisa la flûte & la cruche. En ce moment survint un autre faune qui ôta de dessus son épaule un outre pesant. Es-tu fou, s'écria-t-il? quoi! aujourd'hui, dans un jour de joie, le propre jour de la fête de Bacchus! vite, entoure-moi tes cornes d'une guirlande de lierre, & viens à la fête avec moi; viens célébrer le meilleur jour de l'année.

Non, il n'est plus de beaux jours pour moi, dit

le premier faune. Je l'ai juré ! jusqu'à-ce que je l'aie retrouvée , aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes. O moment funeste , où cette nymphe trouva le moyen de se dérober à ma poursuite ! Elle fuyait ; le fleuve arrêta sa course ; elle resta un moment immobile , incertaine : je tressaillais déjà de joie , je croyais déjà tenir cette belle & la serrer malgré sa résistance entre mes bras nerveux , lorsque tout-à-coup les Tritons , ces exécrables brigands , sortirent du fleuve , saisirent la nymphe par le milieu du corps , & la passèrent rapidement à la nage de l'autre côté du fleuve , en sonnant de leurs trompes. J'en jure par le Styx ! jusqu'à-ce que je l'aie retrouvée , aucune guirlande de lierre n'entourera mes cornes.

Quoi les rigueurs d'une nymphe ! reprit l'autre faune , ô certes j'en rirai ; les rigueurs d'une nymphe peuvent ainsi troubler tes jours ! Quant à moi , l'amour ne troublera pas une heure de ma vie. Celle-ci me refuse-t-elle un baiser , je cours sur le champ à celle-là. Ecoute , ami , c'est à toi que j'en fais le serment ; mes lèvres ne baisseront plus de ma vie une seule nymphe , si quelqu'une dans ce jour de fête & de joie , peut me retenir seulement une heure dans ses bras : je veux les aimer toutes ; je veux les baiser toutes.

Allons ,

Allons, ami, point de chagrin, tu es encore jeune & frais, ton visage rembruni a sa beauté, & ce grand œil noir est fier & ardent; tes cheveux frisent naturellement autour de tes cornes recourbées, qui s'élancent d'entre les boucles qui les environnent, comme deux chênes s'élèvent du milieu des buissons sauvages. Ça, laisse-toi couronner, faune, voici des bourgeons du plus beau verd, laisse-toi couronner. J'entends déjà dans le lointain le bruit confus des thyrses, des castagnettes & des flûtes. Baisse la tête, le bruit s'approche; déjà il s'avance derrière la colline; baisse la tête, laisse-toi couronner. Avec quelle fierté les tigres traînent le char! O Bacchus! ami, vois-tu sauter les faunes & les nymphes? Quel fracas joyeux! O Evan, Evoé! ... te voilà couronné; vite, aide-moi à recharger cet outre sur mon épaule. O Evan, Evoé!



C H L O É.

Nymphes favorables, qui habitez cette grotte paisible ! vous dont les mains ont planté ces buissons touffus qui en cachent l'entrée, pour vous procurer un ombrage frais & un repos tranquille : vous qui de vos urnes versez les eaux de cette claire fontaine, lorsque vous n'êtes point occupées à danser dans les épaisses forêts avec les Dieux des bois ! Si dans ce moment vous sommeillez ou sur les côteaux voisins ou sur vos urnes, que ma voix ne trouble point votre repos. Mais si vous veillez, ô nymphes favorables, prêtez l'oreille à mes plaintes. J'aime... hélas... j'aime Lycas aux cheveux blonds ! N'avez-vous point vu quelquefois ce jeune berger, lorsqu'il conduit dans ces lieux ses vaches tachetées & ses veaux bondissants, & lorsque marchant à leur suite, il appelle les échos par les doux sons de sa flûte ? N'avez-vous point entendu sa voix lorsqu'il chante ou les charmes du printemps, ou la joie qui accompagne la moisson, ou les couleurs

couleurs variées de l'automne , ou le foin des troupeaux ?
• Hélas ! j'aime le plus beau des bergers , & le plus beau des bergers ne fait pas que je l'aime. Que tu as duré long-tems, triste & rigoureux hiver, qui nous as chassés des pâturages ! O quel long intervalle s'est écoulé depuis que j'ai vu Lycas pour la dernière fois dans l'automne ! Hélas ! il dormait couché dans le bocage. Qu'il était beau ! Comme les zéphirs se jouaient dans les boucles de sa chevelure ! la clarté du soleil répandait sur lui les ombres flottantes des feuilles. Ah ! je le vois encore , je vois les ombres des feuilles voltiger çà & là sur son beau visage ; je le vois sourire comme dans le songe le plus agréable. Je m'empressai de ramasser des fleurs , j'en formai doucement une guirlande autour de sa belle chevelure , & une autre autour de sa flûte ; puis je me retirai à l'écart. Je veux , disais-je, attendre ici le moment de son réveil. Comme il va rire ! comme il va être étonné de voir sa tête & sa flûte entourées de guirlandes ! Je vais attendre qu'il s'éveille , il faudra bien qu'il me voie si je reste ici ; & s'il ne me voyait pas ? Oh ! je me mettrais à rire. Je parlais ainsi & je me tenais dans le bosquet voisin , lorsque mes compagnes m'appellerent. O que je fus piquée !

quée ! Il fallut m'en aller , & je ne pus être témoin de son sourire & de sa joie , lorsqu'il vit sa chevelure & sa flûte entourées de fleurs. Quel plaisir à présent ! Voilà le printems de retour ; je reverrai Lycas dans les prés. O nymphes ! je vais suspendre ici des guirlandes aux rameaux de ces arbrustes qui ombragent votre grotte. Ce sont les premières fleurs du printems , la violette hâtive, le muguet , la jaune primevere , la marguerite rose , & les premières fleurs des arbres. Soyez favorables à mon amour ; & si Lycas vient dormir sur le bord de cette fontaine , dites - lui en songe , que c'est Chloé qui a entouré de fleurs sa chevelure & sa flûte : dites - lui que c'est Chloé qui l'aime. Ainsi parla Chloé. En même tems elle suspendit autour des arbrustes encore privés de feuilles , une guirlande des premières fleurs. Alors il sortit de la grotte un doux frémissement, semblable au murmure de l'écho lorsqu'il répète les sons d'une flûte éloignée.



TITIRE ET MENALQUE.

LE vieillard Ménalque, couché sur le penchant d'une colline, recevait l'impression benigne des rayons du soleil. Plongé dans une agréable rêverie, il parcourait des yeux la contrée embellie par l'automne; cependant Titire, le plus jeune de ses fils, était depuis long-tems à ses côtés sans qu'il le remarquât. Dans sa douce extase, le vieillard soupirait, & son fils le contempla long-tems avec une joie paisible. O mon pere, lui dit-il enfin avec tendresse, que ton ravissement doit être délicieux! je vois depuis long-tems tes regards se promener au loin sur la contrée embellie par l'automne, & je t'entends soupirer. O mon pere, j'ai une demande à te faire, daigne me l'accorder.

MÉNALQUE. Dis-moi ce que tu demandes, mon cher fils, & assieds-toi à mon côté, afin que je te baise le front; & Titire s'assit à son côté, & le vieillard baïsa tendrement le front de son fils. Mon pere, continua le jeune homme, mon frere aîné m'a raconté;

M

(car

(car souvent lorsque nous sommes assis à l'ombre auprès de nos troupeaux, nous parlons de toi, & alors des larmes, des larmes de joie coulent de nos yeux). Mon frere aîné m'a raconté, qu'autrefois tout le canton t'avait appelé d'une voix commune le premier des chanteurs, & que tu avais gagné plus d'une chevre aux combats du chant. O si maintenant que le spectacle de la contrée embellie par l'automne, te remplit de transports, si tu voulais essayer de me chanter une chanson ! Accorde-moi cette grace, ô mon pere, accorde-la moi.

Ménalque reprit avec un doux sourire: je vais essayer, & si les muses, qui m'ont si souvent aidé à remporter le prix, m'aiment encore, je te chanterai une chanson.

Alors ses regards parcoururent encore une fois la campagne, & il commença.

„ Daignez m'exaucer encore, ô muses, prêtez encore l'oreille à ma voix cassée. Au printems de mes jours, sur les bords des ruisseaux murmurans, & à l'ombre des bois silencieux, vous ne fûtes jamais inexorables pour moi: dans ma vieillesse grisonnante favorisez encore le succès de mes chants.

„ Campagnes où regne l'automne, quels doux transports

„ ports vous versez dans mon ame ! de quel éclat se pare
„ l'année mourante ! Les roseaux & les faules forment une
„ bordure jaune autour des étangs, les têtes jaunes des pom-
„ miers & des poiriers sont éparfes sur les côteaux bigarrés
„ & sur les prairies dont la verdure est entrecoupée par le
„ rouge enflammé des cerisiers. Dans l'automne les bocages
„ offrent des couleurs aussi variées que les prairies dans le
„ printemps, lorsqu'elles sont couvertes de fleurs. Une teinte
„ rougeâtre s'étend du haut du côteau dans le vallon ,
„ interrompue par des sapins & des pins toujours verts.
„ Déjà les feuilles répandues sur la terre gémissent sous les
„ pieds du voyageur. Les troupeaux errent gravement sur
„ le gazon dépouillé de fleurs. La seule colchique rou-
„ geâtre paraît encore , & annonce les frimats. Vous allez
„ vous reposer pendant l'hiver , arbres bienfaisans, qui nous
„ donniez libéralement vos fruits mûrs , & qui prêtiez
„ la fraîcheur de votre ombre aux bergers & aux trou-
„ peaux. Ah ! qu'aucun de nous ne se rende au repos
„ du tombeau , sans avoir aussi porté des fruits doux &
„ répandu sur les malheureux une ombre protectrice. O
„ mon fils , la bénédiction repose sur la cabane du juste,
„ & autour de sa grange. O mon fils ! celui dont le

„ cœur est droit & qui met sa confiance dans les Dieux,
„ n'a point à craindre de porter ses pas sur un marais
„ trompeur. Quand le juste fait un sacrifice , la fumée
„ en monte jusques dans l'Olympe , les Dieux écoutent
„ avec bonté ses actions de graces & ses vœux. Jamais
„ la chouette par ses cris , jamais le crapaud volant par
„ ses croassemens lugubres ne lui présagent des accidens
„ funestes. Il habite en sûreté , il vit en repos sous son
„ toit paisible , ses pénates favorables entendent ses dis-
„ cours vertueux , & le bénissent. A la vérité , des jours
„ sombres se font voir quelquefois dans le printems , des
„ nuées d'orage troublent quelquefois l'été le plus serein :
„ mais , ô mon fils , ne murmure pas , si , dans cette poi-
„ gnée de tes jours , Jupiter a mêlé quelques heures té-
„ nébreuses. Conserve , mon cher fils , mes instructions dans
„ ta mémoire , lorsque je t'aurai précédé dans le tombeau.
„ Vents impétueux , épargnez , je vous conjure , épargnez
„ la parure de l'automne ; qu'un souffle léger en se jouant
„ dépouille lentement les arbres de leurs feuilles mourantes ,
„ afin que la variété de nos campagnes puisse encore quel-
„ quefois enchanter mes regards. Peut-être quand tu re-
„ viendras , ô bel automne , peut-être ne pourrai-je plus
„ te

„ te voir. Quel arbre alors couvrira de ses feuilles mou-
„ rantes la terre où je reposerai ? “

Ainsi chanta le vieillard , & Titire en pleurant pressa
les mains de son pere contre ses joues.



MIRTILE ET DAPHNÉ.

MIRTILE.

DÉja, ma sœur, si matin ! le soleil n'est pas encore avancé derriere la montagne. A peine l'hirondelle a-t-elle commencé son ramage ; à peine le coq matineux a-t-il salué l'aurore, & déjà tu cours dans la rosée : quelle fête prépares-tu donc aujourd'hui, & pourquoi as-tu si matin rempli ta corbeille de fleurs ?

DAPHNÉ. Te voilà, mon cher frere, bon jour ! d'où viens-tu, pendant l'humidité du matin ? Quel ouvrage as-tu entrepris dès la pointe du jour ? Pour moi, je suis venue ici chercher des violettes, du muguet, des roses, & pendant que notre pere & notre mere dorment encore, je vais les surprendre sur leur lit. Ils se réveilleront en respirant leurs doux parfums, & se réjouiront quand ils se verront entourés de fleurs.

MIRTILE. O ma chere sœur ! ma vie ne m'est pas si chere que toi. Quant à moi, ma sœur, tu fais bien qu'hier au coucher du soleil, comme notre pere tournait

les

les yeux vers ce côteau sur lequel il se repose souvent, il disait : oh quel plaisir, s'il y avait là-bas un berceau pour nous recevoir sous son ombre ! je l'entendis & je fis comme si je ne l'avais pas entendu. Mais long-tems avant le lever du soleil, je suis venu ici, j'y ai construit un berceau, & j'ai attaché fortement alentour les branches pendantes des coudriers. Regarde, ma sœur, l'ouvrage est achevé : ne me décelez pas, jusqu'à ce que lui-même l'ait apperçu. Que ce jour va être heureux pour nous !

DAPHNÉ. O mon frere ! comme il sera surpris agréablement, quand il appercevra de loin le berceau ! Je m'envais à l'instant ; je vais me glisser légèrement auprès du lit de nos parens, & répandre ces fleurs autour d'eux.

MIRTILE. Lorsqu'ils se réveilleront au milieu de ces doux parfums, ils se regarderont avec un souris tendre & diront : c'est Daphné qui a fait tout ceci ! où est-elle, cette enfant ? Avant que nous fussions éveillés elle était occupée de nos plaisirs.

DAPHNÉ. Eh vraiment : quand notre pere de sa fenêtre verra le berceau : me trompé-je ? dira-t-il alors :
voilà

voilà un berceau là-bas sur le haut de la colline , sûrement c'est mon fils qui l'a construit. Qu'il soit béni ! le repos de la nuit ne l'a pas empêché de songer à réjouir notre vieillesse. Alors, mon cher frere, le jour entier fera rempli de délices. Car celui qui a commencé la matinée par une bonne action , réussit dans tout ; & la joie s'épanouit pour lui sur chaque fleur.



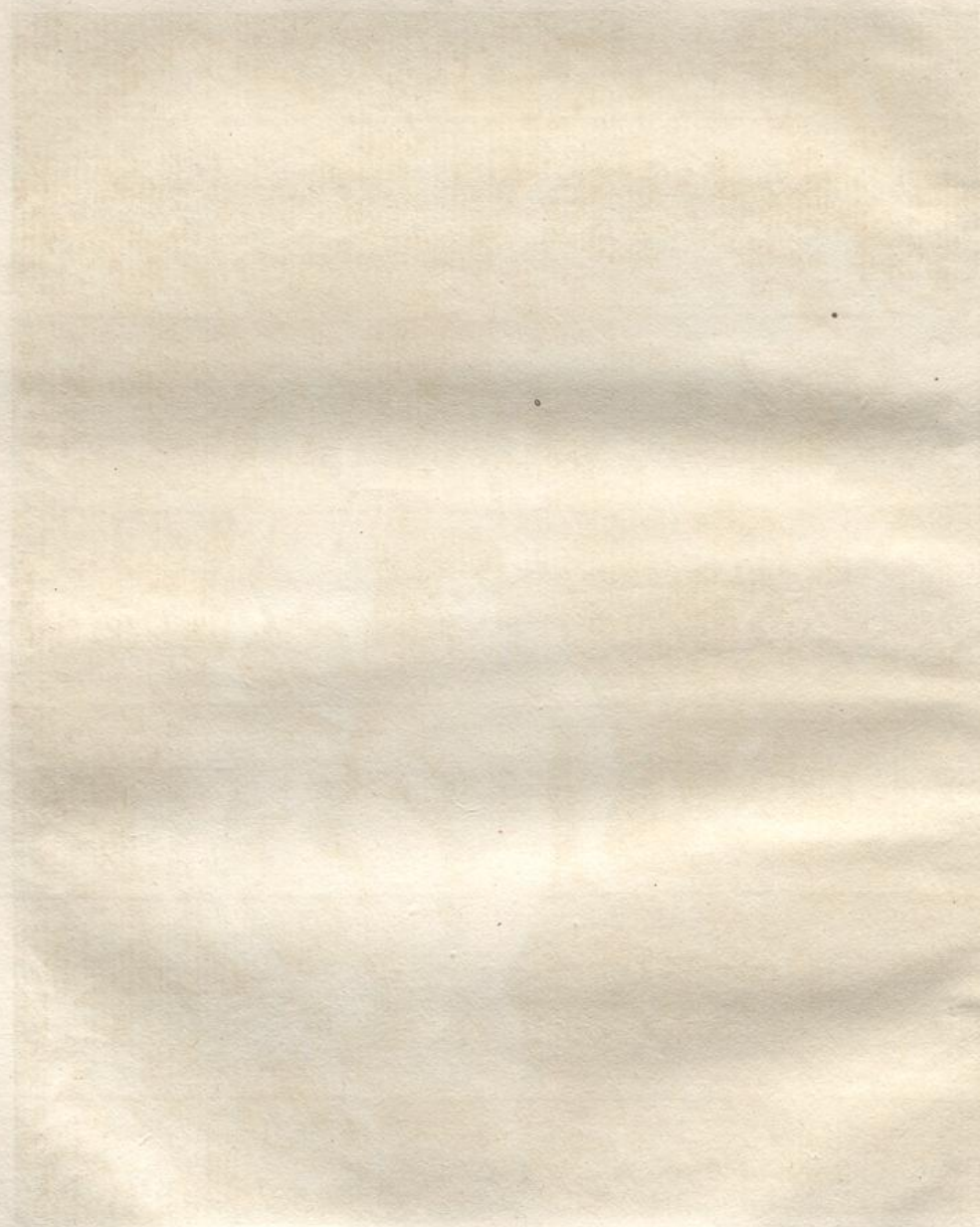
M I L O N.

UN jour, dans un bois de sapins, le jeune Milon prit par adresse un oiseau d'un beau plumage, mais dont le chant était encore plus beau. Il lui fit, du creux de ses deux mains jointes, une petite cage à jour, & l'apporta plein de joie dans le lieu où son troupeau reposait à l'ombre. Là, posant à terre son chapeau de paille, il plaça dessous le prisonnier, & courut au premier faule, chercher les rameaux les plus déliés pour en construire une belle cage. Dès que la cage sera faite, mon bel oiseau, je te porterai bien vite à Chloé, dit le berger. Pour ce présent j'exigerai d'elle un doux baiser ! elle entend raison : elle me le donnera bien, & si elle m'en donne un, j'en déroberai adroitement deux, trois, même quatre encore. Oh que la cage n'est-elle déjà finie ! il dit & courut vite, un faisceau d'osier sous le bras, auprès de son chapeau de paille. Mais de quelle douleur il fut saisi ! un vent perfide avait retourné le chapeau, l'oiseau & avec lui tous les baisers s'étaient envolés.

L'AMOUR MAL RÉCOMPENSÉ.

EMbarassé dans des filets de chasse, un satyre resta jusqu'au lever de l'aurore couché dans les joncs d'un marais. L'un de ses pieds fourchus, étendu en l'air, forçait des filets; malgré tous ses efforts, il lui fut impossible de dégager un seul de ses membres. Les oiseaux qui voltigeaient alentour des roseaux, commençaient à s'approcher de lui, & les grenouilles coassaient & bondissaient à ses côtés, effrayées & surprises de cette singulière capture. Je vais crier, dit-il, à gorge déployée, jusqu'à ce qu'on vienne à mon secours. Et il se mit à jeter des cris qui retentirent dans les vastes campagnes, de collines en collines, à travers les bois & les vallons. Il cria cinq fois, & cinq fois inutilement; enfin un faune sortit du fond des bois: d'où viennent ces cris horribles, dit-il? fais encore entendre ta vilaine voix, si tu veux que je te trouve. Le satyre cria encore une fois; alors le faune courut au marais où gisait tout de son long le satyre captif...





tif.... Ah ! mon ami , au nom de tous les Dieux , dégage-moi de ces maudits filets : depuis le lever de la lune je suis couché , comme tu vois , dans la fange. Le faune , à l'aspect de cette figure grotesquement ramassée dans les filets , se prit à rire de toutes ses forces ; puis après l'avoir débarrassé de ses liens & l'avoir mis sur pied : de grace , dit-il , réponds , par quelle aventure as-tu trouvé ce gîte merveilleux ? ô Ciel , répondit le satyre , voilà donc la récompense de l'amour le plus ardent ! ah , maudite soit l'heure où je l'ai vue pour la première fois ! Mais allons nous asseoir sous ce faule touffu ; une de mes jambes me fait mal. Ils allerent s'asseoir sous le faule , & le satyre commença son histoire tragique. Depuis une année entière j'aime la nymphe de ce ruisseau qui sort d'entre les broussailles du rocher , là-bas où tu vois un sapin sur la cime du roc. Pendant toute une année je passais la moitié des nuits devant sa grotte , je lui contais mon martyre , & toujours sans être écouté. Je soupirais , je me lamentais ; tantôt pour la divertir , je lui jouais un air sur mon sifre ; tantôt je lui chantais une chanson de mon amour , mais une chanson si touchante , que les rochers en auraient été attendris , & toujours sans être écouté.

Je ferais curieux d'entendre cette chanson , dit le faune.

C'est la meilleure que j'aie faite en ma vie , repliqua le satyre ; je vais te la chanter. Alors il commença ainsi :

„ O toi , la plus belle des Déeses ! car Vénus n'est
„ auprès de toi qu'une femme ordinaire ; ne veux-tu
„ jamais écouter mon amour ? veux-tu toujours être
„ insensible comme cette pierre sur laquelle je suis assis ?
„ Ah ! pauvre malheureux que je suis ! Il faudra donc
„ que pendant l'ardeur du midi , qu'à la fraîcheur de la
„ nuit , je siffle , je chante , je crie & me lamente en
„ vain devant ta grotte ? Oh ! si tu savais combien il
„ est doux d'avoir un jeune époux ! Interroge cette pai-
„ sible chouette qui habite derrière ton rocher dans le
„ creux d'une fougère , & qui pendant la nuit pousse
„ des cris de joie , tels que j'en pouffais dans mes bons
„ jours , quand je revenais ivre dans ma grotte. Oh !
„ si tu le savais , tu volerais à moi , tu passerais tes
„ bras blancs autour de mes reins rembrunis , & d'un air
„ gracieux , tu me conduirais dans ta demeure : alors
„ je sauterais de joie , comme un veau folâtre. Cruelle !

• „ com-

„ combien de fois n'ai-je pas décoré ta grotte de bran-
„ ches de sapins pour te surprendre agréablement au retour
„ de la danse & des jeux , (hélas ! que je ne partageais
„ pas avec toi.) Combien de fois , ingrate que tu es !
„ n'ai-je pas , aux premiers jours du printems , étalé dans
„ de grands paniers devant ta grotte les premières mûres
„ sauvages , & dans les autres saisons ne t'ai-je pas of-
„ fert des noisettes & les meilleures racines ? Ai-je laissé
„ passer un seul automne sans t'apporter dans mon plus
„ grand vase des raisins écrasés , dont les grains fuma-
„ geaient dans le jus écumeux ? t'ai-je jamais laissé man-
„ quer de bons fromages de chevre ? Déjà depuis long-
„ tems j'instruis un bouc noir & lui enseigne mille tours
„ qui te réjouiront : quand je l'appelle , il se dresse &
„ me baise ; & quand je joue sur mon sistre , il faut
„ voir comme il se leve sur ses pieds de derriere ; il
„ danse comme je danse moi-même. Ah , cruelle ! de-
„ puis que l'amour me tourmente , je suis dégoûté du
„ boire & du manger , & je passe souvent une heure
„ entière dans la journée sans ouvrir mon outre de vin.
„ Autrefois mon visage était rond comme unealebasse ;
„ maintenant je suis maigre & tout décharné : le som-

„ meil , le doux sommeil m'a quitté. Comme je dormais
„ autrefois ! je dormais jusqu'à ce que l'ardent soleil du
„ midi me brûlât dans ma grotte , ou que je fusse réveillé
„ par la soif. O nymphe ! ne fais pas durer plus long-
„ tems ma peine : j'aimerais mieux me rouler dans une
„ touffe d'orties , je préférerais d'être couché sur le sable
„ brûlant , exposé pendant une heure entière à l'ardeur
„ du soleil , sans boire une goutte de vin ! Viens donc ,
„ ô nymphe plus blanche que le lait ! quitte ta solitude
„ & viens dans ma grotte : c'est la plus belle de tout
„ le bocage. J'ai étendu des peaux molles de chevres
„ pour toi & pour moi ; mes vases à boire , grands
„ & petits , y sont rangés des deux côtés dans un ordre
„ élégant , & une odeur délicieuse de vin & de cidre
„ s'y fait sentir lorsqu'on en approche. Ah ! songe donc
„ combien il nous sera doux de voir un jour nos enfans
„ enjoués courir l'un après l'autre autour de nos cruches
„ de vin , ou de les entendre , assis sur nos outres ,
„ balbutier des mots sans suite. Tu verras devant ma
„ grotte un chêne élevé , & sous son ombre la figure
„ de Pan : ce Dieu pleure sur la nymphe qu'il pour-
„ suivait , & qui fut métamorphosée en roseau. Sa bou-
„ che

„ che a une vaste ouverture ; tu pourrais y faire entrer
„ une pomme entiere , tant j'ai donné d'expression à sa
„ douleur ! ses larmes mêmes , ses larmes , je les
„ ai taillées dans le bois. Mais hélas ! tu ne viens point :
„ il faut que je reporte encore mon désespoir dans ma
„ grotte solitaire. “

Le satyre se tut , surpris des ris moqueurs de son libérateur : mais dis-moi , repartit le faune , comment t'es-tu trouvé pris dans les filets ?

Hier , dit l'amoureux , je chantais à mon ordinaire ma chanson , mais d'une maniere plus touchante que jamais : je l'ai bien chantée trois fois , & toujours en l'interrompant par de gros soupirs. Comme je m'en retournais tristement , une de mes jambes se trouva tout-à-coup embarrassée dans un filet qu'on venait de jeter sur moi. Je tombai , & cherchant à me dégager , je m'embarrassai encore davantage. J'entendis de grands éclats de rire autour de moi : la nymphe & ses compagnes m'entourerent & me traînerent dans le marais , en m'entortillant de plus en plus. Me voici , dit la cruelle en se tenant près de moi avec ses compagnes , & tu ne viens pas pour que j'embrasse tes reins rembrunis ? & tu ne sautes pas comme un veau

veau folâtre ? Eh bien , cruel ! repose donc ici , & moi je vais porter mon désespoir dans ma grotte folitaire. A ces mots elles s'en retournerent en effet , & du plus loin je les entendis qui poussaient encore de grands éclats de rire. Je veux être déchiré par les bêtes féroces , si jamais je retourne près de sa cabane. Crois-moi , dit le faune , va danser avec ton bouc , & oublie ton amour , ou taille ton aventure dans le bois de chêne.



POÉSIES MÊLÉES.

LA FERME RÉOLUTION.

Où s'égarent mes pieds déchirés à travers ces épines
& ces broussailles entrelacées ? Ciel ! quelle horreur me
fait ! Les tiges rougeâtres des pins, & les fouches élan-
cées des chênes, s'élèvent du milieu des buissons sauvages
& soutiennent au dessus de ma tête une voûte lugubre :
arbres antiques, vos sombres rameaux secouent sur moi les
ténèbres & la mélancolie ! Je veux m'asseoir ici sur ce
vieux tronc de chêne creusé par la pourriture & entouré
d'un rézeau de lierre. Je veux rester dans ce lieu, où
n'ont jamais pénétré les pas d'aucun mortel ; personne ne
pourra m'y rencontrer, si ce n'est quelque oiseau soli-
taire, ou les abeilles qui ramassent en bourdonnant leur
miel dans le tronc de quelque arbre voisin, ou quelque
zéphir, qui, nourri dans ce désert aride, n'a encore vol-

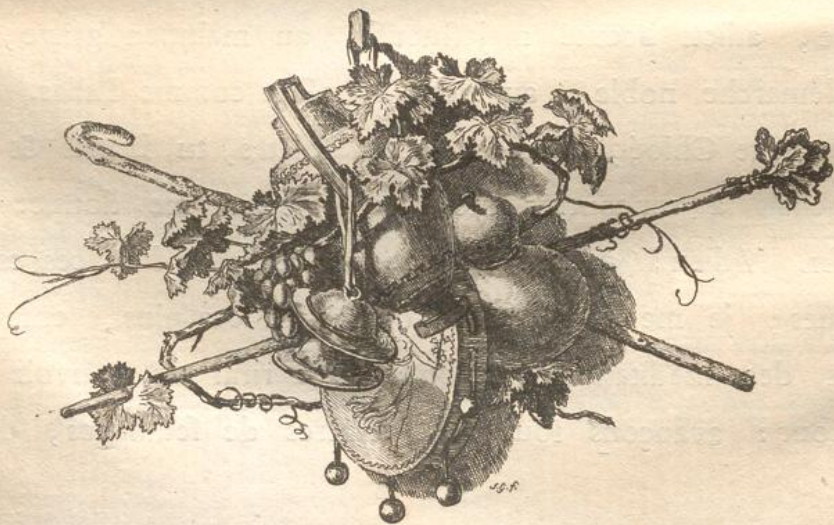
O

tigé

tigé sur le sein d'aucune belle. Et toi, ruisseau bouillonnant, où portes-tu ton onde & ton murmure, le long de ces racines minées, à travers le tissu sauvage de ces broussailles hérissées? Je vais suivre tes flots; peut-être me conduiront-ils dans quelque contrée encore plus abandonnée. ... Ciel! quelle perspective s'étend devant mes yeux! Me voilà sur le bord d'un rocher escarpé, d'où mes regards plongent dans la vallée. Je veux m'asseoir ici sur cette pointe de rocher, qui s'avance comme suspendue, & d'où le ruisseau se précipite dans cette sombre forêt de sapins, où il arrive divisé en une poussière humide, & retentit dans sa chute comme le tonnerre dans le lointain. Des broussailles seches pendent tristement de ce quartier de rocher, comme les cheveux qui tombent sans ordre sur le front misanthrope de Timon, de Timon qui n'a jamais connu la douceur d'un baiser cueilli sur les lèvres d'une jeune beauté. Descendons dans le vallon; là mes pas errans tristement, parcourront les bords du fleuve qui serpente dans le fond de cette vallée déserte. Je te salue, vallée solitaire, & toi fleuve, & toi sombre forêt. Rive affreuse, je vais errer sur ton sable aride. Bois, fait pour être l'asyle de la mélancolie, je veux hermite nouveau, me reposer
sous

sous ton ombre. Adieu pour jamais , amour ; tes fleches ne m'atteindront point ici. Je ne veux plus aimer : je veux cultiver la sagesse dans la solitude. Adieu, charmante brune, avec tes grands yeux noirs dont les éclairs ont lancé l'amour dans mon cœur, hélas jusqu'à présent trop peu sur ses gardes. Adieu donc : hier encore, vêtue de blanc dans ton ajustement d'été, tu sautais d'un air folâtre autour de moi, comme ces ondes sautent en se jouant avec les rayons du soleil. Et toi, belle blonde, adieu. Je me rappelle encore ton regard languissant.... Hélas! tu n'as que trop maîtrisé mon cœur; & ces deux globes d'albâtre ! Ah! je crains bien que cette image ne vienne souvent troubler jusques dans ma retraite mes sombres méditations & m'arracher encore des soupirs. Adieu Mélinde, adieu beauté majestueuse, au maintien grave, à la démarche noble, au front imposant comme Pallas. Et toi, petite Chloé, dans ta gaieté folâtre, tu sautais & tu cherchais à rencontrer mes levres pour me donner un baiser. Adieu! adieu! je vais me réfugier dans ces campagnes; je me reposerai à l'ombre de ces pins, enseveli dans des méditations profondes, je rirai du pouvoir de l'amour : avançons sous ces ceintres de feuillages, dans

ces allées lugubres , &.... mais.... Ciel ! qu'apperçois-je là sur le sable du rivage ? je tremble. Ah.... c'est la trace d'une jeune fille.... le joli pied ! qu'il est petit ! qu'il est bien fait ! graves méditations ! mélancolie sombre ! ah ! où êtes vous ?.... que sa démarche est régulière ! c'en est fait , je la suis.... Ah ! belle enfant ! je me hâte de courir sur tes traces : oh si j'étais assez heureux pour te rencontrer ! je te presserais dans mes bras , je te donnerais mille baisers. Ne suis pas , chère enfant , te dirais-je , ou suis du moins comme la rose fuit les caresses du zéphir ; elle s'efforce de s'y dérober , elle se penche du côté opposé , mais c'est pour revenir plus riante l'instant d'après s'offrir à ses baisers.



EN ATTENDANT DAPHNÉ
A LA PROMENADE.

ELLE ne vient point encore , la belle Daphné ! je veux me coucher ici sur l'herbe & l'attendre au bord de cette fontaine. J'emploierai ces momens à observer autour de moi la campagne , & je pourrai tromper mon impatience. Noire forêt de sapins, dont les tiges rougeâtres se pressent les unes les autres & s'élancent comme des fleches à travers tes ombres épaisses ; chênes antiques, & toi, fleuve majestueux & rapide , qui du sein de ces montagnes griffâtres , roules à grand bruit tes flots argentés , ce n'est point vous que je veux voir. Le gazon qui m'entourne fera pour moi toute la contrée. Que j'aime ton doux murmure , faible ruisseau , qui t'échappes à travers le creffon & le beccabunga dont les fleurs azurées s'élèvent au dessus de ta surface. Ton onde amoncelée autour de leurs tiges tremblotantes y forme de petits anneaux étincelans. Une herbe épaisse couvre les deux bords & les

embellit de mille fleurs. Ces fleurs s'inclinent à l'envi, comme pour ombrager ton cours ; tes eaux limpides coulent sous leur voûte émaillée & brillent du reflet de leurs couleurs.

Parcourons des yeux cette petite forêt de gazon ; quelle riche variété dans les nuances de cette verdure éclairée par le soleil ! L'ombre de chaque tige agitée, voltige çà & là sur les tiges voisines. Des touffes de plantes déliées étendent entre les gazons leurs tendres rameaux & leurs feuillages diversifiés : d'autres s'élèvent au dessus de l'herbe qui les environne, & balancent au gré des zéphirs leurs tiges chargées de fleurs. Mais toi, violette purpurine, symbole du vrai sage, tu restes humblement confondue avec les plantes les plus communes, & tu répands autour de toi les plus doux parfums, tandis que des fleurs sans odeur portent au dessus des gazons leur tête altière & appellent fastueusement nos regards. Des vermineux ailés se poursuivent sous l'herbe ; tantôt mon œil les perd dans l'ombre verdâtre, tantôt je les revois en foule s'agiter aux rayons du soleil, ou s'envoler par légions innombrables, & faire au milieu des airs mille évolutions brillantes.

Quelle

Quelle fleur , parée des plus belles couleurs , semble être bercée par les vents au bord de cette fontaine ? Quelle fraîcheur ! quel vif éclat ! mais non , agréable erreur ! le papillon s'envole & laisse loin de lui le brin d'herbe encore tremblant. Quel autre insecte passe en bourdonnant , couvert d'une armure noire & porté sur des ailes d'un rouge éclatant ? Il se pose sur la campanelle voisine ; peut-être est-ce près de sa compagne ! O ruisseau ! ralentis ta course ! adoucis ton murmure ! & vous , zéphirs , craignez d'agiter l'herbe fleurie Est-ce une illusion , ou bien entendrais-je en effet des sons d'une finesse & d'une douceur inexprimable ? Ils chantent , n'en doutons pas ; mais notre oreille est trop émoussée pour sentir une harmonie aussi délicate , comme notre œil est trop peu perçant pour appercevoir les tendres linéamens de leur organisation. Quel agréable bourdonnement retentit autour de moi ? Qui peut faire mouvoir ainsi toutes les fleurs ? C'est un essaim de petites abeilles ; quittant leur habitation lointaine , elles ont pris gaiement leur essor , pour se répandre au loin sur les prairies & dans les jardins. Là , elles choisissent avec une attention éclairée & rassemblent avec ardeur , le jaune butin , dont elles

vont

vont , à leur retour , grossir le trésor de leur république. Tous les membres concourent avec un égal empressement au bien commun , & il ne s'y trouve aucun citoyen oisif. Elles voltigent çà & là de fleurs en fleurs : tantôt dans le cours de leur recherche , elles plongent leurs petites têtes velues dans le calice de la fleur épanouie ; tantôt elles pénètrent avec effort , & s'ensevelissent toutes entières entre les pétales qui ne s'ouvrent point encore. La fleur se referme de nouveau & dérobe aux yeux le petit voleur qui lui enleve les trésors , que peut-être , un jour plus tard , elle aurait d'elle-même étalés au soleil & à la rosée du matin.

Là-bas sur cette fleur élevée de trefle , se pose un petit papillon ; il déploie ses ailes bigarrées ; de petites taches de pourpre sont répandues sur leur fond d'argent , & sur leurs bords une lisière d'or se marie avec les nuances d'un beau verd. Le voilà pompeusement assis : une petite aigrette de plumes argentées pare sa tête mignonne. Beau papillon ! incline la fleur qui te porte vers le ruisseau , & contemples-y ta beauté : alors tu ressembleras à la charmante Bélinde , qui oublie devant son miroir , qu'elle devrait être quelque chose de plus qu'un papillon. Sa parure

rure n'est pas si brillante que tes ailes , mais elle pense aussi peu que toi.

Quel jeu tumultueux commencez-vous , folâtres zéphirs ? les voilà qui courent l'un après l'autre & se roulent sur le gazon. Semblable aux flots qu'un souffle léger chasse devant lui sur la surface d'un étang , l'herbe ondoiante se courbe devant eux & leur cède en murmurant. Le petit peuple chamarré, dont elle est l'asyle, s'envole & contemple avec effroi du milieu des airs tout ce bouleversement. Enfin les zéphirs se reposent de nouveau, l'herbe & les fleurs rappellent leurs habitans & les invitent doucement à redevenir.

Mais qu'appergois-je ? que ne puis-je me rendre invisible ! Fleurs , cachez-moi ! voici le jeune Hyacinthe qui passe là-bas avec son bel habit tout éclatant d'or. Il traverse à la hâte le vil gazon qu'il foule aux pieds ; il passe à côté de la nature en sifflant. C'est en vain qu'elle lui fournit. C'est pour lui une beauté trop antique : il court chez la divine Henriette : c'est-là que le beau monde se rassemble autour d'une table de jeu ; c'est-là que son habit ravira les yeux des plus fins connaisseurs , bien mieux que l'éclat enflammé d'un beau soir. Oh qu'il va rire !

s'il me voit loin du beau monde ramper sur l'herbe parmi des insectes ; mais daignez m'excuser , illustre Hyacinthe, si j'ai la sottise de perdre l'occasion de contempler l'élégance de votre démarche & l'éclat de votre habit : je suis occupé à considérer un vermisseau qui monte sur ce brin d'herbe ; ses ailes changeantes étalent pompeusement sur un fond d'un verd doré toute la variété des couleurs de l'arc-en-ciel. Pardonnez , illustre Hyacinthe , pardonnez à la nature d'avoir donné à un misérable insecte un habit plus magnifique que l'art le plus recherché ne peut vous en procurer ; à vous , dont l'esprit sublime abandonne dédaigneusement la conscience & la religion au stupide vulgaire.

Mais je la vois venir , la belle Daphné ! je vole à ses côtés. Adieu , fleurs charmantes ; & vous , petits habitans des prairies , je vous quitte ; mais vous me ferez encore éprouver plus d'une fois les mêmes transports. Vous me ferez encore goûter le plaisir ravissant de contempler dans les plus petites merveilles de la nature , l'heureuse harmonie du beau & de l'utile , attachés l'un à l'autre par des liens indissolubles , & pour jamais unis dans des embrassemens éternels.

La belle Daphné vient, la voilà déjà près de moi.
Comme sa robe verte flotte légèrement au gré des zéphirs ! Comme sa bouche sourit agréablement ! Que ses yeux sont beaux ! mais tous les charmes de ces beaux yeux seraient perdus pour moi , s'ils ne peignaient pas les sentimens de la plus belle ame & du cœur le plus noble.



A C H L O É.

TE souviens-tu , Chloé , de cette feuille de rose qui nageait hier au milieu des airs , tandis qu'un doux parfum s'exhalait autour de nous. Je veux te dire ce que je vis dans cet instant , ce que tu ne pus voir. Assis à tes côtés , je te pressais dans mes bras : mes regards passionnés & mes soupirs parlaient plus éloquemment que ma bouche balbutiante. Je vis (car à nous autres poètes il est souvent donné de voir bien des choses :) je vis le petit Amour porté sur cette feuille de rose. Il était debout comme le Dieu des mers sur sa conque : des zéphirs plus petits que les abeilles , étaient attelés à son char léger. Le petit Dieu était ravissant comme un de tes regards & charmant comme ton sourire. Il dirigea sa course directement sur ton sein & s'arrêta sur le bord de ton corset. Les zéphirs cherchèrent un abri sous les fleurs de ton bouquet , dont les ombres flottantes se jouaient sur ta gorge. Le petit Dieu descendit de son char & se mit à volti-

voltiger autour de ton sein palpitant , se reposant juste au milieu , & s'y étendit. Dieu ! avec quelle volupté ! Puissant Dieu d'amour , lui dis-je en soupirant tout bas , ô le plus puissant des Dieux , entends ma priere ! aucun mortel n'a encore senti ton pouvoir autant que moi. Récompense enfin mes agitations & mes peines , récompense un poëte qui a toujours glorifié ton pouvoir. Fais que la tendresse de Chloé , qui dans cet instant se peint si éloquemment dans ses yeux , ne s'éteigne jamais dans son cœur. Qu'aisément , (ô pensée plus affreuse que la mort ,) ah qu'aisément elle pourrait manquer de foi , elle au devant de qui volent tous les cœurs , aussi-tôt qu'elle se montre avec ses attraits irrésistibles ! Entends , entends ma priere , ô le plus puissant des Dieux !

L'Amour alors appuyant un de ses bras sur le haut de ton sein de lis , élevant de sa droite son arc sûr de la victoire..... Les graces , dit-il d'une voix que moi seul pouvais entendre , les graces invisibles ont élevé son enfance , & les divinités qui président à l'amour , ont pris soin de perfectionner chacun de ses charmes. Son regard & son sourire sont invincibles comme moi. Son badinage folâtre blesse comme les fleches de mon carquois. Celui qui l'en-

tend , est transporté ; celui qui la voit , est forcé de l'aimer. Elle t'aime , elle t'a choisi entre tous les mortels. Elle t'aimera , je le jure , par mes fleches inevitables. Elle qui possède réunis tous les attraits de l'amour , qui , partagés entre les compagnes de Vénus , charment encore tous les yeux. Elle t'aimera , ô le plus fortuné des mortels.

Ainsi parla le Dieu de l'amour , & descendant d'un vol léger sur le bord de ton beau sein , il remonta dans son char de rose Je me hâte , ajouta-t-il , de retourner à Gnide : là je veux que la statue de Chloé , en marbre éclatant , se voie à côté de celle de ma mere. Elle fera l'image de la tendresse fidelle ; & quiconque nourrira dans son cœur une flamme pure , offrira des fleurs sur son autel.

Aussi-tôt la feuille de rose remonta de nouveau dans les airs. Tu vis mon étonnement muet , ma bouche ne put t'exprimer mon ravissement , je ne pus que te presser contre mon cœur , ferrer mes bras autour de ton cou , & soupirer.



CHANSON DU MATIN.

JE te salue , diligente aurore : jour naissant, je te salue.
Déjà ta lumière éclate derrière la sombre forêt qui couvre
la montagne.

Déjà elle se joue dans les eaux de cette cascade,
dans la rosée qui couvre chaque feuille ; la joie & les
plaisirs arrivent avec tes rayons.

Le zéphir qui dormait sur les fleurs, abandonne son
lit ; il voltige d'une fleur à l'autre , & réveille ceux qui
dorment encore.

La troupe bigarrée des fonges quitte en voltigeant
le front des mortels : tel on voit l'essaim des amours er-
rer autour des joues de Chloé.

Hâtez-vous , zéphirs ! dérobez à chaque fleur ses
plus doux parfums ; hâtez-vous , volez vers Chloé dans
cet instant où elle va s'éveiller.

Allez voltiger autour de son lit de duvet ! éveillez
doucement cette belle, en vous jouant sur son sein & sur
ses lèvres vermeilles.

Aussi-tôt

Aussi-tôt qu'elle s'éveillera , murmurez tout bas à son
oreille , que dès avant l'aurore , seul aux pieds de la cas-
cade , je soupirais son nom.



CHANSON

d'un Suisse à sa Maîtresse armée. *

Que vois-je ! Une jeune belle

Choisir un tel ornement !

Quelle lumière étincelle

Sur ce casque éblouissant ?

Au gré du vent ton panache

Voltige avec tes cheveux :

Le folâtre amour s'y cache

Et par - tout lance ses feux.

Que je hais cette cuirasse

Qui recele tant d'appas !

Ton sein palpite avec grace ,

, Pourquoi ne le vois-je pas ?

Mais

* Lorsque l'Empereur *Albert* assiégeait la ville de Zurich , les femmes & les filles endoffèrent la cuirasse , & se mêlèrent parmi les hommes armés de pied en cap : l'Empereur , surpris de voir une armée si nombreuse , se retira.

Mais ton petit pied m'enchante,
Et j'apperçois des attraits,
Qu'avec ta robe traînante
On ne découvre jamais.

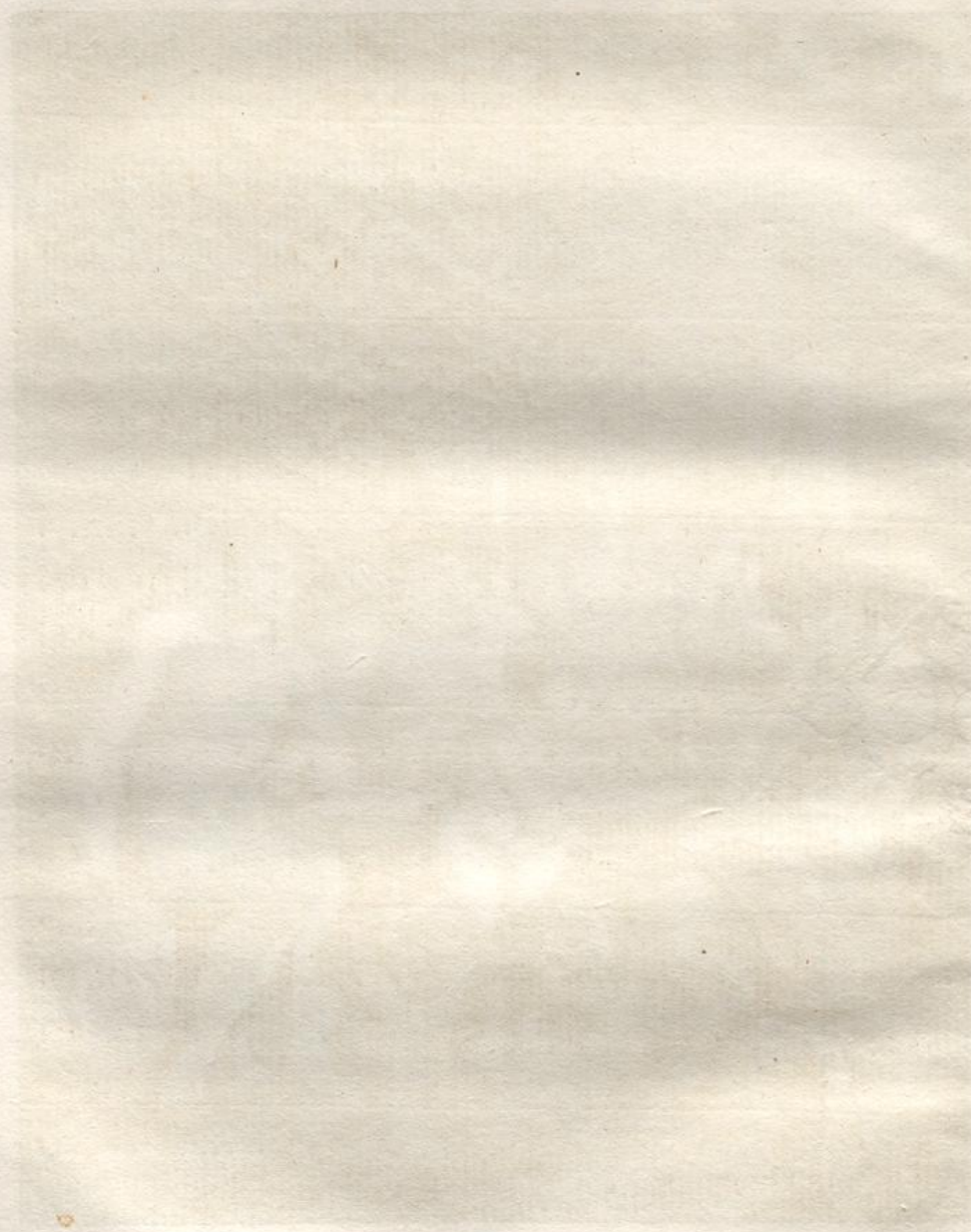
Ah ! que je te trouve belle
Dans ces effrayans habits !
Je crois voir la sentinelle
Qui gardait le paradis.

L'ange, aux méchans redoutable,
Des bons se montrait l'ami.
Ton regard m'est favorable
En menaçant l'ennemi.

Puissent ses fleches cruelles
Te respecter en ce jour !
Mais fois atteinte de celles
Que va te lancer l'Amour.







LE PRINTEMPS.

Quelle douce symphonie, quel divin transport chasse loin de moi les songes trompeurs du matin ? Une joie céleste me pénètre. Aimable printemps, c'est toi que je revois, paré des graces riantes de la jeunesse. L'aurore dans ses habits de pourpre te ramène de l'orient, elle ramène avec toi le badinage enjoué, le rire éclatant & l'amour... l'amour ! qui parcourant des yeux les bocages & les prairies, semble sourire d'avance à ses victoires prochaines. Déjà il déploie son arc tendu, il secoue son carquois redoutable. Les graces grossissent encore ton cortège, aimable printemps, elles marchent les bras entrelacés. Troupe charmante, vous arrivez tous ensemble sur les premiers rayons que le soleil du matin envoie à la terre. L'innombrable essaim des oiseaux se joue parmi les colonnes enflammées qui traversent les nuages. Ils volent à votre rencontre, ils vous saluent par leurs chants. Pleines d'impatience les jeunes roses se pressent de fortir du bouton, chacune d'elles

d'elles veut être la première à épanouir son sein , à exhaler ses doux parfums , à sourire à l'approche du printemps.

Les zéphirs t'annoncent par leurs jeux folâtres : ils s'élancent de la colline dans le vallon , ils voltigent dans les bocages , ils traversent les forêts ; ils revoient avec un souris malin les lieux où ils ont découvert à l' amoureux berger la fière beauté qu'il aime , cachée pour écouter ses chants ; ils reconnaissent les lieux où ils ont malicieusement fait rougir la jeune bergère , dansante au milieu des bergers ; ils se dispersent dans les bois , parmi les buissons ; & par leur murmure , ils apprennent ton retour aux nymphes endormies & aux faunes retirés dans leurs grottes. Ceux - ci fortent en chancelant , ils vont avec les satyres aux pieds de chevre appeler par leurs cris de joie & par le son de leurs pipeaux les nymphes enjouées. Les nayades rouvrent leurs urnes qu'elles avaient tenues fermées pendant l'hiver. Les ruisseaux qu'elles recommencent à verser , tantôt murmurent entre les tiges des arbres sous les ceintres verdoyans que forment leurs rameaux entrelacés , tantôt se précipitent en cascades bruyantes du sommet des coteaux couronnés de bois ; leurs
eaux

eaux se répandent en serpentant à travers les prairies ; & rassemblées enfin entre des bosquets délicieux , elles y forment des lacs paisibles. Là , souvent elles embrassent les membres délicats des jeunes beautés qui viennent s'y baigner.

Viens , aimable printems , viens répandre par-tout la joie. O mes amis , le printems régnait lorsque notre barque , mollement balancée sur le lac , fillonnait le crystal de ses ondes. Les flots argentés bondissaient alentour de nous comme un troupeau ; les zéphirs badins se jouaient avec eux , & les chassaient vers la barque contre laquelle chaque flot venait battre & se briser avec bruit. D'autres étaient chassés depuis la barque jusques sur le rivage ombragé , dont l'écho retentissait de notre joie , & riait avec nous. Ils fuyaient parmi les roseaux , dont la tête inclinée légèrement au gré du vent semblait les appeller ; mais bientôt ils revenaient encore sauter alentour de notre barque. Alors , mes amis , vous me proclamâtes Roi sur le rivage , vous ceignites mon front d'une couronne de pampre : le plaisir & la joie étaient au milieu de nous.

Le printems régnait encore , ô mes chers amis ! lorsque sur cette colline élevée nous construîmes avec des

rameaux verts, une cabane, à l'ombre de laquelle, étendus sur le gazon, nous buvions & nous chantions, en nous embrassant, des couplets folâtres. Les divinités des bois nous écoutaient & chantaient tout bas après nous. Maintenant encore, à l'ombre des bocages & sur le penchant des coteaux, elles répètent les mêmes chansons au milieu de leurs danses & dans l'ivresse de leurs festins.

Aimable printems, hâte toi, viens couvrir nos prairies de fleurs, viens rendre aux forêts, aux bocages, aux berceaux leurs feuilles & leur parure : Bacchus avec le vieux Silène, & tout son cortège, saluent ton retour par un rire enjoué ; car où rirait-on plus gaiement qu'à l'ombre d'un verd feuillage ? Souvent sous l'ombrage frais d'un berceau, l'amour vient trouver le folâtre Bacchus : les muses viennent aussi le visiter ; car il se plaît à entendre leurs chansons : le Dieu chante en leur présence, & leur fait des récits interrompus à tout moment par des éclats de rire, qui font sauter sur sa tête la couronne de pampre dont sa face est ombragée ; une coupe pleine à la main, il chante ses voyages dans les régions éloignées de l'Inde, il raconte comment il en a vaincu les peuples bafanés, comment dans sa première enfance, se trou-

vant

vant dans un vaisseau de corsaires, il métamorphosa ces brigands en dauphins, comment des guirlandes de pampre & de lierre serpentaient alentour du mât & des rames, comment il fit jaillir des flots de vin doux ; alors il vuide la coupe, puis il rit & recommence à conter comment il a donné naissance à la rose. Je voulais, dit-il, embrasser une jeune nymphe, la belle fugitive volait d'un pied léger sur les fleurs & regardait en arriere ; elle riait malignement, en me voyant chanceler & la poursuivre d'un pas mal assuré. Par le Styx, je n'aurais jamais atteint cette belle nymphe, si un buisson d'épine ne s'était embarrassé dans un pan voltigeant de sa robe. Enchanté, je m'approchai d'elle, & lui frappant tendrement les joues ; belle, lui dis-je, ne t'effarouche pas tant, je suis Bacchus, Dieu du vin, Dieu de la joie, éternellement jeune ; alors saisie de respect, elle se laissa baiser. Pour marquer ma reconnaissance au buisson d'épine, je le touchai de ma baguette, & j'ordonnai qu'il se couvrit de fleurs dont l'aimable rougeur imiterait la nuance que la pudeur étendait sur les joues de la nymphe. J'ordonnai, & la rose naquit.

Pan écoute ce récit, assis sur un coussin de mousse ;

sa

sa tête couronnée de rejettons de sapins, s'appuie dans l'attitude d'une attention profonde sur un de ses bras : Bacchus, dit-il, je ne fus pas si heureux que toi, lorsque je poursuivis Syrinx. Puis s'adressant à l'Amour qui riait encore de sa malice : impitoyable Amour ! que tu as cruellement blessé mon cœur, lorsque cette nymphe fut changée en roseaux. Il dit, & ses yeux baissés contemplent tristement sa flûte composée de sept chalumeaux, puis il les tourne sur sa coupe ; il boit & chasse loin de lui le chagrin.

L'Amour raconte aussi ses victoires, & comment il a triomphé des beautés sévères. Ah ! brune charmante, quels seront les transports de ma joie ! si jamais ton nom peut entrer dans ses chants de victoire.



LE SOUHAIT.

SI j'osais attendre du destin l'accomplissement de mon unique souhait. (Car d'ailleurs tous mes souhaits ne sont que des songes. Je me réveille & je ne fais plus ce que j'ai rêvé , à moins que je n'aie désiré quelque chose pour le bonheur d'autrui.) Si donc j'osais attendre une pareille faveur du destin , ce ne serait ni l'abondance que je désirerais , ni de régner sur mes semblables , ni que mon nom fût répété chez les nations éloignées.

Oh que ne puis-je , inconnu , tranquille , vivre loin du fracas de la ville , où les cœurs droits marchent environnés de mille pièges inévitables , où les mœurs & les usages anoblissent mille extravagances. Que ne puis-je , au sein d'une campagne solitaire , couler mes jours paisibles sous un toit rustique , auprès d'un jardin champêtre , également à l'abri de l'envie & de la célébrité !

Des noyers ceintrés en berceaux couvriraient de leur ombrage ma maison solitaire. Sous leurs feuillages verts

R

habite-

habiteraient devant ma fenêtre, le doux zéphir, l'aimable fraîcheur & le repos tranquille. Devant l'entrée, dans une petite enceinte, fermée par une haie vive, une source limpide murmurerait sous un treillage de pampre. Dans le courant de cette onde pure, la canne se jouerait avec ses petits. Les douces colombes descendraient pour s'y désaltérer de leur toit ombragé, elles se promèneraient sur le gazon, en redressant leur col nuancé de mille couleurs : tandis que le coq majestueux assemblerait autour de lui dans la cour ses poules glapissantes. Tous ensemble accourraient au son de ma voix, & viendraient en foule demander d'un air caressant la pâture à leur maître.

Les oiseaux, dont la liberté ne serait jamais troublée, habiteraient le feuillage touffu des arbres voisins, & s'appelleraient familièrement d'un arbre à l'autre par leurs chants. Dans un coin de la petite cour seraient rangées les ruches de mes abeilles. Leur république forme un spectacle aussi agréable qu'utile. Elles aimeraient le séjour de mon verger, s'il est vrai, comme le disent les habitans de la campagne, qu'elles ne se fixent que dans les lieux où regnent la paix & le repos. Derrière la maison serait placé mon jardin
spacieux

spacieux, où l'art simple se prêterait avec docilité à féconder les agréables caprices de la nature. On ne le verrait point se révolter contre elle, regarder ses productions comme une matière servile, & les plier à des formes bizarres & grotesques. Un mur de noisetiers fermerait ce jardin; à chacun des coins il y aurait une tonnelle de vigne sauvage. Là, souvent je me déroberais aux rayons brûlans du soleil, & je verrais le jardinier hâlé retourner la terre des planches pour y semer des légumes savoureux. Souvent excité par son ardeur au travail, je prendrais de ses mains la beche pour labourer moi-même, tandis que debout à mes côtés, il rirait de mon peu de force. Quelquefois je l'aiderais, tantôt à lier contre des baguettes les tiges penchées des plantes, tantôt à prendre soin des rosiers, des œillets & des lys dispersés.

Hors du jardin, un clair ruisseau arroserait mes prés couverts d'une herbe épaisse; de là, il serpenterait à l'ombre d'un bocage d'arbres fruitiers, entremêlés de tendres rejettons que je cultiverais moi-même avec soin. Vers le milieu je rassemblerais ses eaux pour former un petit étang, dans lequel je ménagerais une petite île, & sur cette île j'éleverais un berceau de verdure. Oh si je pou-

vais voir encore un petit côteau de vigne , s'étendre le long de la plaine , si jepossédais encore un petit champ couvert d'épis ondoyans , le plus riche des rois pourrait-il me paraître digne d'envie ?

Mais que ma cabane soit placée loin de la maison de campagne où se retire Dorante , pour n'être point interrompu dans ses graves conversations : c'est chez lui qu'on apprend que la France ne songe point à faire la guerre ; on y peut entendre tout ce que Mopse ferait s'il était Roi de la Grande-Bretagne ; & tandis qu'autour d'une table bien servie , on prononce sur toutes les sciences & sur les défauts de notre Gouvernement , la majestueuse importance est empreinte sur le front vuide des conviés. Que ma retraite soit loin de la demeure d'Oronte , qui n'est sans cesse occupé qu'à rassembler dans son cellier les vins des climats les plus éloignés. Si la nature lui paraît avoir quelque charme , c'est uniquement parce que les morceaux les plus exquis volent pour lui dans les airs , ou traversent les bois , ou nagent dans les flots : il vole à la campagne pour pouvoir s'y abandonner en pleine liberté aux excès de la débauche ; on est si mal à son aise dans cette maudite ville où un sot voisin remarque
tout

tout ce qu'on fait. Malheureux ! que jamais il ne t'arrive d'être un seul jour sans autre compagnie que toi. Tu ne pourrais la supporter. Peut-être t'échapperait-il de jeter sur toi-même un regard dont tu serais épouvanté. Mais ne crains rien , les chevaux essouffés de tes amis se hâtent de t'amener leurs indignes fardeaux. Ceux-ci, tout en jurant, fautent à bas de leur monture innocente ; la joie effrénée, la déraison tumultueuse & la folie les accompagnent à table, jusqu'à ce que l'abrutissement de l'ivresse termine cette scène bruyante. Puissai-je être encore plus loin de toi , famélique Harpagon, dont la porte est gardée par des chiens décharnés , qui, dans l'ardeur de leur faim dévorante, arrachent de la main du pauvre renvoyé avec menaces , le pain qu'il a trempé de ses larmes. Dans les campagnes d'alentour, tes infortunés débiteurs gémissent de la rigueur de tes poursuites. Rarement la fumée s'élève au dessus de ta cheminée abattue ; & sans doute il est juste que tu souffres la faim , puisque tes richesses sont la dépouille de l'indigent éploré.

Mais où m'entraîne un brusque chagrin ? Revenez, images agréables, revenez & rendez à mon ame la sérénité. Ramenez-moi autour de ma petite maison. J'aurai

pour voisin le bon villageois dans sa chaumière enfumée ; les secours d'une bienveillance réciproque , les conseils sincères de l'amitié nous feront sourire tendrement en bons voisins à la rencontre l'un de l'autre. Qu'y a-t-il en effet de plus doux que d'être aimé ? Qu'y a-t-il de plus agréable que d'être abordé d'un air content par un homme auquel on a fait du bien ?

Lorsque le fracas tumultueux arrache au sommeil l'habitant de la ville ; lorsque le mur voisin le dérobe aux regards bienfaisans du soleil levant ; lorsque le spectacle admirable de l'aurore est interdit à sa vue emprisonnée : alors réveillé par le vent frais du matin & par les doux concerts des oiseaux , je sortirais des bras du repos pour voler au devant de l'aurore , ou dans les prairies émail-
lées , ou sur le penchant du coteau voisin. Du haut des collines , j'exprimerais mon ravissement par des chants de joie. Quoi de plus ravissant en effet que la belle nature , lorsque ses beautés diversifiées à l'infini se confondent dans un mélange plein d'harmonie ? Homme audacieux ! comment oses-tu entreprendre d'orner la nature par des arts qui ne peuvent que l'imiter de loin ? Construis des labyrinthes avec des murailles de verdure ; pres-
cris

cris à l'if terminé en pyramide la hauteur à laquelle il doit s'élever; que tes allées soient couvertes d'un sable pur, afin qu'aucune broussaille n'embarrasse les pas de ceux qui se promènent. Pour moi j'aime les prés rustiques & les bois sauvages. La nature fait régner dans leur variété confuse un ordre caché, conforme aux regles secrettes de l'harmonie & du beau, dont l'effet se fait sentir à notre ame par le plus doux saisissement.

Souvent aux douces clartés de la lune, je me promenerais jusqu'au milieu de la nuit, plongé dans des méditations profondes sur l'harmonie du système de l'univers, tandis que des mondes & des soleils sans nombre brilleraient au dessus de ma tête.

Quelquefois aussi je suivrais le laboureur, lorsqu'il chante derriere sa charue en traçant un sillon pénible; ou j'irais voir la troupe des moissonneurs rangés en file. J'écouterais leurs chansons rustiques, & leurs historiettes naïves & leurs propos joyeux. Ou bien lorsque l'automne de retour teint nos arbres de couleurs bigarrées, lorsque le chant des vendangeurs fait retentir les côteaux, je me rendrais parmi eux. Je verrais les jeunes filles & les jeunes garçons rire ensemble sous les berceaux de pampre

en

en détachant les raisins mûrs. Lorsque les trésors de l'automne sont recueillis , ils marchent en poussant des cris d'allégresse vers la maison où le bruit du pressoir retentit au loin. Ils se rassemblent sous le chaume où un repas joyeux les attend. La première faim est apaisée : la gaieté rustique commence à paraître , accompagnée du rire éclatant. L'hôte débonnaire remplit de nouveau les flacons de vin , & il exhorte tout le monde à se réjouir. Alors Guillaume raconte comment il a fait un grand voyage jusques bien avant dans la Souabe ; comment il y a vu des maisons plus grandes & plus belles que l'église du village ; comment six chevaux plus beaux que le meilleur de ceux qui paissent dans l'herbage du meûnier , traînaient un Monsieur dans un char tout de glaces , & comment dans ce pays les payfans portent des chapeaux verts faits en pointe. Il raconte tant de belles choses , que le jeune valet reste la bouche ouverte, la tête appuyée sur sa main, dans une attention si profonde , qu'il allait oublier que sa maîtresse est assise à côté de lui , si elle ne l'avait pincé en riant à la joue. George raconte à son tour comment son voisin a été une fois poursuivi par un follet , qui s'était perché sur un panier & qui l'aurait suivi jusques
sous

sous la gouttière , s'il ne s'était pas mis à jurer. Tous sortent ensuite de la cabane pour danser au clair de la lune , jusqu'à ce que minuit sonne & les invite au repos.

Mais lorsque des jours sombres & pluvieux , lorsque la rigueur de l'hiver ou l'ardeur brûlante de l'été m'interdiraient la promenade , je m'enfermerais dans un cabinet solitaire où je jouirais des doux entretiens de la plus illustre société , des entretiens de ces grands génies, l'honneur & la gloire de chaque siècle , qui ont versé dans des ouvrages instructifs , les trésors de leur sagesse. Société vraiment noble ! qui élève notre ame & la rétablit dans sa dignité naturelle. L'un me développerait les mœurs des nations étrangères & les merveilles de la nature dans les régions les plus éloignées , un autre me dévoilerait les mystères de la nature & m'introduirait dans son laboratoire secret. Celui-ci m'instruirait de la constitution intérieure des nations & de leur histoire , la honte , tout à la fois , & la gloire de la race humaine. Celui-là me ferait connaître la grandeur & la destination de notre ame & les charmes de la vertu ; autour de moi seraient rangés les sages & les poètes de l'antiquité. Le sentier
S qu'ils

qu'ils ont suivi est le sentier du vrai beau ; mais un petit nombre ose y marcher , la foule des âmes faibles perd bientôt courage & retourne en arrière pour suivre des routes plus faciles , semées de paillettes de faux or & de fleurs sans odeur. Dirai-je le nom du petit nombre ? O Klopstock , génie créateur , & toi Bodmer qui avec Breitinger arborais le fanal de la critique pour l'opposer à ces feux trompeurs qui égarent dans des marais fangeux & des déserts arides , & toi Wieland dont la muse visite souvent sa grave sœur la Philosophie , & va puiser dans ses retraites les plus écartées , la matière sublime , qui dans tes riches compositions prend la forme enchanteuse des grâces. O combien de fois vos chants m'entraînaient dans de saints transports ! Et toi , peintre de la nature , cher Kleist , la douceur de ton chant me ravit comme l'éclat d'un soir sans nuage ; mon cœur devient calme & paisible comme nos campagnes pendant un beau clair de lune. Et toi , Gleim ! quand tu exprimes sur ta lyre la tendresse , la naïveté & les charmes d'un badinage innocent.... Mais nommerai-je tous vos noms ? ils sont en petit nombre. Hélas ! ce siècle corrompu méconnaît votre mérite , il est réservé

à une meilleure postérité de vous apprécier. Souvent aussi je m'occuperais à transcrire les chansons que j'aurais composées dans mes promenades solitaires , tantôt à l'ombre d'un bocage , tantôt auprès d'une cascade bruyante , tantôt sous une treille au clair de la lune ; ou bien parcourant des estampes choisies , je verrais comment les grands artistes ont imité sur le cuivre les beautés de la nature , ou j'essaimerais moi-même de rendre sur la toile ses plus riches scènes.

Quelquefois, interrompu tout-à-coup, j'entendrais frapper à ma porte. Quelle joie ! si au moment qu'elle s'ouvrirait, un ami volait dans mes bras étendus pour le recevoir. Souvent aussi, au retour de la promenade , en approchant de ma cabane solitaire , je verrais mes amis, tantôt séparés, tantôt réunis en troupe, me saluer en s'avancant à ma rencontre. Alors nous irions tous ensemble parcourir les campagnes riantes d'alentour. Là sans chagrin, sans humeur, nos entretiens graves, entremêlés d'une plaisanterie douce, feraient couler pour nous les heures avec rapidité. L'appétit assaisonnerait les mets que nous fourniraient mon jardin, mon vivier & ma nombreuse basse-cour. A notre retour nous trouverions la table servie sous

une treille ou sous une cabane de verdure au milieu du jardin. D'autres fois, assis sous la feuillée au clair de la lune, le verre à la main, nous ririons & nous répéterions des chansons badines, à moins que les chants mélancoliques du rossignol ne nous invitassent à nous taire pour l'écouter.

Mais quel vain songe m'occupe ! Ah ! depuis trop long-tems mon imagination s'égare à ta poursuite, phantôme mensonger ! chimérique souhait ! je ne te verrai jamais accompli. Toujours l'homme est mécontent ; nos yeux contemplent sans cesse l'image du bonheur dans des campagnes lointaines, dont nous sommes séparés par des labyrinthes impénétrables qui nous en ferment l'accès. Alors nous nous épuisons en soupirs, & nous oublions de remarquer le bien qui était destiné à chacun de nous sur la route de notre vie. La vertu est notre vrai bonheur. Celui-là est sage, celui-là est heureux, qui remplit sans murmurer la place que lui a destiné l'Architecte éternel qui a conçu le plan du tout.

Oui, divine vertu, c'est toi qui fais notre bonheur ; c'est toi qui verses la joie & la félicité sur toutes les situations de notre vie. Qui pourrais-je envier, quand

quand le moment sera venu de terminer des jours dont tu auras fait le bonheur ? Alors je mourrai satisfait, pleuré des ames nobles qui m'auront aimé pour l'amour de toi, pleuré de vous, ô mes amis. Lorsque vos pas vous conduiront auprès de la colline où sera mon tombeau, ferrez-vous la main, embrassez-vous, mes chers amis. C'est ici, vous direz-vous, que repose sa cendre ; son cœur fut droit ; Dieu récompense aujourd'hui ses efforts par un bonheur qui n'aura point de fin. Bientôt notre cendre reposera près de la sienne, & nous jouirons alors avec lui d'une félicité éternelle.

Et toi, chère & tendre amie, quand tu passeras auprès de la colline où sera mon tombeau, quand les marguerites & les fougues agités sur ma tombe me rappelleront à ton souvenir ; qu'alors quelques pleurs s'échappent de tes yeux. S'il est permis aux bienheureux de visiter ces belles campagnes, ces bocages paisibles où nous passions souvent des heures délicieuses à méditer sur les hautes destinées de notre ame, s'il leur est permis d'approcher de ce qu'ils ont aimé ; ah, souvent mon ame viendra planer autour de toi ! Souvent lorsque remplie d'un sentiment noble & sublime tu mé-

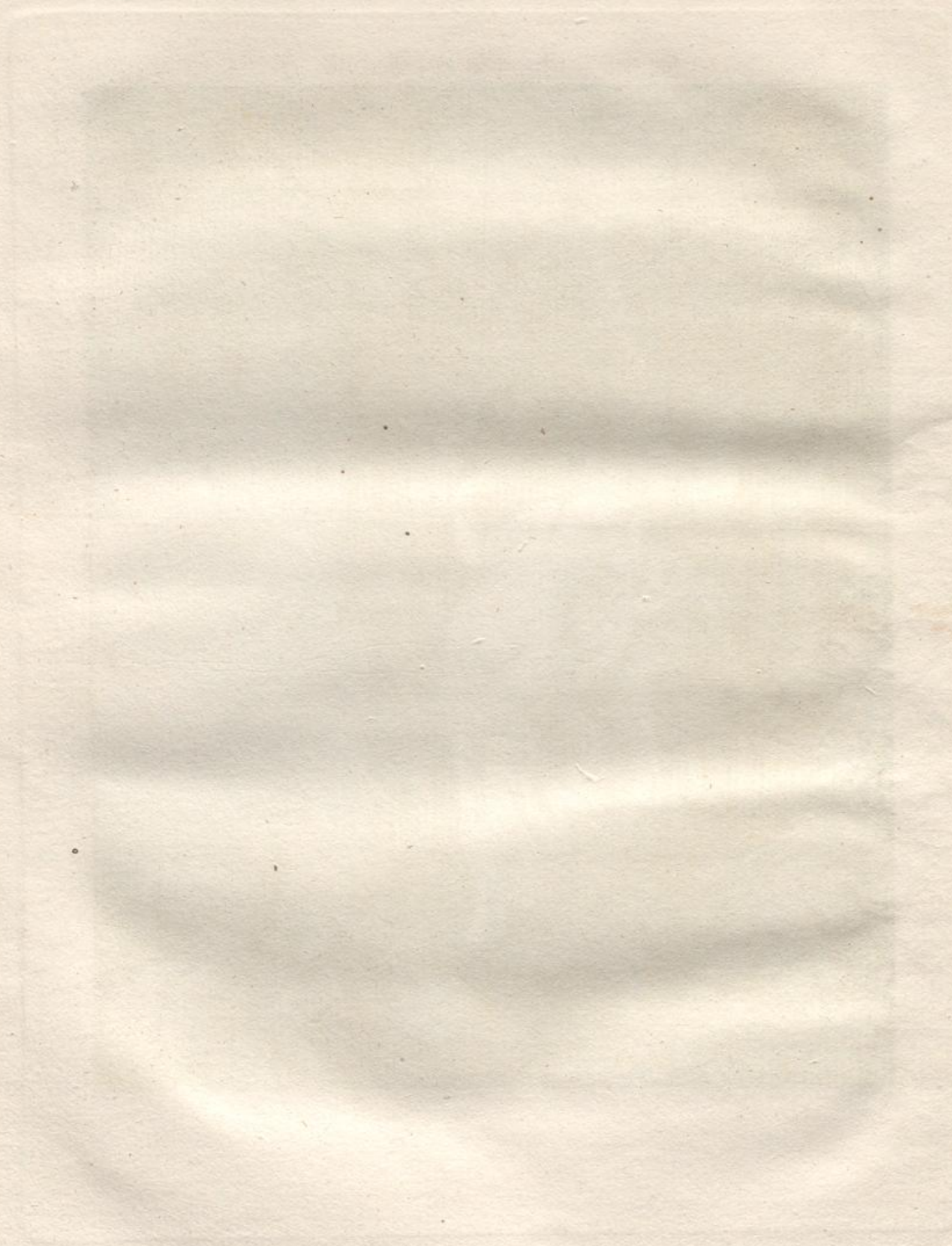
diteras dans la solitude, un souffle léger effleurera tes
joues ; qu'un doux frémissement pénètre alors ton
ame !



LE PREMIER
NAVIGATEUR,
EN DEUX CHANTS.

THE
NAVIGATOR
AND
SAILOR'S
GUIDE







LE PREMIER
NAVIGATEUR.

CHANT PREMIER.

IL s'était passé bien des années d'affliction , depuis la nuit fatale où l'onde furieuse avait séparé de la terre ferme la cabane de Milon , bâtie sur un petit promontoire : la mer avait englouti les fertiles pâturages qui unissaient au continent le lieu de son habitation. Cette demeure , située dans une île solitaire , était si éloignée de la rive

T

oppo-

opposée , que , dans le calme le plus profond & de l'air & de la mer , ses habitans n'entendaient pas les mugissemens des troupeaux paissans sur le rivage bleuâtre. Toute joie leur était refusée : ils étaient privés des douces liaisons du voisinage & des tendres complaisances de l'amitié que les Dieux leur avaient autrefois accordées. Déjà , depuis long-tems , Sémire avait enterré Milon , son époux chéri. Au milieu de cette triste solitude , elle passait ses jours avec Mélide sa fille , n'ayant , pour adoucir ses ennuis , que son petit troupeau & les oiseaux du ciel.

Mélide croissait dans la fleur de sa beauté , sans avoir d'admirateurs. Au milieu des danses & des jeux folâtres , plus éclatante que le jeune pêcher , lorsque , pour la première fois , il étale ses fleurs naissantes , elle eut , entre les belles , toujours paru la plus belle.

La tendre Sémire , pour ne pas empoisonner la solitude de sa fille , en l'exposant à des regrets inutiles , ou en lui inspirant du goût pour des plaisirs qui leur étaient interdits , lui cachait , avec un soin extrême , tous les charmes de la société , dont jouissaient les heureux habitans du rivage opposé. Chaque jour elle allait sur la tombe de Milon , consacrer une heure à la tristesse & aux pleurs.

Hélas !

Hélas ! tu n'es plus ! ainsi s'exprimait chaque jour sa douleur ; tu n'es plus ! ô toi , la consolation de ma vie , le soutien dans notre misère ! Sans appui , entièrement délaissées , enfermées par les flots irrités , quel fera le sort qui nous attend ? La rigueur de nos maux n'est point adoucie par la compassion de l'amitié , & tout secours humain nous est refusé. Ah ! que ne puis-je te voir mourir aussi , ô Mélide , ma chère fille ! Hélas ! tel est l'excès de mon malheur , que c'est-là le plus ardent de mes vœux. Que ne puis-je te voir mourir ! car si je meurs , tu resteras seule ici dans la fleur de ta jeunesse ; affreuse perspective ! Tu resteras seule ici enfermée par les flots mugissans , sans autre compagnie que ta misère & ton affliction. Jamais alors aucun son humain ne frappera ton oreille ; jamais la voix d'un tendre époux que tes charmes & ta vertu auraient rendu heureux , ne parviendra jusqu'à toi ; jamais tu n'entendras le doux nom de mère prononcé par des enfans balbutians : les accens de la joie te feront inconnus ; les ombres lugubres & les antres des rochers ne retentiront que des accens de ta douleur. De longs tourmens consumeront ta jeunesse ; tu mourras désolée : les larmes de l'amour ne couleront pas

à ta mort déplorable ; privé de sépulture , ton cadavre sera dévoré par les ardeurs du soleil , ou deviendra la proie des oiseaux du Ciel. Ah ! cachez-lui mes plaintes , antres des rochers ! Et vous , ombrages solitaires & sombres ! c'est à vous seuls que je puis confier mes plaintes : cachez-lui mon affliction , afin qu'une heureuse ignorance l'empêche de connaître toute l'étendue de son malheur. Telles étaient les plaintes de Sémire ; & c'est ainsi qu'elle cachait à sa fille les tourmens dont sa tendresse maternelle était consumée.

Cependant Mélide , pleine d'innocence & de charmes , se jouait avec les tendres agneaux qui n'avaient pas besoin de guide ; car la mer bruyante entourait leur petit pâturage. Elle s'amusait à tailler des arbustes odoriférans , pour en former des berceaux : elle était la divinité tutélaire des plantes : elle relevait les fleurs abattues , & procurait , par ses soins , une croissance heureuse à leur tige languissante : quelquefois elle préparait à la source arrêtée un lit sur des cailloux , ou bien elle en rassemblait les eaux pour en former un petit étang. Autour de l'île , elle avait planté une double rangée d'arbres fruitiers ; & , belle comme Vénus dans l'île de Paphos , elle se promenait seule
sous

sous leurs ombres naissantes. Elle avait aussi décoré la grotte d'un rocher que baignaient les flots de la mer ; car la solitude rend fertile en idées : les murailles de la grotte étaient ornées des coquillages que la mer abandonnait sur la rive , & qu'elle arrangeait suivant la variété de leur forme & de leurs couleurs. Une conque d'une prodigieuse grandeur recevait les gouttes transparentes d'une eau qui tombait de la voûte avec un bruit agréable ; & des tiges de jasmins bordaient l'entrée de cette grotte.

Au milieu de ces innocentes occupations , Mélide passait ses jours, sans s'apercevoir qu'elle était seule ; mais seize années de sa jeunesse s'étant ainsi écoulées , elle commença à sentir qu'elle était seule. Assise à l'ombre des berceaux qu'elle avait construits, rêveuse & languissante , elle se disait : Quel à pu être le dessein des Dieux , en nous plaçant dans cette solitude ? Plus malheureuses que toutes les autres créatures, pourquoi avons-nous existé ? pourquoi existons nous encore ? Ah ! je le sens à la tristesse qui me consume : il est quelque chose d'inséparable de mon être , quelque chose que je ne puis nommer & dont je suis privée ! Non , je ne suis pas faite pour cette solitude ; sans doute nous avons éprouvé quelque révolution extraordinaire que ma mere

me laisse ignorer. Sans cesse, un affreux mystere obscurcit son front ; & quand je cherche à approfondir ce mystere, ses yeux s'inondent de larmes qu'elle ne peut retenir. Elle ne cesse de me dire : attendons tout de la sagesse bienfaisante des Dieux, & remettons notre sort dans leurs mains. Hélas ! j'attendrai, dans un respectueux silence, l'ordre de leurs décrets, sans vouloir en pénétrer la perspective mystérieuse.

Souvent ensevelie dans de profondes réflexions, elle promenait ses regards sur l'immensité de la mer, & s'écriait : O vous, plaines liquides, dont mes yeux ne peuvent atteindre le terme ! ah ! dites-moi, ce petit point, cette île que vous environnez, (car qu'elle est petite en comparaison de votre immense étendue !) est-elle la seule terre habitée ? Ne baignez-vous pas d'autres rives trop éloignées pour pouvoir être apperçues ? Hélas ! ma mere ne veut pas en convenir, mais sa douleur secrète me le fait soupçonner. Certainement cette terre n'est pas la seule que vous environnez ; car que vois-je là-bas d'immobile, qui, semblable à un nuage affaissé, forme une longue chaîne à l'extrémité de vos bords ? Peut-être mon imagination me trompe-t-elle ; mais dans le calme profond,

j'ai

j'ai déjà cru entendre résonner des voix éloignées. Quelle autre chose pourrait-ce être qu'une terre? Elle me paraît, à la vérité, bien petite; mais sans doute le grand éloignement en est seul la cause. Eh! ne le fais-je pas bien, que les vagues semblent diminuer en s'éloignant? & notre cabane, quand je la regarde de l'extrémité de l'île, ne me paraît-elle pas aussi beaucoup plus petite? Mais si c'est une terre, comme celle-ci, ornée de prairies & d'arbres fruitiers, sans doute elle est habitée par des êtres qui en jouissent. Peut-être aussi ces êtres sont-ils différens de ceux que je vois ici: peut-être n'y en a-t-il point qui me ressemblent: peut-être n'y en a-t-il point qui puissent m'être de meilleure compagnie que mes moutons. Mais si c'était..... hélas! que cette pensée me tourmente! si c'était une terre habitée par des créatures semblables à moi, qu'elles fussent aussi nombreuses que les oiseaux & les brebis de notre île, & qu'elles pussent se réjouir ensemble comme les oiseaux ou comme mes brebis; ô heureuses créatures! Laisse! ah! laisse-moi, pensée trop séduisante!. Images phantastiques, où me conduisez-vous? vous ne faites que me rendre plus malheureuse. O vagues! si vous allez vous
briser

briser sur ce rivage, apprenez à ses fortunés habitans, qu'une fille infortunée pleure sur les bords de cette île... Laissez-moi, vains phantômes, vous ne servez qu'à me désespérer.

Souvent Mélide demandait à Sémire : Mais dis-moi, ma mere, pourquoi ne restons-nous toujours que deux, tandis que toutes les autres créatures se multiplient ? De jeunes plantes de la même espece s'élevent autour des autres plantes : chaque année voit accroître notre troupeau ; avec quelle joie bondissent les tendres agneaux ! Ils se réjouissent du plaisir d'être ! Et les oiseaux divers?... j'ai vu leur union & j'en ai versé des pleurs ! Assise là-bas sous le plus épais feuillage, j'ai tout remarqué plus d'une fois. Deux oiseaux s'étant construit un nid commode, se caressaient sur les branches voisines. Comme ils avaient l'air de s'aimer ! bientôt après, je vis dans le nid de petits œufs que l'un couvrait de son plumage, avec le plus tendre soin, pendant que l'autre, perché sur les rameaux d'alentour, chantait pour divertir son amie. Tous les jours je les observais dessous le feuillage. Peu de tems après, à la place des œufs, je vis de petits oiseaux sans plumes : je vis les grands plus animés, plus
em-

empressés que jamais , voltiger autour du nid & apporter dans leur bec à manger aux petits , qui recevaient leur pâture avec des cris de joie. Peu-à-peu ceux-ci se couvrirent de plumes , ils commencèrent à déployer leurs ailes encore faibles : puis ils sortirent de leur nid pour se percher sur les branches voisines ; les grands volaient devant eux , comme s'ils eussent voulu leur inspirer le courage de les imiter. O ma mere , que ce spectacle était charmant ! Souvent ces petits étendaient les ailes , sans doute pour prendre l'essor ; & toujours la crainte les retenait. Le plus hardi d'entr'eux ayant enfin pris son vol , chanta , d'un air joyeux , le succès de son audace : il semblait inviter ses compagnons timides à tenter la même entreprise : ceux-ci la tenterent en effet , & bientôt ils se mirent à voltiger de tous côtés , & remplirent les airs de chants de joie. Quelles étranges pensées ces choses ont fait naître en moi ! Pourquoi ces plaisirs ne sont-ils interdits qu'à nous seules ?

Sémire ne savait que répondre à des questions si dangereuses pour son secret. J'ignore moi-même toutes ces choses , lui dit-elle ; pourquoi t'inquiéter par d'inutiles recherches ? Pourquoi te forger des idées vagues qui
V t'inspirent

t'inspirent des desirs inutiles & qui troublent la douceur de ton repos? Pourquoi veux-tu, par une coupable curiosité, prévoir les desseins des Dieux, qui seuls savent ce qui doit nous arriver, & qui régleront tôt ou tard notre destin, suivant leur volonté toujours sage?

Hélas! repartit Mélide, j'en demande pardon aux Dieux! Mais je ne saurais m'empêcher de desirer que notre espece pût se multiplier comme les autres: j'ignore comment cela se peut faire; ce soin est sans doute réservé aux Dieux. Mais les plantes proviennent de leur semence; les animaux naissent de différentes manieres; j'ai tout observé, je ne peux rien de plus. O si je trouvais ainsi quelque jour de petits humains, nés de quelques-unes de ces manieres! Dieux, que j'en aurais soin! que je les aimerais! Mais laissons-là ces illusions; les Dieux prendront soin de moi: cependant, ô ma mere! permets-moi de te faire encore une question; ce fera la dernière: je n'ai pas toujours été comme je suis à présent, je le fais bien; ce n'est que peu-à-peu que je suis devenue grande, ainsi que tous les êtres qui m'environnent. Je me souviens du tems où je n'étais guere plus haute qu'un pied d'œillet; il faut que j'aie été encore plus petite? il faut qu'il y ait eu un

tems

tems où j'ai commencé à exister, de même que les plantes, les oiseaux & les autres créatures ; dis-moi donc, car certainement tu as existé avant moi, dis-moi comment & en quel lieu tu m'as trouvée, & ce qui s'est passé à mon sujet. Si tu me dis cela, je parviendrai peut-être à découvrir quelques vestiges, ou bien même.... Hélas ! je ne fais pas bien ce que c'est ; tu pourrais me dire tout.....

C'est ainsi que Mélide tourmentait sa mère, en l'embarassant par mille questions. Tu m'affliges, ma fille, lui dit Sémire ; tu m'affliges avec tes étranges discours : je ne peux te dire comment tu es venue. Me trouvant toute seule, j'ai prié les Dieux de me donner une compagne ; & dans une belle matinée, je t'ai trouvée toute petite sous un rosier devant la cabane. Mais encore une fois, fille trop curieuse, tu me tourmentes avec tes discours inutiles. Cultive nos fleurs, joue avec tes agneaux, & n'irrite ni les Dieux par ta curiosité, ni moi par des questions auxquelles je ne puis répondre. Depuis que tu te livres à ces étranges pensées, tu n'es plus ingénieuse à t'amuser, tu ne fais plus que t'inquiéter & m'affliger ; cependant tu laisses ta grotte imparfaite, & tu négliges tes plantes.

C'est ainsi que Sémire, accablée de tristesse & d'inquiétude, vivait dans la solitude avec sa fille ; mais les Dieux prêterent enfin l'oreille à ses instances, & résolurent de convertir son chagrin en joie : l'Amour se chargea de ce prodige, dans le conseil des Dieux. Qui d'entre les Dieux est plus capable de rendre heureuse une jeune beauté ?

Sur la terre ferme, vis-à-vis de l'île, habitait un jeune homme d'une figure majestueuse : on l'aurait pris pour un Dieu, quand il se promenait sur les prés fleuris, ou à l'ombre des bocages. Souvent son pere lui avait raconté les calamités que son pays avait autrefois essuyées. Tu vois là-bas cette tache dans la mer, lui disait-il en lui montrant de la main l'île, (il la voyait de sa cabane qui n'était pas loin du rivage ;) autrefois un long terrain s'avancait dans la mer comme un bras étendu. A l'extrémité de ce terrain, sur une éminence, habitait un couple fidele ; Milon, c'était le nom de l'époux, & Sémire, c'était celui de l'épouse. D'excellens pâturages s'étendaient de notre rivage jusqu'à leur cabane, & de nombreux troupeaux paissaient sur l'une & l'autre rive. Une fille, qui, quoiqu'elle ne fit que de naître, était

était déjà un prodige de grace & de beauté, faisait leur consolation & tout leur bonheur. Les femmes du pays s'empresaient de venir contempler sa beauté, lui apportaient de petits présens & bénissaient son heureuse mere; mais il se fit tout-à-coup un bouleversement dont le seul souvenir me glace d'effroi. Au milieu d'une nuit obscure, un bruit mille fois plus effrayant que celui du tonnerre, répandit la consternation dans toute la contrée. La terre trembla jusques dans ses fondemens; la mer irritée franchit ses limites, en poussant des mugissemens horribles; les accens de la terreur & de la désolation retentirent de toutes parts à travers l'obscurité du ciel. Jamais la nuit ne couvrit les airs d'un voile plus sombre; on ignorait la cause de cet épouvantable événement. Tremblans & saisis de frayeur, tous se rendirent aux champs: l'aurore naissante éclaira les terribles ravages de la mer; l'onde furieuse avait submergé les pâturages qui sont entre la terre & cette île. Ce ne fut que lorsque le soleil eut dardé ses premiers rayons sur la mer calmée, que nous découvrîmes cette île; un de nous, à qui les Dieux ont donné un œil plus perçant, crut, à la clarté du jour, voir la cabane de Milon, & des arbres tout à l'entour. Peut-

être respire-t-il encore avec sa compagne ; peut-être Mélide, (ainsi s'appellait leur aimable fille) condamnée à une triste solitude , est-elle la beauté la plus accomplie que jamais mortel ait vue ?

Le récit de cette aventure fit sur l'esprit du jeune homme une impression profonde : dès ce moment, il se rendait souvent au bord de la mer, pour rêver au destin des habitans de cette île. Le bruit uniforme de la mer tranquille lui ayant un jour procuré un doux sommeil, l'Amour voltigea près de lui, le rafraîchit de ses ailes, afin que la chaleur du midi ne le réveillât pas, & lui envoya un songe. Il lui fit voir le rivage de l'île ; de petits Amours y voltigeaient sous des ombrages sacrés : leurs attitudes peignaient la tristesse, & ils se désolaient sur les rameaux chancelans des bosquets, ou sur le gazon fleuri. Une jeune beauté, parée de toutes les graces de l'Amour, & plongée dans une rêverie profonde, s'avancait, à pas lents, du fond d'un bocage. Elle marchait nonchalamment, & la tête penchée ; une partie de sa blonde chevelure flottait sur ses épaules ; le reste était négligemment noué sur sa tête, avec un rameau de myrte. Son beau visage était couvert d'une pâleur ravissante, semblable à celle de

de la rose , qui se flétrit sur un sein naissant ; le desir le plus vif errait , prêt à s'éteindre dans ses grands yeux bleus. Elle marchait ainsi , sans ressentir la douce impression des zéphirs qui se jouaient autour d'elle , & sans prendre garde aux plus belles fleurs qui se pliaient amoureuxment sous ses pieds , & qui , pour exciter son attention , exhalaient les plus agréables parfums. Elle n'apercevait pas les fruits les plus favoureux ; vainement l'arbre qui les portait , l'invitait à soulager ses branches courbées par le poids de l'abondance. Elle s'arrêta sur le bord de la mer , elle jeta tristement ses regards sur l'azur lointain de l'autre rive : elle éleva ses bras d'albâtre & paraissait implorer du secours. Alors le jeune homme crut flotter sur la mer & voler au secours de cette infortunée : il lui sembla que l'Amour le recevait sur le rivage ombragé , & qu'il conduisait cette belle dans ses bras tremblans. Il voyait de petits Amours voltiger à leurs côtés , les entourer de guirlandes , & agitant doucement leurs ailes , les embaumer du parfum des fleurs. Le cœur du jeune homme palpitait , ses joues brûlantes se coloraient d'incarnat : alors ses bras , qui s'étendaient pour ferrer le bel objet , ne rencontrèrent qu'un air vague & sans résistance.

résistance. Il se réveille enfin , & il reste encore longtemps dans une douce extase. Dieux ! s'écrie-t-il les levres tremblantes , où suis-je ? Quoi ! elle s'est échappée de mes bras ! Hélas ! me voici couché sur le rivage ; ... & cette île est loin d'ici ! Un songe , hélas ! un songe m'a trompé ; je le sens : il m'a rendu malheureux pour jamais.

Depuis ce jour , il se rendait encore plus fréquemment sur le rivage : plongé dans de profondes réflexions , il marchait , ou il s'asseyait sur le sable de la mer , & tournait ses regards vers l'île au-delà des flots. La nuit sur-tout , à la clarté de la lune , lorsque toute la contrée était dans un profond silence & qu'il n'entendait que le frémissement de la mer , il se plaçait à l'extrémité du rivage ; là , il écoutait s'il ne viendrait pas de l'île quelques sons jusqu'à lui. Souvent il croyait entendre des accens plaintifs , & quelquefois une voix agréable : car l'imagination ardente des amans les trompe facilement. Souvent il appelait à haute voix , & il lui semblait qu'on lui répondait dans un grand éloignement ; ou lorsqu'une étoile paraissait à l'horison derrière l'île , il croyait voir une lumière , ou la clarté d'un foyer. Peut-être ,

être, disait-il, peut-être est-elle assise là-bas, toute seule, auprès de la flamme nocturne de son foyer, rêvant à son triste destin, & gémissant en vain, pendant le silence de la nuit, sur la perte des jours de sa jeunesse. O vents ! que n'ai-je vos ailes ! Hâtez-vous, ô vents ! volez vers ce rivage, & dites-lui qu'un malheureux languit sur ces bords.

Mais quoi ! se disait-il souvent, qu'est devenue ma raison, malheureux que je suis ! Quel est l'objet de mon amour ? Un songe, un vain phantôme ! Je dormais ici ; & mon imagination a tracé à mes yeux une image, à la vérité, beaucoup plus belle que tout ce que j'ai jamais vu. Je me suis réveillé ; mais, Dieux ! cette image n'a point disparu comme un songe : profondément gravée dans mon imagination, elle regne sur toute mon ame. Cependant ce songe, ce phantôme, qui n'a peut-être nulle part dans le monde sa réalité, je l'aime ; il me poursuit en tous lieux, il nourrit dans mon cœur un feu continuel & des tourmens, hélas trop réels ! il m'entraîne puissamment sur le rivage. Ah ! rougis & reprends ta raison ; redeviens ce que tu as été ; sois tranquille & content ; sois assidu & industrieux dans ton travail. Va,

ris de ta folie ! quitte ce rivage , & rends grâces aux Dieux , de n'être pas encore devenu la risée de tout le canton.

O Mais c'était en vain qu'il cherchait à domter cette étrange passion ; vainement il prenait la résolution de fuir le rivage. Au milieu de ses occupations les plus agréables , cette image s'offrait sans cesse à lui ; sans cesse , il lui semblait qu'une Divinité invisible l'entraînait sur le rivage. O Dieux ! s'écriait-il alors , cet amour me tourmentera-t-il à jamais en vain ? Une illusion remplira-t-elle les jours de ma jeunesse , de souffrances qu'aucun espoir ne doit finir ? Mais ce songe n'est point de ceux que le hasard fait naître ; jamais mon imagination ne s'est élevée à cette idée de beauté , qui surpasse si fort tout ce qui s'est offert jusqu'à présent à mes yeux. Ah ! sans doute , un Dieu m'a inspiré ce songe. Mais pourquoi ? quel peut être son dessein ? Je ne puis le découvrir. Si la beauté que j'ai vue , vit en effet dans cette île , pourquoi me l'a-t-il fait voir ? pourquoi veut-il que je me consume d'amour pour elle ? pourquoi m'abandonne-t-il sans espoir , sans assistance , sans me montrer les moyens de parvenir à ce rivage ? Puisqu'il est impossible

impossible d'atteindre à la nage cette île trop éloignée , quel parti dois-je prendre , & que puis-je tenter ? Les Dieux ont donné , il est vrai , à l'homme des pensées audacieuses & un esprit fertile en inventions : ils lui laissent librement exercer ses éminentes facultés ; mais , Dieux ! quel esprit humain peut m'enseigner à marcher sur les flots de la mer , ou à nager sans péril sur l'onde , comme le cygne ?

Assis sur le rivage , l'esprit enflammé , il se mettait souvent à rêver & à méditer profondément sur les moyens de traverser la mer : car les hommes n'avaient pas encore inventé l'art de se confier aux flots. Qu'avaient-ils à faire sur les côtes lointaines ? puisque chaque contrée où il croissait de l'herbe pour leurs troupeaux , où il se trouvait des arbres portant des fruits salubres & où il coulait un clair ruisseau , fournissaient abondamment à leurs besoins. Long-tems il médita : il trouva & il rejeta long-tems. Un jour qu'il promenait tristement ses regards sur la mer , il vit de loin quelque chose que les vagues poussaient vers le rivage ; la joie & l'espérance se peignirent dans ses yeux perçans ; l'objet approchait toujours ; enfin il vit flotter sur l'onde le tronc énorme d'un arbre

renversé par l'orage, & creusé par les ans. Un lapin timide, sans doute poursuivi sur la côte par quelque chasseur, s'était sauvé à l'aide de ce tronc: il était tapi dans le creux de l'arbre; une branche touffue se recourbait sur lui & le couvrait de son ombre; un vent doux acheva de pousser le tronc sur le rivage, à côté du jeune homme. Alors il pressentit son bonheur; &, dans son ravissement, il fut de joie sur le rivage. Plongé dans une nouvelle rêverie, il cherchait à débrouiller l'image obscure que cette vue avait tracée dans son imagination, & qui, comme une ombre de la nuit, tantôt s'évanouissait & tantôt reparaisait. Il traîna ensuite le tronc à sec sur le sable, résolu, dès le lendemain, à l'aube du jour, de commencer un ouvrage dont il n'avait encore qu'une idée bien imparfaite. Le doute & l'espérance l'agitaient tour-à-tour; le sommeil ne ferma point ses paupières. A la pointe du jour, muni d'un petit nombre d'instrumens grossiers, (car dans ce tems, l'heureuse simplicité avait besoin de peu,) il vola au rivage. Mais, disait-il, j'ai vu souvent des feuilles repliées que les vents emportaient de dessus le rivage, nager doucement sur l'onde. J'ai vu encore, en dernier lieu, sur l'étang, près de

de

de notre cabane , des papillons qui voltigeaient tout alentour , & se posaient çà & là sur ces feuilles, sans mouiller leurs pieds délicats. Faisons un essai ; déjà la nature a fait la moitié de l'ouvrage : je vais creuser ce tronc, de manière que je puisse y être commodément assis : il dit , & commença gaiement son travail. O toi ! s'écriait-il , qui que tu sois , Déesse bienfaisante ! toi qui as gravé dans mon cœur ce songe ineffaçable , entends mes prières , fais que mon entreprise réussisse.

Souvent il se reposait & jettait la vue du côté de l'île , en disant : O toi ! la plus belle d'entre les mortelles , de quels obstacles , de quels dangers l'amour ne triomphe-t-il pas ? O quelle douce espérance me fait tressaillir de joie ! Comment pourras-tu me refuser ta tendresse , lorsque je serai arrivé sur tes bords , à moi dont la passion affronte les gouffres de la mer ? Jamais l'Amour a-t-il tenté un projet plus hardi ?

Cependant il perdait souvent courage , & abandonnait son travail. Insensé que je suis ! se disait-il : quelle est la folie de mon entreprise ! Si quelqu'un venait à passer & qu'il me dit : mon ami , que fais-tu là ? Que penserait-il de cette réponse ? Je creuse ce bois pour m'y

loger & voguer ainsi dans la vaste mer. Quel est le pere dénaturé, ferait-il en droit de me repliquer, qui abandonne si imprudemment son fils à sa phrénésie ? En parlant ainsi, il regardait, plein de dépit, son ouvrage commencé. Mais, quoi ! reprenait-il aussi-tôt ; & quand je ne réussirais pas, je n'aurais perdu que quelques heures de loisir. Puis-je moins risquer pour mon amour ? Certainement cette île est habitée ; ce que mon pere m'en a dit, me rend la chose vraisemblable ; & mon songe, qu'un Dieu seul peut m'avoir inspiré, me la rend certaine ; & si cette île est habitée, Dieux ! que ses habitans doivent être malheureux ! Si le pere, si la mere de la belle étaient morts, s'ils meurent un jour, & qu'elle reste seule, abandonnée de tout, condamnée à passer sa jeunesse florissante dans une affreuse solitude, consumée par le chagrin & par le désespoir ! Non, ce n'est plus l'amour, c'est la seule compassion qui doit m'exciter aux plus hardies entreprises ! C'est ainsi qu'il perdait & qu'il reprenait souvent courage.

Quelques jours s'étant écoulés, le tronc se trouva creusé ; & il avait déjà, quoiqu'imparfaitement, la forme d'un bateau. Il le traîna alors avec peine dans un
endroit

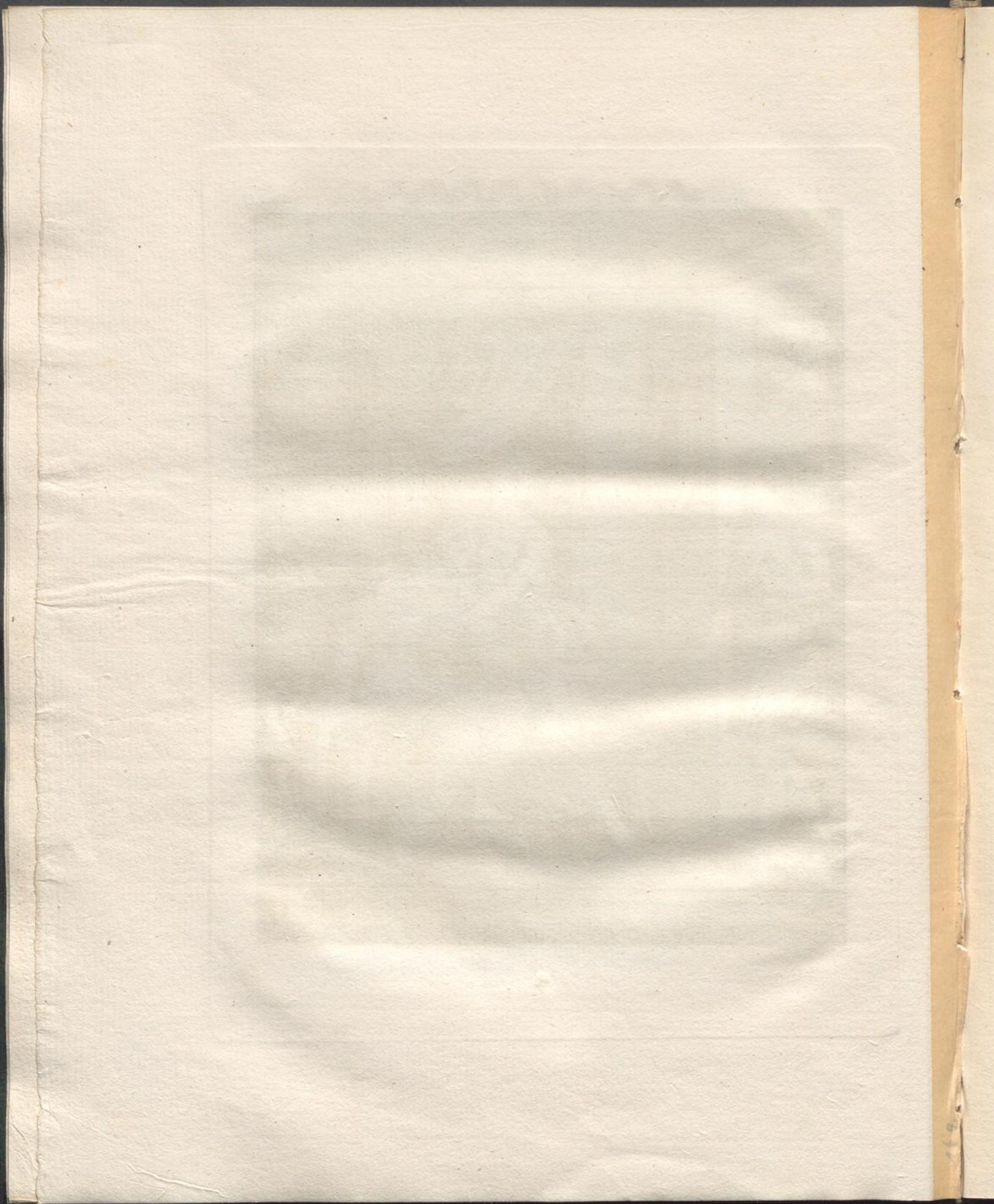
endroit où la mer , renfermée entre deux rivages , n'éprouvait que peu d'agitation. Là il mit sa barque à flots, & s'étant placé au milieu , il se laissa aller au gré des vents. Cependant il observait soigneusement les défauts de son ouvrage : les flots l'ayant ramené sur le sable , il recommença son travail : il réforma sa barque & essaya souvent. Voilà, disait-il, la moitié de l'ouvrage achevé ! Mais comment parviendrai-je à diriger ma course en pleine mer ? comment arriver jusqu'à cette île , sans m'exposer à être le jouet des flots ? Il se présentait à son imagination mille idées qu'il rejetait aussi-tôt. Mais, poursuivait-il, le cygne ne dirige-t-il pas sa course en fendant l'onde avec ses larges pieds ? & tous les oiseaux qui nagent dans les eaux ne font-ils pas de même ? Un animal m'a enseigné à nager sur le tronc d'un arbre , j'apprendrai des animaux les moyens de perfectionner encore cette nouvelle invention. Si je me faisais des pieds de bois, larges comme ceux du cygne quand il les plonge dans l'onde ; & si je les arrangeais aux deux côtés du tronc creusé pour fendre l'onde ! Transporté de cette idée , il se hâta d'aller couper du bois propre à remplir son projet , & bientôt il lui donne la forme de rames ; il monte ensuite

dans

dans le bateau, & les essaie long-tems sans succès. Cependant il observait tous les jours la direction des pieds des oiseaux aquatiques, & tous les jours il découvrait de nouveaux moyens de gouverner son bateau. Long-tems il se borna à voguer dans le petit golfe : mais l'expérience l'ayant rendu plus hardi, il osa se risquer sur la pleine mer ; & ayant ramené heureusement sa barque, il fut de joie sur le rivage. Le voilà donc réalisé, s'écria-t-il, ce prodige qui m'a tant tourmenté ! Demain, aux premiers rayons du soleil, je serai sur mer ; & si les vents me sont favorables, je veux, dans cette petite barque, entreprendre hardiment le voyage de l'île. C'est être criminel que de ne pas tenter de porter aux malheureux du secours, à travers les périls, quelque grands qu'ils puissent être. Ayant dit ces mots, il attacha son bateau dans le petit golfe, & s'en retourna à sa cabane ; car la nuit était venue.









LE PREMIER
NAVIGATEUR.

CHANT SECOND.

L'Amour, qui, sans être apperçu, était toujours resté près du jeune homme, pour l'exciter au travail, s'élan-
ce à travers la nuit humide & la clarté de la lune, &
porte son vol rapide vers une île habitée par Eole. Il
entendit de loin le mugissement des vents renfermés dans
la caverne profonde d'un rocher : bruit semblable à ce-

Y

lui

lui de la tempête, lorsqu'elle agite l'Océan. Cependant il descend sur le roc, qui, du fond de la mer, élevait sa superbe cime. Là, le Dieu des vents était assis sur un quartier de rocher, à l'entrée de la caverne. Les vents, d'un vol bruyant, semblables à des abeilles qui bourdonnent autour de leur ruche, sortaient & rentraient sans cesse. Il ordonnait aux uns de soulever la mer, aux autres de mugir dans les montagnes, ou de rassembler un orage sur les coupables; & il chargeait des vents plus doux de souffler dans les campagnes autour des cabanes paisibles, pour rafraîchir l'homme champêtre dans ses travaux.

Mais son empire n'avait plus de charmes pour lui : assis sur le roc humide, le coude appuyé sur son genou, sa tempe était cachée dans sa main, sur laquelle flottaient les boucles de ses cheveux. Dévoré de chagrin, il contemplait tristement les vagues qui roulaient leur masse énorme, à la clarté de la lune : car il était tourmenté d'une passion violente pour une néréide. L'Amour voltigeant un jour au-dessus de son rocher, & le voyant oisif, couché devant sa caverne, l'avait blessé d'une de ses fleches les plus aiguës. Le fils de Cythérée l'entendant gémir, s'arrêta sur un rocher voisin pour écouter ses plaintes.

plaintes. O toi, difait-il d'un ton languissant; toi, la plus aimable de toutes les nymphes du cortège de Thétis, la plus belle de toutes celles qui nagent dans la mer, mes tourmens n'exciteront-ils jamais, finon ta tendresse, du moins ta pitié? Hélas! depuis combien de tems l'amour ne me fait-il pas souffrir? En vain des vents officieux portent à tes oreilles mes foupirs & mes plaintes. Tu n'es pas touchée de l'ardeur qui me consume, tu vois avec indifférence mes regards passionnés, lorsque tu nages légèrement sur les eaux qui réfléchissent ton fein d'albâtre. Si quelquefois tu t'élances au-dessus des ondes, j'éprouve, à la vue de tes attraits, un doux frémissement; mais quand, te plongeant tout-à-coup au fond des eaux, tu échappes à mon œil avide, hélas! une froide terreur s'empare de mes sens. Que j'aime à te voir sur l'onde éclatante, folâtrer avec d'autres nymphes, lorsque la vivacité de vos jeux fait blanchir la mer tranquille! Mais une jalouse rage s'empare de mon cœur, quand, dans des combats folâtres, vous poursuivez avec des rameaux de jonc les Dieux marins couronnés de roseaux, & que celui que tu poursuis se tourne tout-à-coup & te serre entre ses bras nerveux. Tes membres humides

Y 2

échappent

échappent , à la vérité , à ses efforts : tu te caches sous l'onde ,
& tu repars soudain loin de lui , avec un rire moqueur.
Mais quand il te poursuit sous les flots ; quand mon œil vous
perd de vue l'un & l'autre , ou qu'un de ces Dieux , for-
tant tout-à-coup de la mer , te surprend & te souleve
en éclatant de rire : ah ! j'entre alors en fureur , je frap-
pe la terre de mon pied.... car tu souris ; & loin d'être
indignée de son audace , tu oublies les tourmens qui
me consomment. C'est alors que mon bras nerveux saisit
un quartier de rocher pour exterminer le téméraire. J'ap-
pelle les vents les plus impétueux , & leur ordonne d'exci-
ter une tempête furieuse & de troubler un spectacle qui
m'est odieux. Mais la crainte de te courroucer me fait
tomber le rocher de la main : je fais rentrer les vents
impétueux dans leurs cavernes , & je me livre à une im-
puissante rage. Sans cesse , mes regards langoureux te cher-
chent ; & lorsque le frémissement des vagues me réveille
pendant la nuit , je crois que tu nages le long du rivage ,
je t'appelle en vain , & je maudis l'obscurité qui te dé-
robe à ma vue. O que n'es-tu une fille de la terre !
Des flots perfides m'empêchent de te suivre en tout lieu
& de te faire entendre mes soupirs & mes plaintes. Viens ,
ah !

ah ! viens sur mon rivage ! tu y trouveras des grottes agréables ; mes zéphirs les plus doux te rafraîchiront de leur souffle : ils assembleront pour toi , de toutes les parties du monde , les parfums les plus exquis ; & leur haleine féconde fera naître alentour de mon île les ombres les plus délicieux. Viens , fois la Souveraine des vents ! viens avec cet air enchanteur que tu avais lorsque je te surpris pour la première fois sur mon rivage , où tu étais assise sur l'herbe fleurie , tandis que tes membres de lys brillaient au soleil , & que des gouttes transparentes coulaient de ton corps sur le gazon , comme la rosée du matin coule des roses fraîches. Viens , ne te dérobe pas à mes embrassemens ! ne retourne plus dans les flots ; ne fais plus comme tu fis le jour que j'étais prêt à te joindre , & que tu te précipitas dans les ondes , en me laissant en proie à toutes les agitations de l'amour.

Ainsi se plaignait le Roi des vents , quand l'Amour s'approcha de lui : J'ai entendu tes gémissemens , puissant Monarque des vents ! lui dit Amour. Je suis le fils de la Déesse à la belle ceinture , il est en mon pouvoir de terminer tes peines : je te jure par le sublime Olympe ,

que si tu daignes m'accorder une demande, le plus fûr & le plus perçant de mes traits blessera l'insensible fille de Nérée. Elle-même viendra sur tes bords, en rougissant avec une aimable pudeur, & récompensera tes souffrances par une tendresse pleine d'ardeur. Eole lui répondit, avec une agréable surprise : ô fils de la puissante Vénus, que veux-tu de moi ? je ne puis te récompenser que faiblement du bonheur que tu viens de me promettre par un serment auguste. Apprends donc ce que j'attends de toi, reprit Amour. Dès-à-présent renferme tous tes vents jusqu'à l'heure où le soleil se replonge dans la mer, & donne-moi mille zéphirs, qui, pendant tout ce tems-là, seront soumis à mes ordres. Soudain, d'une voix redoutable, Eole rappelle les vents vagabonds : les vents obéissent, volent & arrivent de toute part. Le Dieu les enferme, & mille zéphirs viennent voltiger autour du fils de Vénus.

Bientôt, lui dit Amour, tu recevras le prix de tes services, & tu verras tes vœux accomplis. Maintenant je vole où mes affaires m'appellent. Il dit, & prit son vol, avec son cortège de zéphirs, vers le rivage, où, à travers le crépuscule du matin, il aperçut l'entreprenant jeu-

ne homme , qui , transporté de joie à la vue de la belle aurore , avait l'ame remplie d'un doux pressentiment. La mer calme & tranquille frémissait doucement à l'aspect du soleil : alors il vit plus distinctement que jamais l'île située vis-à-vis de lui. Le rivage retentissait du chant des oiseaux , & deux ramiers prirent leur vol au-dessus de sa tête vers l'île. Les vents les plus doux soufflaient seuls sur la rive ombragée. Tel fut le calme qui régna sur la terre & sur l'onde , lorsque Vénus sortit de l'écume des flots ; le ciel serein , la mer verdâtre , les bords émaillés contemplèrent son éblouissante beauté ; les vents étonnés suspendirent leur vol , les amoureux zéphirs caressèrent la Déesse par mille baisers. Cependant le jeune homme , dont Amour avait ranimé le courage & la passion , monta dans sa barque. O Souverain des mers , ô Neptune , s'écria-t-il ! Dieux & Déeses qui habitez l'empire des ondes , soyez favorables à mon entreprise ! Ce n'est point l'audace , ce n'est point une coupable présomption qui me fait tenter un projet si hardi : non , c'est le sentiment le plus pur , c'est l'amour qu'un Dieu a mis au fond de mon cœur : c'est le desir vertueux de porter , à travers les dangers , du secours à des infortunés.

infortunés. Laissez-moi atteindre le rivage de cette île ! Et toi, Divinité qui m'as inspiré cet amour, ne m'abandonne pas ! C'est toi qui as fait naître dans mon ame cette pensée hardie !

Il parlait encore, quand tout-à-coup l'Amour fit craître du fond de la barque une perche élevée & ornée de guirlandes de fleurs qui flottaient dans les airs, & le bateau s'avavançait vers l'île ; car ce Dieu avait ordonné aux zéphirs de souffler dans les guirlandes & de l'éloigner du rivage. D'autres furent chargés de séparer les vagues devant la barque & d'applanir le chemin fluide : d'autres eurent soin de rafraîchir le jeune homme, qui, faisi d'une sainte surprise, s'aperçut qu'un Dieu l'assistait. Alors, l'ame remplie d'un grand courage, il s'éloigne de la rive, tandis que l'Amour vole invisiblement devant lui. Du fond des abymes & des rives lointaines, accouraient les fils de Neptune, les tritons & les néréides, couronnés de jonc : ils formaient autour de la barque un grand cercle, étonnés de l'audace du mortel, qui le premier osait se confier à la vaste mer sur un frêle vaisseau. „ Sois heureux, chanterent-ils ; que tout favorise ton voyage, ô courageux jeune homme ! L'Amour

Amour te récompensera; l'Amour qui t'a rendu assez hardi pour t'exposer sur les flots de la mer, dans le tronc creusé d'un arbre. Qu'il fait beau te voir voguer sur les ondes éclatantes, semblable au cygne majestueux, qui fend les eaux avec ses pieds! Amour vole, il est vrai, devant toi: celui-là est heureux qu'Amour prend sous sa protection. Recevez-le sans accidens, ombres de l'île; c'est-là qu'il trouvera la récompense, la douce récompense de son industrie & de son courage. Nous lisons dans l'avenir, nous voyons ton art perfectionné. Des nations couvrent l'Océan de leurs flottes, & voguent chez des peuples lointains. Des hommes différens par les mœurs, séparés par des mers immenses, s'accueillent avec surprise sur de paisibles côtes. Ils vont chercher & ils rapportent les trésors de l'étranger, son superflu, ses sciences & ses arts. Alors on verra le navigateur nager sans crainte, sur l'abyme immense & se tracer un chemin à travers les mers ignorées. Il affrontera hardiment la tempête furieuse, lorsque le ciel & la terre se soulevant, son navire deviendra le jouet des flots. Telle est l'audace & l'industrie de la race de Prométhée: le feu des Dieux brûle dans le cœur des hommes, & les périls menaçans enflamment leur indomtable courage.

Ainsi chanterent les néréides & les Dieux marins , en formant des danfes tumultueufes autour de la barque , tandis qu'à l'harmonie de leurs chants , les tritons joignaient les accords de leurs trompes. Cependant le jeune homme voguait heureufement , & parvint fans accident au rivage de l'île , qui le reçut fous fes frais & voluptueux ombrages. Plein de joie , il fauta hors de fa barque qu'il traîna fur le fable pour la mettre à l'abri ; enfuite il rendit graces aux Dieux d'avoir été fi favorables à fon entreprife audacieufe. Rempli d'une douce efpérance , il traverse les ombres de l'île ; à chaque pas , il remarque , avec raviffement , des traces de mains laborieufes : il voit des figuiers , des pommiers & des poiriers plantés en allées fertiles ; la vigne , s'étendant d'un arbre à l'autre , était fi chargée de raifins , que les branches fe courbaient fous le poids des grappes. Des jafmins & des myrtes formaient çà & là des bofquets délicieux ; & mille petits ruiſſeaux , dont les bords étaient émaillés de différentes fleurs , coulaient avec un agréable murmure fous les ceintres que formaient les arbriffeaux.

Pendant qu'il était occupé de ce nouveau ſpectacle , Mélide était aſſiſe dans la cabane auprès de fa mere : la tête

tête penchée sur son sein, elle resta long-tems dans un profond silence; enfin Sémire lui parla ainsi: quoi, ma fille, je te verrai toujours rêver? Qui peut t'attrister, ma chere Mélide?

Mélide, les yeux inondés de larmes, répondit ainsi: hélas! je rêve, sans pouvoir en dire la cause! J'ignore pourquoi mon cœur palpite: je ne fais pas ce qui oppresse si fort ma poitrine; je sens seulement que je suis malheureuse & plus malheureuse que toutes les autres créatures.

Eh! quoi, ma chere Mélide, reprit douloureusement sa mere, tu te trouves malheureuse! Ce sont des idées chimériques qui te rendent telle. Que te manque-t-il? Toutes tes plantes croissent comme tu le desires; tout ce que tu entreprends, te réussit: tes berceaux se revêtent des plus aimables ombrages pour te recevoir; les arbres que tu plantes, sont les plus beaux de l'île: tout ici s'empresse à te caresser & à te réjouir; pourquoi ton troupeau n'est-il plus ta plus chere occupation?

Oui, dit Mélide, en pleurant, hélas! oui! autrefois la joie me suivait en tous lieux; maintenant il n'en est plus pour moi. L'ombrage aujourd'hui ne fait que

nourrir mon chagrin ; la vue de chaque plante m'inspirait autrefois du plaisir : je le respirais avec le parfum de chaque fleur ; mais hélas ! à présent , il n'est plus de plaisir pour moi dans toute l'île , & je suis la plus malheureuse des créatures vivantes. Si je vois les oiseaux se rassembler , se réjouir & chanter sur la cime des arbres ; si je vois mes moutons réunis , bondir dans la prairie , ou se reposer tranquillement à l'ombre & se réjouir d'être ensemble , alors je ne puis m'empêcher de desirer. . . .

Sémire interrompit son discours par ces mots : mais , quoi ? toujours les mêmes plaintes ! fille ingrate envers les Dieux ! Peux-tu t'abuser au point de desirer des choses que tu ne saurais nommer , des choses qui ne sont pas dans la nature. Eh ! quoi , si j'allais murmurer aussi de ce que cette mer n'est pas une terre , ou de ce que je ne fais pas voler comme les oiseaux , ou de ce que les arbres ne peuvent pas s'entretenir avec moi. . . . Cependant ces plaintes seraient moins bizarres que les tiennes.

Mélide reprit : non , je ne trouve pas mes desirs si déraisonnables. Pourquoi faut-il que nous soyions seules privées d'un bien dont tous les animaux jouissent ? ne leur ressemblons-nous pas en tout ? Ils mangent , ils dorment ,

dorment, ils entendent, ils sentent comme nous : ils se réjouissent, ils s'affligent, sur-tout quand on les sépare de leurs semblables : pourquoi, ayant tant de choses communes avec eux, ne leur ressemblerions-nous pas en cela?

Pourquoi? répondit la mere d'un ton fâché ! C'est aux Dieux qu'il faut demander pourquoi ils ne t'ont pas donné d'autre société que celle de tes douces brebis & des vifs oiseaux ; si telle est leur volonté, cesse de t'en plaindre.

Mais, reprit Mélide, d'une voix timide, le mouton ne se réjouit pas de la société du chevreuil, ni la colombe de celle du canard ; chaque créature ne cherche que celle de son espece. Et nous, ne sommes-nous pas aussi une espece particuliere ? Celui de mes moutons qui me chérit le plus, se divertit bien plus avec son semblable qu'avec moi.

Eh bien, poursuivit Sémire, ne suis-je pas une société de ton espece ? Je t'aime bien plus que les brebis ne peuvent aimer les brebis : je t'aime plus que les oiseaux ne peuvent aimer les oiseaux.

Oui, repartit tendrement Mélide, hélas ! oui, ma mere ! Mais toi-même, je vois que tu t'attristes ; peut-être t'affligerais-tu moins, si nous étions en plus grand

nombre ; nos divertissemens seraient plus variés. Quel plaisir n'aurais-je pas, si nous étions en plus grand nombre, si, réunissant nos efforts, nous tâchions de te réjouir. Ah ! s'il y avait seulement ici une créature comme moi, un être qui prît part à tous mes petits plaisirs, qui fût toujours à mes côtés, qui.... hélas ! il me semble.... Mon cœur t'aime par-dessus tout ; mais il me semble que ce cœur est susceptible d'encore plus d'amour, & cela, pour un objet que je ne saurais ni trouver ni définir.

Sémire dit en soupirant : que tes funestes desirs jettent de trouble dans mon ame ! les Dieux refusent de les accomplir, parce que tu demandes avec trop d'importunité ! De chaque arbre, de chaque pierre, ils pourraient faire des créatures comme toi ; mais....

Mélide interrompit avec vivacité sa mère : quoi ? les Dieux pourraient faire un tel prodige ! ô Dieux ! auprès de chaque arbre, sur chaque pierre, je vous ferai des sacrifices : je vous offrirai ce que chaque saison produit de plus beau ; je vous implorerai sans cesse.... oui je vais.... Tout à coup Sémire releva la tête. Dieux ! s'écria-t-elle, que vois-je ? A ces mots, elle resta immobile

mobile comme une statue. Le jeune homme s'était arrêté à la porte de la cabane, tout aussi troublé : Dieux ! c'est-elle, s'écria-t-il ; c'est la même que j'ai vue en songe !

Sémire , saisie de frayeur , se leve de son siège : Si tu es un des habitans de l'Olympe , dit-elle , & que tu viennes nous visiter dans notre demeure , ah ! regardes-nous favorablement &.... mais , quoi ? je te vois arrêté sur le seuil de la porte , tout aussi troublé que nous. Qui que tu puisses être , sois le bien venu ! Alors le jeune homme entra dans la cabane , & leur parla ainsi : ah ! recevez-moi favorablement dans votre demeure ! Je ne suis pas un habitant de l'Olympe : je suis arrivé dans votre île par un moyen extraordinaire , & j'implore votre bienveillance.

Mélide , pendant leur entretien , était restée sans mouvement , occupée à considérer la belle stature du jeune homme. Enfin elle parla ainsi : oui , les Dieux ont enfin exaucé mes vœux ! ils ont produit cette charmante figure pour me tenir compagnie. Approche-toi de mes côtés , viens que je touche tes mains & tes joues colorées comme la rose ! Dis-moi : de quelle maniere
les

les Dieux t'ont-ils créé ? Ah ! sans cesse je vais leur rendre grace de ce bienfait ! Dis-moi ! qu'étais-tu il y a un moment ? Un arbre , une pierre ? Et en parlant ainsi , elle pressait la main tremblante du jeune homme contre son sein palpitant. Le jeune homme reprit en soupirant : ô ma bien aimée ! s'il m'est permis de te nommer ainsi.... Moi ! l'interrompit Mélide , ah ! dis-le-moi sans cesse : je l'entendrai avec ravissement. Me voilà enfin heureuse ! Tous mes vœux sont accomplis en toi. Sens, ah ! sens comme le cœur me bat de joie ! Ma main tremble dans la tienne : jamais je n'éprouvai tant de joie ; jamais je ne sentis ce que je sens.

Dieux ! que je suis heureux ! s'écria le jeune homme. Depuis long-tems je t'aime par-dessus tout. Ah ! que mon voyage périlleux est fortuné ! Que je suis bien récompensé de mon entreprise téméraire ! En parlant ainsi , il pressa la main de la jeune fille sur ses lèvres.

Que fais-tu ? Qu'est-ce que j'éprouve ? s'écrie Mélide ! J'expire de volupté. Tout ce que tu entreprends , fait passer dans mon ame un ravissement que je n'ai jamais senti. Mais toi , voudras-tu toujours être avec moi ,

moi , m'assister dans toutes mes occupations , & partager tous mes plaisirs ?

Comment , repartit le jeune homme , pourrais-je faire autrement , puisque je ne saurais être heureux qu'en te possédant ?

O ma mere ! s'écria ensuite Mélide , que les Dieux sont bons d'avoir exaucé mes vœux téméraires & d'avoir produit cette aimable créature pour me tenir compagnie. Vois , ma mere : elle est aussi grande que moi : elle n'est pas petite , comme lorsque tu me trouvas sous les rosiers.

Sémire dit alors : remettons-nous de notre trouble ; asseyez-vous tous deux auprès de moi ; & toi , jeune homme , nous te bénissons ! tu ne saurais être venu en ce lieu dans de mauvais desseins. Raconte - nous d'où tu viens & comment tu es venu dans notre habitation solitaire. Il faut que tu aies éprouvé des choses bien extraordinaires !

Ils s'assirent alors ; Mélide & le jeune homme se tenaient par la main : il commença à raconter ses aventures , & comment un Dieu lui avait montré en songe la belle Mélide , comment il l'avait aimé ; comment il

s'était désolé sans espérance , se voyant séparé d'elle par la vaste mer ; comment il avait enfin construit son bateau , & s'était exposé sur les flots , dans le tronc creusé d'un arbre , qu'il conduisait avec des pieds de bois ; & comment , par l'assistance des Dieux , il avait abordé sur le rivage.

Elles écouterent avec surprise ces aventures merveilleuses ; & Sémire reprit : ce sont les Dieux qui t'ont inspiré le dessein & le courage d'entreprendre , à travers les flots , ce voyage périlleux. Ah ! nous te bénissons & nous offrirons aux Dieux des sacrifices d'actions de grâce : ils t'ont conduit dans cette île , pour notre bonheur , & n'ont pas voulu me laisser succomber au chagrin qui me consumait.

Mélide poursuivit ainsi : il se trouve donc un autre rivage & d'autres habitans par-delà cette mer ? C'est ce que j'ai toujours bien conjecturé , quoique ma mere me l'ait toujours caché. Et toi , ah ! ne t'en retourne jamais sur ce rivage dans ton tronc creusé ! reste avec moi ! ne sois qu'à moi seule ! Il me semble que je ne pourrais souffrir que tu aimasses d'autres compagnes comme tu m'aimes. Mais dis-moi : tu ne me parais pas
fait

fait comme moi : un duvet léger que je n'ai pas , garnit ton menton ? C'est , répondit le jeune homme , parce que je suis un garçon , & que tu es une fille. Un garçon ! reprit Mélite ; que tu m'étonnes ! cependant je ne pourrais pas t'aimer d'avantage , quand tu serais entièrement fait comme moi. Oh ! que de choses ma mere m'a cachées !

Sémire sourit à ces mots , & ordonna à sa fille de préparer les plus beaux fruits , pour le souper. Aussi-tôt Mélite , amenant le jeune homme avec elle , alla cueillir les plus beaux fruits. Insensiblement , au milieu de leurs embrassemens & de leurs tendres entretiens , ils oublièrent les fruits qu'ils cherchaient , & portèrent leurs pas dans le lieu du rivage où était le bateau. Regarde , disait le jeune homme , regarde , ma bien-aimée ! voilà le tronc qui m'a fait traverser les flots de la mer , & qui m'a conduit dans tes bras. Elle y courut soudain , remplie d'une vive admiration. O invention merveilleuse ! s'écria-t-elle , ô témérité ! Se confier aux vastes mers dans un vaisseau qui ne peut être que le jouet des vagues , comme la feuille volante d'une fleur est le jouet des vents les plus doux dans les airs ! Et c'est ton amour pour moi qui t'a

inspiré tant de courage ? O mon bien-aimé ! comment puis-je te remercier de ton amour ! Mais dis-moi : qu'est-ce que je vois - là d'attaché aux deux côtés de la barque ? sans doute , ce sont les deux pieds de bois , à l'aide desquels , semblable au cygne , tu as dirigé ton voyage ! Je te salue , tronc creusé ! je te salue , arbre des rives lointaines ! tu es plus beau à mes yeux , ainsi étendu , dépouillé de tes ornemens , que tout autre orné de la plus belle parure du printems ! Béni soit le lieu que tu as ombragé ! bénis soient les ossemens de celui qui t'a planté ! Que le printems prodigue toutes ses beautés dans le lieu où il repose ! Mais toi , mon bien-aimé ! . . . ainsi dit-elle au jeune homme ; & pendant qu'elle lui parlait & qu'elle le tenait embrassé , une larme de tendresse s'échappa de son œil : ah ! je t'en conjure , je t'en conjure par tous les Dieux , ne m'abandonne pas , ne remonte jamais dans ce tronc creusé , pour quitter ce rivage ! ah ! si jamais tu le quittais , puissent alors les vagues irritées , sensibles aux plaintes que m'arracherait ton infidélité , te rejeter ici dans mes bras ! O ma bien-aimée ! reprit le jeune homme , en essuyant par mille baisers les larmes qui coulaient

laient sur ses joues, que tes craintes sont injustes ! Puisse la première vague m'engloutir dans les abîmes, si jamais je quittais ces bords, dans ce détestable dessein ! Et comment pourrais-je m'y résoudre, puisque tu es tout mon bonheur & toute ma joie ! Je veux construire sur ce rivage fortuné deux autels ; l'un sera consacré à la belle Vénus & à son puissant fils : car c'est lui qui a fait naître dans mon cœur cet amour invincible & cette hardie résolution ; l'autre, au Dieu des mers, qui m'a protégé sur les flots. Ensuite ils prirent le chemin de la cabane ; &, dans des corbeilles simples, ils posèrent les fruits sur la table. Au milieu de la joie de leurs entretiens, la nuit vint, & Amour les conduisit dans un berceau de jasmin & de roses, à côté duquel une source faisait entendre son gazouillement. De petits Amours folâtraient sur les rameaux du berceau, & de doux zéphirs, secouant leurs ailes parfumées, se jouaient autour des Amans.

Leurs descendans perfectionnerent l'art de naviguer sur la mer : ils bâtirent sur ses bords une ville florissante, & ils la nommerent Cythere. La mer Laconienne réfléchissait au loin la hauteur de ses tours & la splendeur

190 LE PREMIER NAVIGATEUR.

de ses édifices. Le plus beau de ces édifices était un temple entouré d'un double rang de colonnes, & consacré au Dieu d'Amour. Le bonheur & l'abondance régnaient dans les murs de cette ville ; & les vaisseaux de l'Océan, richement chargés, venaient de toute part se rendre dans son port commode.



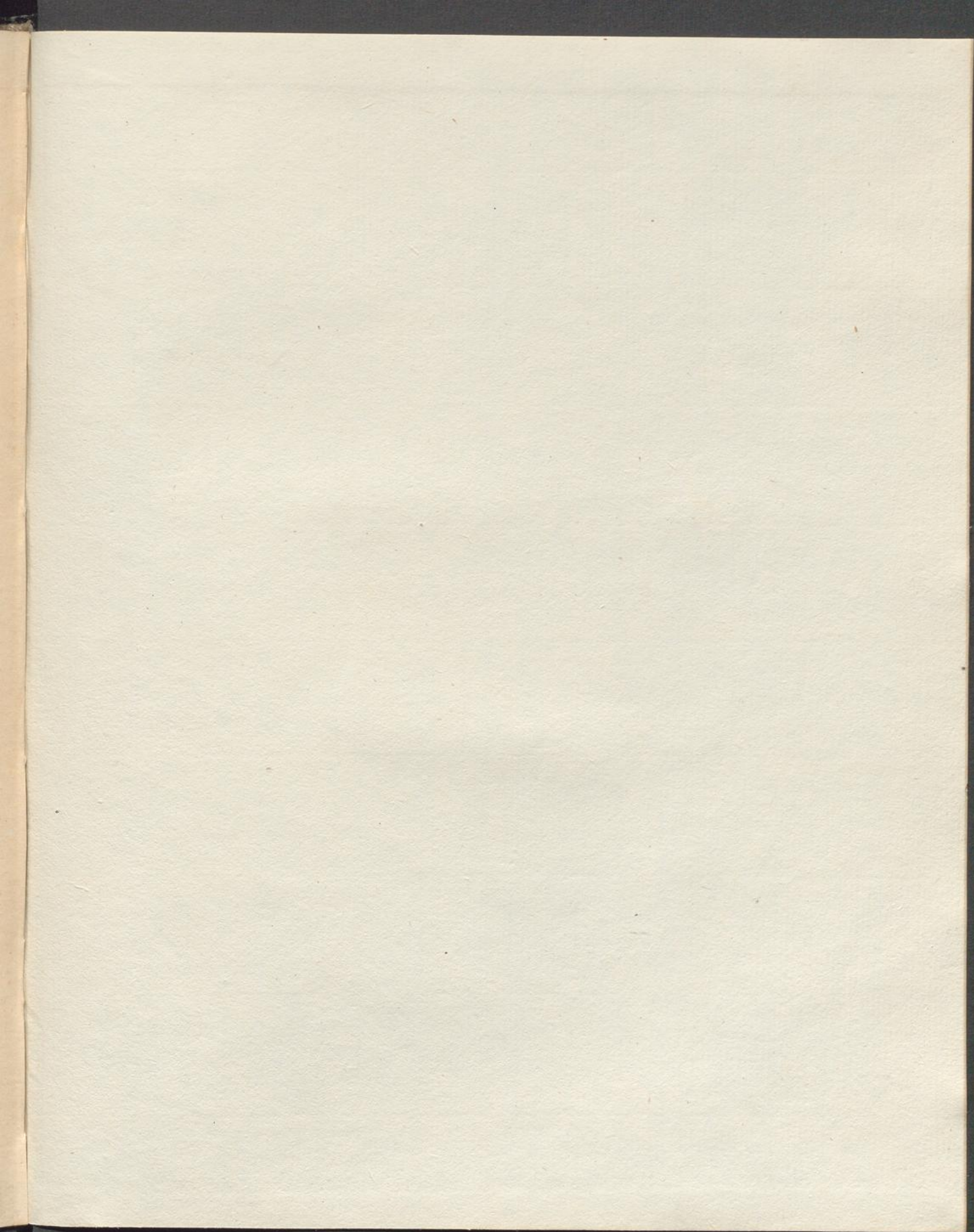
A V I S A U R E L I E U R.

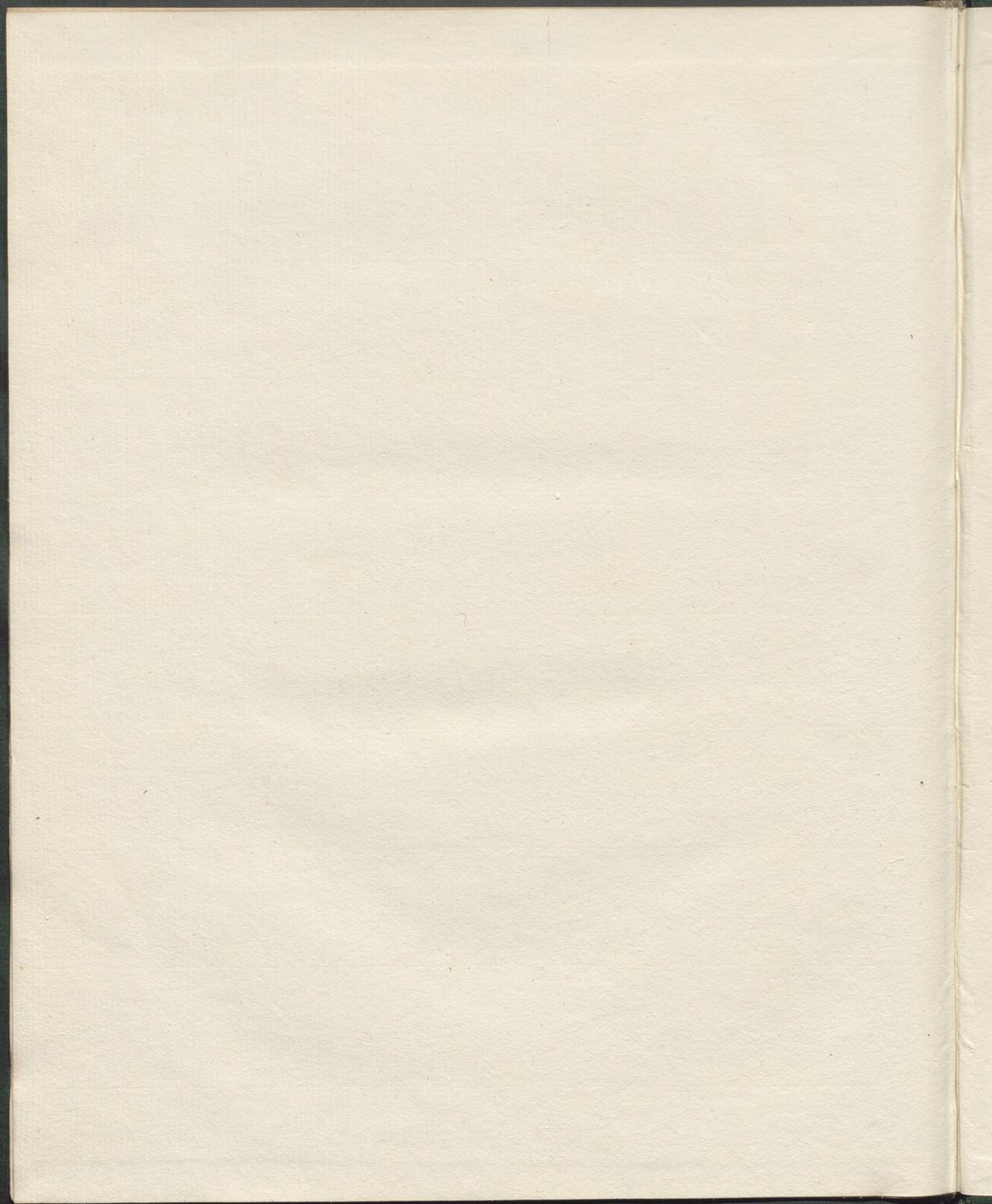
Le Titre „ Oeuvres de S. Gessner Tom. I. „
 doit être mis à la tête du volume qui a paru
 sous le nom de „ Contes moraux & nou-
 velles Idylles „ &c. &c. 1773.

Le Titre „ Oeuvres de S. Gessner Tom. II. „
 est pour le présent Volume.

Pl.	1.	Pag.	16.	Lycas & Milon.
--	2.	---	45.	La Cruche cassée.
--	3.	---	58.	Menalque & le Chasseur Eschine.
--	4.	---	32.	Philis & Chloé.
--	5.	---	70.	L'Invention de la Lyre & du Chant.
--	6.	---	83.	Le Faune.
--	7.	---	98.	L'amour mal récompensé.
--	8.	---	123.	Le Printems.
--	9.	---	145.	Le premier Navigat. Chant I.
--	10.	---	169.	- - - Chant II.

24 Bg.
10 J





Zentralbibliothek Zürich



ZM01677740

